LiRE magazine

LES NOUVEAUX LIVRES DE
Atiq Rahimi, Joseph d'Anvers, Leïla Slimani, Deborah Levy, Patti Smith, Simone de Beauvoir, Bruno Patino, Giulia Enders, Nathalie Heinich…

DOSSIER SPÉCIAL

AUTEURS & ÉDITEURS
JE T'AIME, MOI NON PLUS !

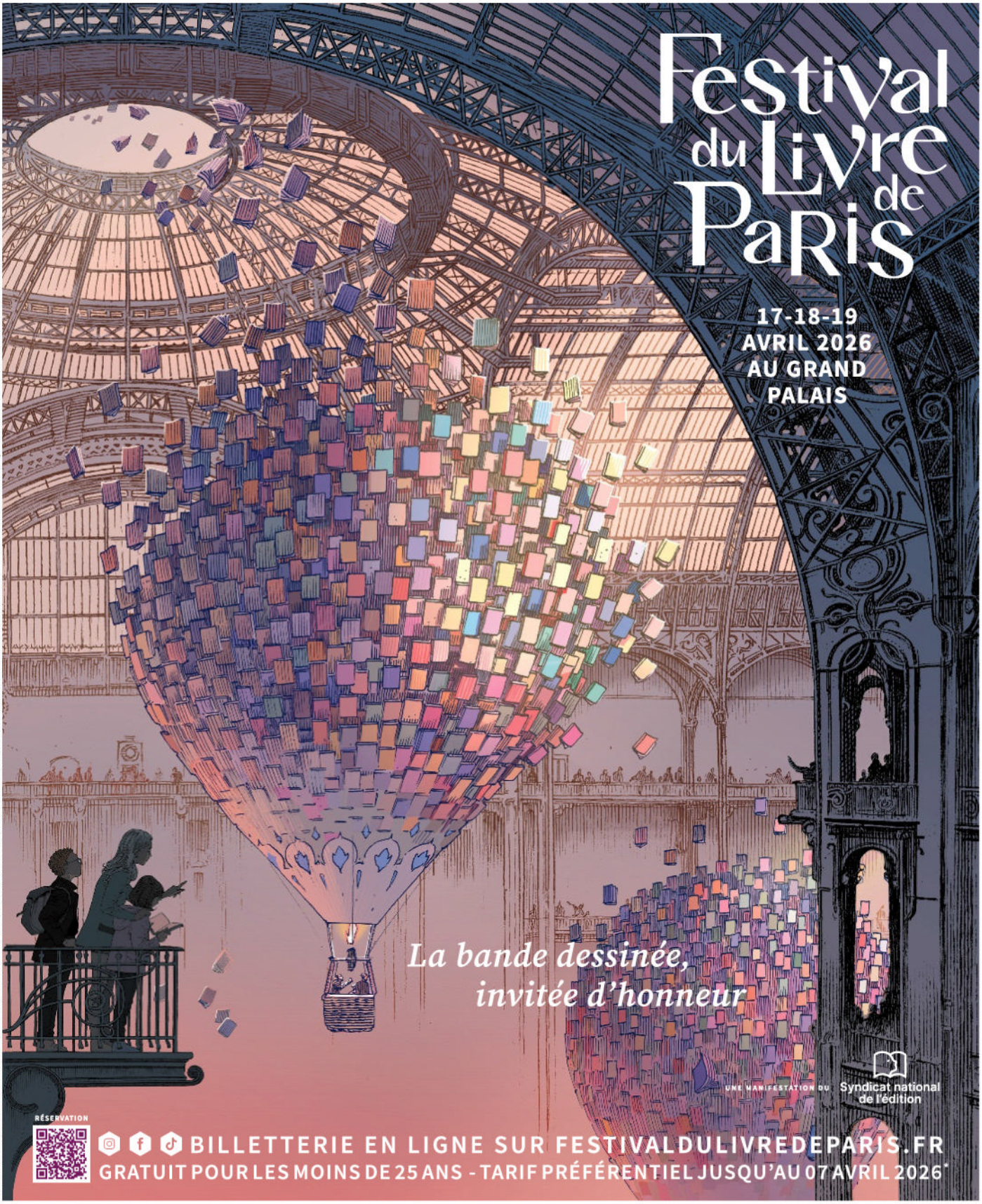
- **Duras, Balzac, Céline…**
  Les mots les plus vaches
- **Sansal, Vargas, Houellebecq…**
  Anthologie des ruptures

GRAND ENTRETIEN

DAVID FOENKINOS
« Le désir absolu d'être drôle est très contemporain »

N° 550/AVRIL 2026 - WWW.LIRE.FR

L 19817 - 550 - F: 7,90 € - RD



*CHANGEMENT TARIFAIRE SUR LA BILLETTERIE DU FESTIVAL À PARTIR DU 08 AVRIL À 00H01 - POUR PLUS D'INFORMATIONS, VEUILLEZ CONSULTER LE SITE INTERNET DU FESTIVAL - ILLUSTRATION : FRANÇOIS SCHUITEN & LAURENT DURIEUX - DESIGN : LAURIN / MEERLOO

PARTENAIRE PREMIUM

Région îledeFrance

PARTENAIRES OFFICIELS

PILOT

PARTENAIRES MÉDIAS

LE FIGARO · marie claire · Le Point · radiofrance · france tv

SOUTIENS INSTITUTIONNELS

VILLE DE PARIS · CFC · Sofia · CNL · RATP · Centre Pompidou · GrandPalais

INVITÉS SPÉCIAUX

MINISTRY OF CULTURE OF GEORGIA · Maison des Écrivains de la Géorgie · TRENDS RESEARCH & ADVISORY · unesco

N° 550 - AVRIL 2026
LiRE magazine

SOMMAIRE

4 **L'ÉDITO**
Baptiste Liger

6 **LE GRAND ENTRETIEN**
David Foenkinos

13 **L'ACTUALITÉ**

36 **L'UNIVERS D'UN ÉCRIVAIN**
Atiq Rahimi

40 **LE DOSSIER**
Auteur-éditeur : dans l'intimité d'un couple

50 **LE PORTRAIT**
Joseph d'Anvers

54 **L'ENQUÊTE**
Les héros récurrents : l'autre brigade du polar

61 **LE CAHIER CRITIQUE**
- 62 • L'événement : Ocean Vuong
- 66 • Littérature française
- 72 • Littérature étrangère
- 77 • Polars
- 78 • Science-fiction/Romance/Jeunesse
- 84 • Bande dessinée/Manga
- 86 • Classiques/Études littéraires/Poésie
- 88 • Essais/Documents

80 **L'EXTRAIT**
Frankenstein de David Sala

96 **LA LANGUE FRANÇAISE**

106 **LES LIVRES DE MA VIE**
Jamy Gourmaud

LA CHRONIQUE DE

39 **Mathieu Alterman** Petite histoire d'un grand succès
60 **Bernard Lehut** Le livre à lire
64 **Patricia Reznikov** Dans les piles
87 **Mazarine M. Pingeot** Entre les lignes
95 **Philippe Delerm** Le sens de la formule
101 **Éric-Emmanuel Schmitt** L'atelier d'écriture

6
LE GRAND ENTRETIEN
DAVID FOENKINOS

36
L'UNIVERS D'UN ÉCRIVAIN
ATIQ RAHIMI

40
LE DOSSIER
AUTEUR-ÉDITEUR : DANS L'INTIMITÉ D'UN COUPLE

50
LE PORTRAIT
JOSEPH D'ANVERS

NOUVEAU
Rejoignez le Club Lecture de *Lire Magazine* !
Club Lecture LiRE magazine
Amoureux des livres, n'hésitez pas : découvrez le tout nouveau Club Lecture imaginé par *Lire Magazine.* Grâce à celui-ci, vous pourrez lire des romans en avant-première (avec la complicité des éditeurs partenaires), publier vos contributions dans nos pages, rencontrer des écrivains lors de rendez-vous spéciaux et recevoir notre newsletter. Alors, inscrivez-vous et obtenez votre carnet de lecture et son stylo !
→ **Pour en savoir plus :** *lire.fr*

Abonnez-vous sur abonnements.lire.fr ou en scannant ce QR code pour découvrir nos offres !

CRÉDIT ILLUSTRATION DE COUVERTURE : MARIUS GUIET
Ce numéro comporte un encart Forum du Livre de Saint-Louis et un encart Lire à Gordes diffusés sur une sélection d'abonnés, ainsi que deux encarts *Lire Magazine* destinés à une partie des abonnés France.

ARNAUD MEYER POUR LIRE MAGAZINE – ÉRIC GARAULT POUR LIRE MAGAZINE – LOUIS MONIER. ALL RIGHTS RESERVED 2026/BRIDGEMAN IMAGES – ARNAUD MEYER POUR LIRE MAGAZINE

LiRE magazine

Société éditrice
EMC2 SAS au capital de 499 400 euros
Siège social
43, avenue du 11-Novembre,
94 210 Saint-Maur-des-Fossés
Tél. : 01 47 00 49 49 - RCS 832 332 399 Créteil
Président/Directeur de la publication
Jean-Jacques Augier
Directeur
Stéphane Chabenat pour Berrynvest S.A.S
Adjointe
Sophie Guerouazel

RÉDACTION
Directeur de la rédaction
Baptiste Liger
Rédacteur en chef
Alexis Brocas
Direction artistique/Maquette
Isabelle Gelbwachs
Secrétariat de rédaction
Meriem Djebli, avec Brigitte de Zélicourt
Iconographie
Janick Blanchard
Rédactrice
Margaux Morasso
Chroniqueurs
Mathieu Alterman, Philippe Delerm, Bernard Lehut, Mazarine M. Pingeot, Patricia Reznikov, Éric-Emmanuel Schmitt
Ont collaboré à ce numéro
Fabrice d'Almeida, Frédérique Anne, Hubert Artus, Simon Bentolila, Solange Bied-Charreton, Patrice Bollon, Eugénie Bourlet, Olivier Cariguel, Mathieu Charrier, Jean-Pierre Colignon, Fabrice Colin, Léonard Desbrières, Bruno Dewaele, Sophie Di Malta, Marcus Dupont-Besnard, Nicolas d'Estienne d'Orves, Antoine Faure, Laëtitia Favro, Ilan Ferry, Tom Gauld, Hélène Gestern, Fabrice Gaignault, Aude Giger, Emmanuel Hecht, Marie Jouvin, Étienne Kern, Antoine Leiris, Éric Libiot, Gladys Marivat, Gabrielle Martin, Jean Montenot, Jean-François Paillard, Marianne Payot, Jacques Perry-Salkow, Dominique Poncet, Hubert Prolongeau, Bernard Quiriny, Christophe Rioux, Juliette Savard, Serge Sanchez.
Publicité littéraire, partenariats et développement
Astrid Pourbaix : 01 47 00 03 23
Isabelle Marnier : 01 47 00 11 77
publicite@lire.fr
Photogravure/Impression
Maury Imprimeur SA Malesherbes
Publication mensuelle éditée par EMC2 SAS
Siège social : 43, avenue du 11-Novembre, 94 210 Saint-Maur-des-Fossés
N° Commission paritaire : 0231 K 85621
Dépôt légal : mois en cours
ISSN n° 2728-6762
Second Class Postage Paid
At Long Island City N.Y.
Régie publicitaire
Mediaobs : 01 44 88 97 79
Directrice générale : Corinne Rougé
Directrice commerciale : Sandrine Kirchthaler (89 22)
Ventes au numéro : 04 88 15 12 41
Diffusion : MLP

SERVICE ABONNEMENTS
Service Abonnements *Lire Magazine* :
20, rue Rouget-de-Lisle,
92 130 Issy-les-Moulineaux
Boutique abonnement :
https://abonnements.lire.fr
Courriel : abonnements@lire.fr - Tél. : 01 79 92 11 86
Tarif d'abonnement :
1 an, 11 numéros, 69 € (France métropolitaine)

ÉDITO
DE BAPTISTE LIGER

Entre écrivain et éditeur, il s'agit souvent, au-delà des rencontres, d'une affaire de passion et de raison, de mariage d'amour et d'argent, d'élans du cœur et de quotidien « conjugal », de tromperies, de ruptures et de retrouvailles. Avec des hauts et des bas – et quelques beaux bébés, au passage. Qui a dit « comme dans tous les couples » (tout du moins certains) ? À l'heure où se développent de plus en plus l'autoédition et les « coups » en librairies sans lendemain, *Lire Magazine* a donc choisi d'analyser cette relation si particulière, accouchant d'ouvrages qui rencontrent (ou pas) les lecteurs mais qui sont le fruit de cette union, parfois tumultueuse. Elle s'avère la source de nombre de clichés – d'où notre couverture, un peu provocatrice, pour jouer avec cette imagerie qui mérite ô combien d'être nuancée ! Parmi ces fameux duos, vous retrouverez dans notre dossier Pierre-Jules Hetzel et son cher Jules Verne, Leonard et Virginia Woolf, Gaston Gallimard face à la morgue de Louis-Ferdinand Céline, Paul Otchakovsky-Laurens, tiraillé entre Marie Darrieussecq et Camille Laurens, le récent « divorce » Boualem Sansal-Antoine Gallimard, ou bien encore la rupture entre Fred Vargas et Viviane Hamy.
Celle qui a imaginé le commissaire Adamsberg fait d'ailleurs aujourd'hui son retour avec *Une unique lueur,* dans lequel réapparaît son héros phare. Mais pourquoi les lecteurs aiment-ils tant retrouver, de livre en livre, ces personnages récurrents d'inspecteurs, tels Hercule Poirot chez Agatha Christie, Martin Servaz pour Bernard Minier ou le duo Hennebelle-Sharko avec Franck Thilliez ? Un petit passage en revue s'imposait.
Enfin, à l'opposé de la noirceur de tous ces thrillers, David Foenkinos nous invite à un jeu façon méthode Coué avec son nouveau roman : *Je suis drôle.* Soit le drôle de parcours d'un garçon rêvant de faire du stand-up et dont la carrière prendra des sentiers loin des comedy clubs. En lisant l'entretien qu'il nous a accordé, une question se pose naturellement : et s'il s'agissait, l'air de rien, du roman le plus autobiographique de l'auteur de *Charlotte* ? Peut-être faudrait-il d'ailleurs le demander à… son éditeur ! ■

David Foenkinos
INVITÉ DU DÎNER DES ÉCRIVAINS AUX DEUX MAGOTS

➔ Un tout nouveau rendez-vous, voilà ce que vous propose désormais chaque mois les Deux Magots, faisant suite à ses Lundis des écrivains. Place donc au Dîner des écrivains, vous permettant de rencontrer un auteur bien connu lors d'un événement exclusif – suivi d'un repas dans le célèbre établissement parisien. Pour inaugurer cette nouvelle formule, David Foenkinos évoquera en avant-première son nouveau roman, *Je suis drôle (voir notre grand entretien page 6).* Nul doute que son sens de la réplique fera mouche lors de cet échange – présenté par Baptiste Liger –, qui aura lieu le lundi 30 mars à 19 h 30.
Renseignements/réservations : evenementiel@lesdeuxmagots.fr ou tel : 01 45 48 55 25

***Lire Magazine* sur iPad !**
Pour accéder à votre magazine en ligne :
abonnements.lire.fr/liseuse-lire
L'application Lire Magazine est disponible sur l'App Store et sur Play Store.
Notre boutique en ligne :
lire.fr

Où adresser votre courrier ?
- **Par voie postale :**
21 rue Bréguet, 75011 Paris
- **Par courrier électronique :**
redaction@lire.fr
- **Sur la page Facebook du magazine :**
www.facebook.com/Lire.Magazine
- **Instagram**
www.instagram.com/lire.magazine/

Imprimé sur du papier certifié PEFC, 100 % fabriqué en Autriche avec 15 % de fibres recyclées. Le Ptot est de 0,006 kg/tonne.

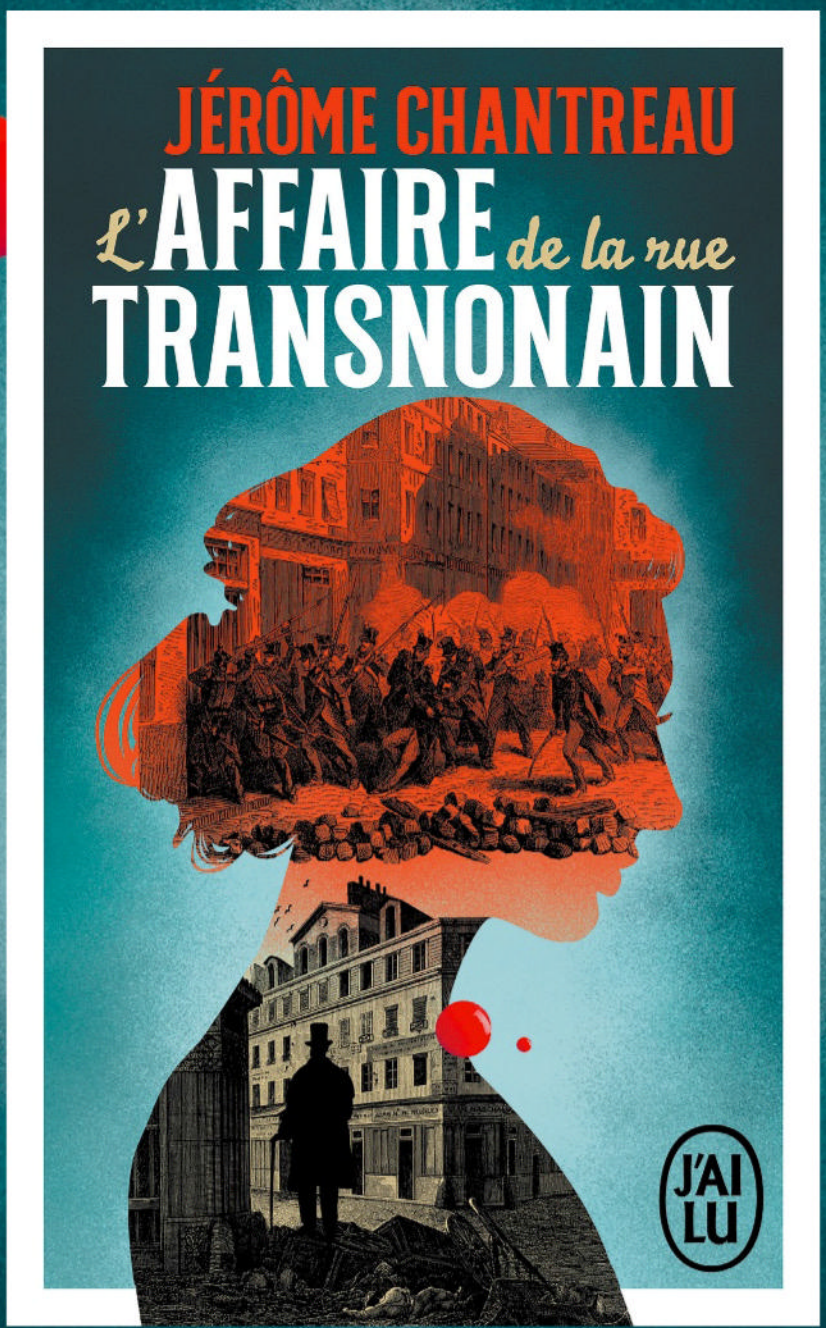
AUDREY SOVIGNET – ARNAUD MEYER POUR LIRE MAGAZINE

GRAND PRIX DES LECTRICES ELLE FICTION 2025

"Incroyable. Vous ne le lâcherez pas."
LA GRANDE LIBRAIRIE

"Beau comme un classique mais profondément contemporain."
ELLE

"Un vrai thriller parisien du XIXe siècle."
LE FIGARO



« *On a le droit à une vie de brouillon* »

DAVID FOENKINOS

NUL DOUTE QUE *JE SUIS DRÔLE* SAURA TOUCHER LES CŒURS

C'est juste un rigolo. Voilà comment, à la parution de ses premiers romans au début des années 2000, on a pu regarder David Foenkinos. Un jeune auteur malin, un peu Rastignac, à la plume alerte et plein d'humour. Mais on n'imaginait pas, au fil des ans, qu'il révélerait ses cicatrices et que, derrière le masque du clown (doué), il y avait bien des fêlures. Il y eut tout d'abord le succès inattendu de *La Délicatesse*, histoire d'amour au ton doux-amer entre une jeune veuve et l'un de ses collègues suédois un peu terne. Puis vint le temps de la consécration avec *Charlotte*, évocation en vers libres de la vie de Charlotte Salomon qui permit à David Foenkinos de décrocher un doublé Renaudot-Goncourt des lycéens, des dizaines de traductions et même une présence dans les manuels scolaires ! Plus de dix ans se sont écoulés, l'expérience du cinéma est passée par là et les lecteurs – certains sont d'ailleurs très jeunes ! – sont toujours au rendez-vous, plus nombreux encore. La patte de l'écrivain séduit, colle à l'époque. Et nul doute que la cuvée 2026 de celui qui aurait rêvé d'être une vedette de la guitare saura toucher les cœurs et réveiller les zygomatiques. À l'image de ce titre, aux airs de constat et d'encouragement avant d'entrer en scène : *Je suis drôle*.

Ce « je », c'est Gustave Bonsoir. Un nom qui pourrait sembler prédestiné à faire rire les autres. Même si, pour ce garçon très tôt orphelin, tout n'a pas été toujours facile, sa capacité à amuser son public va lui permettre de se faire accepter, d'être apprécié et même de trouver l'amour. Alors, pourquoi ne pas tenter sa chance à Paris et frayer les planches des comedy clubs ? Tout ne va pas se dérouler comme prévu pour Gustave, dont le parcours, paradoxal, passera notamment par un improbable « *musée de la Tristesse* » et les marches de la Croisette… Si la comédie peut se révéler amère, c'est une nouvelle histoire de renaissance, de seconde chance que nous propose ici l'écrivain qui, au-delà de l'intrigue et de la description du milieu artistique, brosse quelques magnifiques portraits de personnages. Outre Gustave, on aura une grande sympathie pour son agent, Géraldine Rose. Et il y a bien sûr le sens de la formule, de la réplique efficace, du raccourci qui fait mouche. Ce n'est donc pas un hasard si David Foenkinos nous a donné rendez-vous au théâtre Tristan-Bernard – où a été jouée l'adaptation de *Numéro deux*, autour d'un garçon qui aurait pu interpréter le rôle d'Harry Potter. Autant évoquer son roman aux abords de la scène, face aux fauteuils alors inoccupés. Pour mieux imaginer les sensations de Gustave face à des spectateurs et à leurs réactions… ■ •••

EXTRAIT

★★★☆☆
JE SUIS DRÔLE
DAVID FOENKINOS
186 P., GALLIMARD, 19 €.
EN LIBRAIRIES LE 2 AVRIL.

BIO- *bibliographie*

1974

Né à Paris, David Foenkinos grandit du côté de Villejuif. À l'âge de 16 ans, une très grave maladie lui vaut d'être cloué pendant des mois sur un lit d'hôpital, ce qui l'amène à apprendre la musique et à se passionner pour la lecture. Marqué par cette expérience, ce fan de Michael Jackson et de John Lennon suivra des études de lettres, tout en se perfectionnant à la guitare jazz (il donnera d'ailleurs des cours de musique) et en officiant comme serveur dans une saladerie-tarterie.

2002

Diverses rencontres lui permettent de découvrir le milieu de l'édition et de travailler dans des maisons comme Fayard, Le Dilettante ou Albin Michel. L'écriture le tenaille et, après de nombreux refus, il voit l'un de ses manuscrits être accepté par Gallimard. C'est ainsi que paraît *Inversion de l'idiotie : de l'influence de deux Polonais*. Suivront, notamment, *Entre les oreilles*, *Le Potentiel érotique de ma femme* ou *Qui se souvient de David Foenkinos ?*

2014

Cinq ans après le succès de *La Délicatesse*, l'auteur fait un doublé Renaudot-Goncourt des lycéens pour *Charlotte*, évocation en vers libres de la vie de Charlotte Salomon. Par ailleurs, David Foenkinos enchaîne les projets au cinéma, en tant que scénariste et/ou réalisateur – citons entre autres les longs-métrages *Jalouse* et *Les Fantasmes*, conçus avec son frère Stéphane (connu aussi comme directeur de casting).

Pour vous, que signifie être drôle ? Et comment définiriez-vous le mot « drôle » ?

David Foenkinos. Il y a cette formule sur l'humour, selon laquelle il s'agit de la politesse du désespoir. Cela me semble très juste. En effet, derrière la drôlerie, il y a la tristesse, la mélancolie. Toujours. À vrai dire, les gens drôles sont ceux que j'admire le plus. Ils ont quelque chose de plus complexe qu'il n'y paraît. Tous mes premiers livres étaient axés autour de l'humour, du burlesque, de l'absurde, car j'avais besoin qu'ils le soient. Depuis, je m'en sens très éloigné, et j'ai refusé qu'ils passent en poche. À mes débuts, j'avais ce goût, ce désir de vouloir absolument faire rire car je me disais que le lecteur ne s'ennuierait pas. Ou, plus précisément, qu'il ne fallait pas qu'il s'ennuie. J'y voyais comme une forme de politesse vis-à-vis de son attention. Une excuse au monde.

En tous les cas, vous vous interrogez sur l'humour en choisissant un titre comme *Je suis drôle*. Cela peut d'ailleurs nous rappeler le titre aussi à la première personne d'un autre roman dont vous êtes l'auteur : *Je vais mieux*. Ne serait-ce pas une sorte de méthode Coué ?

D.F. Paradoxalement, c'est en écrivant mes livres que j'ai appris à mieux me connaître. Cela m'a permis de travailler sur moi, par le biais de la fiction. En prenant donc de la distance. Cela dit, j'ai aimé être infidèle à moi-même, aller vers d'autres milieux, d'autres univers. M'échapper de mon quotidien. Inconsciemment, j'ai écrit des livres qui parlaient de renaissance, de seconde vie, de nouvelle chance. Et, oui, *Je suis drôle* fait écho à *Je vais mieux*. J'ai opté pour la première personne – ce que je fais rarement – parce que le procédé me permettait, dans le présent cadre, d'exprimer des choses peut-être plus personnelles. L'air de rien, même si une situation est très romanesque, j'y mets beaucoup de moi, de mes pensées, de mes sensations.

Vous avez utilisé l'expression « seconde vie ». Or, dans votre cas, il faut prendre l'expression au sens strict. Je me permets d'évoquer cet épisode car vous en parlez volontiers en entretien : à l'adolescence, vous avez ainsi été gravement malade et avez même connu un épisode d'« expérience de mort imminente ». En quoi ce moment dramatique a-t-il été déterminant pour vous orienter vers votre carrière littéraire ?

D.F. Il y a clairement deux David Foenkinos. Un avant, un après. J'ai eu un arrêt du cœur et un retour à la vie. J'avais 16 ans. Et suis devenu complètement différent. Soumis à la sensibilité, à la sensualité, je me suis soudain mis à lire et à écrire alors que c'était loin de mon environnement initial. J'ai mis du temps à comprendre que mes livres, a priori très éloignés les uns des autres, tournaient obsessionnellement autour de ce thème. Y compris *La Délicatesse*, l'ouvrage qui a changé le cours de ma vie car c'est celui qui a rencontré très largement le public. Pourquoi cette histoire d'amour entre une jeune veuve et un Suédois dépressif a-t-elle à ce point touché les gens ? Pourquoi est-ce aussi MON histoire ? C'est une histoire de retour à la vie. Sans m'en rendre compte, j'ai transposé mon propre parcours à travers cette intrigue. Dans *Je suis drôle*, mon héros va être confronté à des difficultés, des échecs et va devoir se réinventer totalement. Ce sera, d'une manière symbolique, dans une vie opposée à celle qu'il imaginait.

N'en révélons pas trop…
D.F. Disons juste qu'être repéré en jouant la tristesse alors qu'on a toujours pensé être drôle, c'est un pied de nez à tous ces destins qui s'orientent vers la mauvaise direction. Jeune, je ne pensais qu'à devenir musicien, c'était ça, ma voie, alors que je n'avais pas de talent particulier dans ce domaine. Je m'acharnais dans la musique alors que, finalement, ma façon de m'exprimer à moi, c'était celle des mots.

Vous jouez tout de même très bien de la guitare ! Justement, en quoi ce changement de discipline est-il ici transposé dans *Je suis drôle* ? En quoi cet « échec » musical, tout relatif, vous a-t-il permis de rebondir ?
D.F. À de très rares exceptions près, il faut toujours rater avant de réussir les choses. Voyez : on fait aujourd'hui cet entretien au théâtre Tristan-Bernard où avait été jouée l'adaptation scénique de mon roman *Numéro deux*, pièce sur l'échec et la façon de le surmonter. Il y était question d'un personnage qui s'acharne dans une voie alors que ça n'est pas son destin. Lors de mes signatures, je croise beaucoup de jeunes lecteurs qui disent s'obstiner coûte que coûte vers telle ou telle chose, qui se retrouvent face à la réalité et qui, au final, décident de changer de trajectoire. Dans la vie, il faut tâtonner, échouer, errer, se perdre, rater. Ça n'a rien de honteux, bien au contraire. C'est un moyen de se trouver, de se révéler. On a le droit à une vie de brouillon, disons, vers 20-25 ans. Mon personnage de Gustave Bonsoir, lui-même, est dans le brouillon de lui-même, au début du roman. Il croit en lui, il a d'ailleurs raison. Il est de ces gens qui ont, comme ça, une certitude dans ce qu'ils peuvent accomplir. J'ai été un adepte du renoncement, mais j'adore ceux qui ont cette volonté à toute épreuve. Ceux qui ont la conviction d'avoir quelque chose que personne ne perçoit à un moment donné.

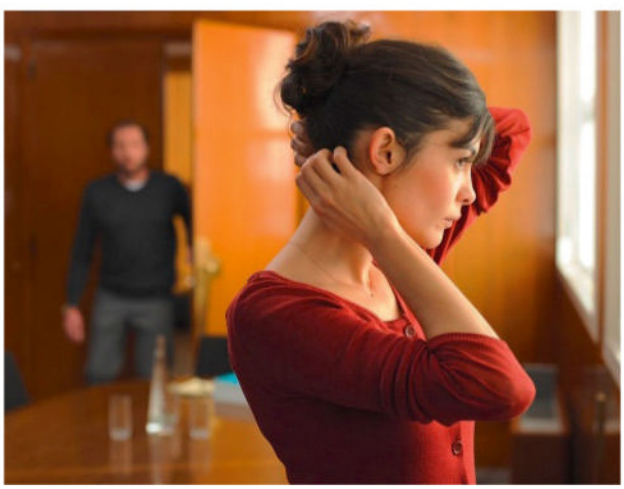
Vous semblez avoir une tendresse particulière pour les personnages de losers, de perdants. En quoi sont-ils intéressants, stimulants, pour un écrivain ?
D.F. Outre la question de l'échec, *Je suis drôle* fait écho à mon livre sur John Lennon. Quand on est abandonné à l'enfance ou pas ou peu aimé – c'était le cas de ce membre des Beatles –, on a une fêlure impossible à cicatriser. On a un amour impossible à rassasier. J'avais le sentiment que Gustave Bonsoir, dont on découvre qu'il est orphelin, a quelque chose du manque de confiance en lui, de la fêlure intime, malgré l'amour qu'il va recevoir. C'est cela qui fait qu'on trébuche – tel Gustave qui n'est pas bon lors d'une audition, au moment où les autres attendent beaucoup de lui. Ça n'aurait pas été si grave, pour quelqu'un d'un peu plus fortement constitué, qui aurait raté deux auditions. Gustave, lui, en est détruit. Il est trop fragile pour surmonter ça !

Comment avez-vous trouvé ce nom étonnant, Gustave Bonsoir ?
D.F. Souvent, quand on écrit, on cherche partout des éléments d'inspiration, des histoires, des noms, des sujets. J'ai la chance de beaucoup voyager, de recevoir beaucoup de messages, de rencontrer mes lecteurs. Je suis en relation, en phase avec des univers très divers. Ainsi, un jour, j'ai rencontré une fille dont le nom de famille était vraiment Bonsoir – et je me suis immédiatement dit que c'était un patronyme idéal pour un personnage qui ferait du stand-up. En ce qui concerne Gustave, ça sonne bien, comme prénom, et c'est un petit hommage à Flaubert – sur lequel j'ai fait mon mémoire. Aussi, Gustave Bonsoir a quelque chose de désuet, d'anachronique. Un peu comme les clowns, souvent en décalage avec la société. Son identité ainsi établie lui sied très bien pour ce destin qui lui semble promis. On porte parfois très bien le nom de son destin.

J'ai pensé également à l'humoriste Gustave Parking…
D.F. C'est vrai. Il est génial, Gustave Parking. Mais on ne doit pas être nombreux à nous en souvenir, de lui *(rires)*…

Pour les besoins du roman, avez-vous effectué beaucoup de recherches pour connaître un tant soit peu le milieu très fermé du stand-up ?
D.F. Je vais peut-être vous décevoir, mais pas tellement. Un petit peu, quand même, mais sans interroger des destins ressemblant à mon personnage. Enfin, je l'ai fait pour *Tout le monde aime Clara*, car j'avais vraiment besoin d'en savoir plus sur les voyantes. Mais, pour être honnête, je préfère être guidé par mon intuition. Au-delà de Gustave Bonsoir, un sujet qui me passionne ici, c'est celui du désir absolu d'être drôle, qui a quelque chose de très contemporain. Hors des comedy clubs, je ressens cette envie à travers toutes les vidéos que peuvent faire les jeunes – je m'en rends compte avec ma fille ! Les gens qui l'inspirent sont des gens drôles. Il y a une énergie actuelle autour de l'humour et, plus encore, de l'existence par l'humour. J'ai regardé beaucoup de youtubeurs, de personnes qui font des vidéos, des sketchs, et qui cherchent à se faire connaître sur les réseaux sociaux. C'est plus dans ce terreau que j'ai puisé. Après, j'aime bien inventer et j'évite d'être encombré par toutes les recherches, qui peuvent davantage m'embrouiller. Ceci dit, quand j'ai terminé mon manuscrit, j'ai juste demandé à certaines personnes si ce que j'avais décrit était crédible ! Enfin, pour d'autres entretiens, promis, je dirai que j'ai longtemps écumé les comedy clubs *(rires)*… •••

> Le désir absolu d'être drôle a quelque chose de très contemporain



En 2011, David Foenkinos adapte au cinéma son roman à succès *La Délicatesse.*

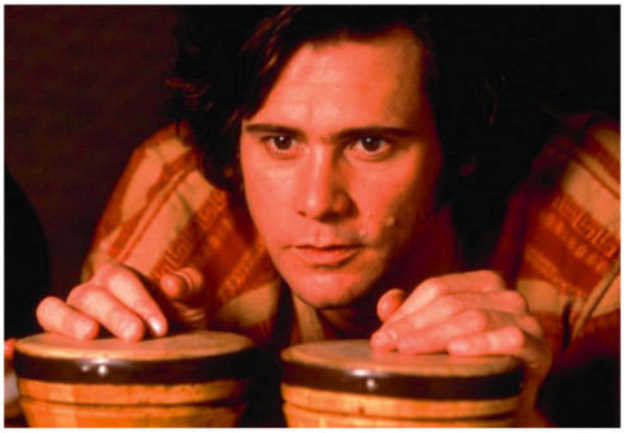
STUDIO CANAL

En lisant *Je suis drôle*, on pense à certains films, comme *La Valse des pantins* de Scorsese ou *Man on the Moon* de Milos Forman, sur l'humoriste Andy Kaufman…
D.F. Extraordinaire, *Man on the Moon*. Et je vais ajouter *Lenny* avec Dustin Hoffman. J'adore. Tous ces films nous montrent qu'il y a un lien entre les performances liées à l'humour et des vies abîmées, des personnes fragiles. Dans *Man on the Moon*, justement, on ressent à quel point la drôlerie de Kaufman prend sa source dans un vertige, un mal-être.

Parfois, cela dépasse même les mots. La comédienne Jacqueline Maillan disait même qu'elle n'avait pas besoin de prononcer la moindre phrase pour que les gens éclatent de rire et que sa seule présence suffisait…
D.F. C'est vrai. Jacqueline Maillan était ainsi. Et hors des mots, il y avait sa voix, son intonation. Il y a des gens comme ça. J'ai à ce titre eu la chance de connaître Annie Cordy, avec l'adaptation de *Souvenirs*. Les gens riaient en la voyant car ils pensaient à la chanteuse de « Tata Yoyo » et, pourtant, elle pouvait être exceptionnelle dans un registre plus dramatique… Il y a cette intériorité magnifique chez les gens qui cherchent à divertir les autres. C'est un peu le sujet de *Je suis drôle* : Gustave Bonsoir est censé faire rire tout le monde au lycée, il est le boute-en-train. Dans les classes ou les entreprises, il y a toujours le comique de service, celui qui a cette place, cette fonction, ce rôle. Mais voilà, un jour, quelqu'un va découvrir le potentiel de gravité en lui. Et c'est là où son destin va se jouer…

Au fond, est-on drôle avant tout pour se faire aimer ?
D.F. Clairement, oui. Tout le monde a besoin d'être aimé. Et davantage encore ceux qui veulent faire rire. Tous les artistes ont ce goût d'être aimé. L'humour, c'est le lien le plus rapide pour créer une émotion chez l'autre, comme une validation immédiate de ce qu'on est. Mais, attention, comme chez les humoristes, cela peut virer à la chasse aux rires. C'est une drogue, et on cherche tout le temps à provoquer cette sensation. Avant que le manque ne se fasse ressentir, et ainsi de suite.

On n'en dira pas trop sur le déroulement de *Je suis drôle*, mais on signalera juste que l'odyssée de Gustave passera par le Festival de Cannes. On sait que vous aimez le septième art. Aussi, ce livre aurait-il pu être le sujet d'un scénario original ?
D.F. Ah, Cannes aura une place essentielle dans la vie du héros. Mais je crois que c'est avant tout une histoire de roman. Toute une partie du livre, située au « *musée de la Tristesse* » – avec toutes ces œuvres tristes et sponsorisé par Kleenex –, parle de l'art contemporain et j'ai l'impression qu'on est à la frontière des possibilités cinématographiques. J'ai pensé à la « Nuit de la déprime » imaginée par Raphaël Mezrahi et à l'exposition « Mélancolie » au Grand Palais. Sans oublier le Musée des relations rompues à Zagreb, bien réel, consacré aux séparations ! Pour en revenir à *Je suis drôle*, je crois sincèrement que c'est surtout un roman, car il repose sur la trajectoire intime d'un personnage, de l'enfance à l'âge adulte. Avec un début, un milieu, une fin et une tension dramatique. Vous savez, j'ai refusé quasiment toutes les adaptations de mes derniers livres – enfin, sauf pour *Numéro deux*. J'aime bien que les livres restent des livres. À l'inverse, quand j'ai eu envie d'écrire sur le thème de la jalousie entre mère et fille, j'ai immédiatement senti que cela



Jim Carrey interprète le comique américain Andy Kaufman, dans le film *Man on the Moon* de Milos Forman (1999).

passerait par le cinéma et, en l'espèce, par des comédiennes. Mais, en ce moment, comme je suis un peu bloqué avec le septième art, la forme romanesque prend le dessus. Même si, j'avoue, j'ai très envie de me remettre au grand écran – ou au petit…

Pour l'anecdote, vous rendez ici hommage à Paolo Sorrentino et à Thierry Frémaux, délégué général du Festival de Cannes, qui apparaît dans le récit. Vous lui avez envoyé votre livre ?
D.F. Non, pas encore. D'ailleurs, faute de présenter un film à Cannes, j'aimerais bien présenter un livre *(rires)*… Vous auriez son adresse ?

Pourquoi ce titre, *Je suis drôle* ?
D.F. En réalité, j'ai sérieusement hésité, pour le titre, avec « Le Musée de la Tristesse » – d'ailleurs, mon éditrice espagnole préfère celui-ci ! C'est un peu une sorte de retour aux sources : mes premiers livres étaient vraiment dans l'humour, j'ai écrit des textes douloureux comme *Charlotte* et *Vers la beauté*, mais la plupart de mes ouvrages sont entre les deux. Ce qui me plaît bien. J'avais peut-être envie de renouer, un tant soit peu, avec mes débuts, tout en gardant des traces de ce que j'ai fait par la suite.

Concernant l'humour, comment savez-vous qu'une réplique ou une situation fonctionne ?
D.F. Je ne sais pas. En signature, j'ai souvent des lecteurs qui me disent qu'ils ont été marqués par telle ou telle phrase, telle réplique, tel dialogue. Mais le chemin et le cheminement d'une phrase n'ont aucune vérité absolue. Je ne sais pas ce qu'elles vont provoquer, au final. J'essaie juste, humblement, d'être dans la vérité de mon personnage. C'est un peu comme dans la vie : dans toute trajectoire, on croise toujours deux-trois personnes qui vont être particulièrement importantes dans notre vie. Et on ne peut savoir avant de qui il s'agit ! Ces aiguilleurs du destin…

Après le succès public de *La Délicatesse* et les multiples distinctions de *Charlotte*, êtes-vous encore en proie au doute ? Êtes-vous libéré d'un certain poids ? Honnêtement…
D.F. Mais oui, ce doute, je l'ai toujours, et tant mieux. On ne peut écrire sans le doute. C'est pour cette raison que, de livre en livre,

UNIVERSAL PICTURES

j'essaie à chaque fois d'aller ailleurs. *Charlotte*, c'est quarante langues ! Et dix-sept ans après sa parution, *La Délicatesse* continue à être lu massivement. Tout ça devrait me toucher, mais ne me rassure pas. Et il ne faut pas. Je suis toutefois touché de voir que la jeune génération lit mes livres, parle de ceux-ci sur les réseaux sociaux, et que *La Vie heureuse* a séduit le public en poche.

On peut penser au phénomène *Changer l'eau des fleurs* de Valérie Perrin, en quelque sorte…
D.F. Magnifique ! Je l'adore ! Elle m'a d'ailleurs fait un clin d'œil dans *Tata (rires)*. Je pensais également à *La Tresse* de Laetitia Colombani.

Une de vos marottes, ce sont vos notes de bas de page, parfois très étonnantes puisqu'elles cachent un élément essentiel ou une réplique particulièrement bien sentie. Pourquoi utilisez-vous ce procédé ?
D.F. Je trouve ça très sexy, en fait, les notes de bas de page. On pense souvent qu'elles sont quelque chose de barbant et j'adore jouer avec l'énergie qu'elles peuvent apporter, par effet de surprise, en apportant ici des éléments tout sauf anecdotiques au récit. En outre, j'adore être présent dans mes histoires. Et la note permet ça, de faire entendre ma voix.

Votre côté potache vient-il pour partie de votre expérience, jeune homme, lorsque vous avez brièvement travaillé aux éditions Le Dilettante, connues entre autres pour leurs romans à l'humour corrosif ?
D.F. J'ai juste fait quatre mois là-bas. Je devais gagner ma vie ! Et je suis allé dans de nombreuses autres maisons… Au début de ma vie, l'influence, c'était plutôt Jean-Philippe Toussaint. Et bien sûr, il y a eu Milan Kundera. J'ai vraiment eu la chance de le rencontrer, de le connaître. Et l'un des plus beaux moments de ma vie littéraire, c'est lorsqu'il m'a envoyé des dessins pour *La Délicatesse*…

Pour rester dans les amitiés littéraires, on vous sait très proche de Florian Zeller. Avez-vous une influence l'un l'autre sur vos travaux respectifs ?
D.F. J'ai un tel respect pour lui que je ne vais certainement pas parler d'influence. On s'écoute tous les deux, nous sommes nos premiers lecteurs, on échange nos avis. Et le thriller avec Javier Bardem et Penélope Cruz qu'il vient de tourner, ça va être formidable, j'en suis certain !

Pour conclure, c'est le cas de le dire, vous terminez *Je suis drôle* sur une pirouette très maligne – en particulier le tout dernier mot, je n'en dis pas plus… Comment avez-vous trouvé cette fin ?
D.F. Elle démontre que tout est possible et qu'il faut croire en soi. Jusqu'à la dernière seconde. Vraiment. Surtout, il faut être en accord avec soi-même. J'avais l'idée assez tôt de me dire que la dernière phrase se révèle en écho avec le livre. Alors, que faut-il ajouter à « Je suis drôle » ? ■

Propos recueillis par Baptiste Liger
Photos : Arnaud Meyer pour *Lire Magazine*

Abonnez-vous à LIRE magazine

EN CADEAU
JE SUIS DRÔLE
Le nouveau roman de
DAVID FOENKINOS

ABONNEMENT 1 AN 59€ SEULEMENT

Scannez ce QR code pour profiter de cette offre exceptionnelle

JE M'ABONNE À LIRE MAGAZINE

Bulletin à renvoyer complété et accompagné de votre règlement à : Lire Magazine - 20 rue Rouget de Lisle 92130 Issy les Moulineaux

OUI je désire bénéficier de votre offre spéciale :
1 an d'abonnement à LIRE MAGAZINE (11 numéros)
+ ***JE SUIS DRÔLE*** pour 59€ seulement
au lieu de ~~101€~~

Nom : .....

Prénom : .....

Adresse : .....

Code postal : |_|_|_|_|_|

Ville : .....

E-mail : .....

Téléphone : .....

Ci-joint mon règlement par :

☐ Chèque à l'ordre de EMC2

☐ Carte bancaire, paiement sécurisé sur http://abonnements.lire.fr/offres-speciales

OMLM550

Délai de livraison : dans le mois suivant l'enregistrement de votre règlement. Offre valable jusqu'au 31/08/26 en France métropolitaine uniquement, et pour un premier abonnement à LIRE MAGAZINE. Conformément à la loi "Informatique et libertés" du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification en adressant un courrier à LIRE MAGAZINE. Les informations nécessaires à la mise en place de votre abonnement pourront être cédées à des organismes extérieurs sauf si vous cochez la case ci-contre ☐. Conformément à l'article L221618 du code de la consommation, vous bénéficiez d'un délai de rétractation de 14 jours à compter de la réception du premier numéro de l'abonnement en adressant votre courrier à LIRE-MAGAZINE 20 rue Rouget de Lisle 92130 Issy les Moulineaux.

LIRE MAGAZINE EST ÉDITÉ PAR EMC2 - SAS AU CAPITAL DE 499 400 € - 21 RUE BRÉGUET, 75011 PARIS

L'ACTUALITÉ

14 **GIULIA ENDERS**
À BRAS-LE-CORPS

16 **LEÏLA SLIMANI**
« LA LITTÉRATURE SURVIENT POUR OUVRIR NOTRE REGARD »

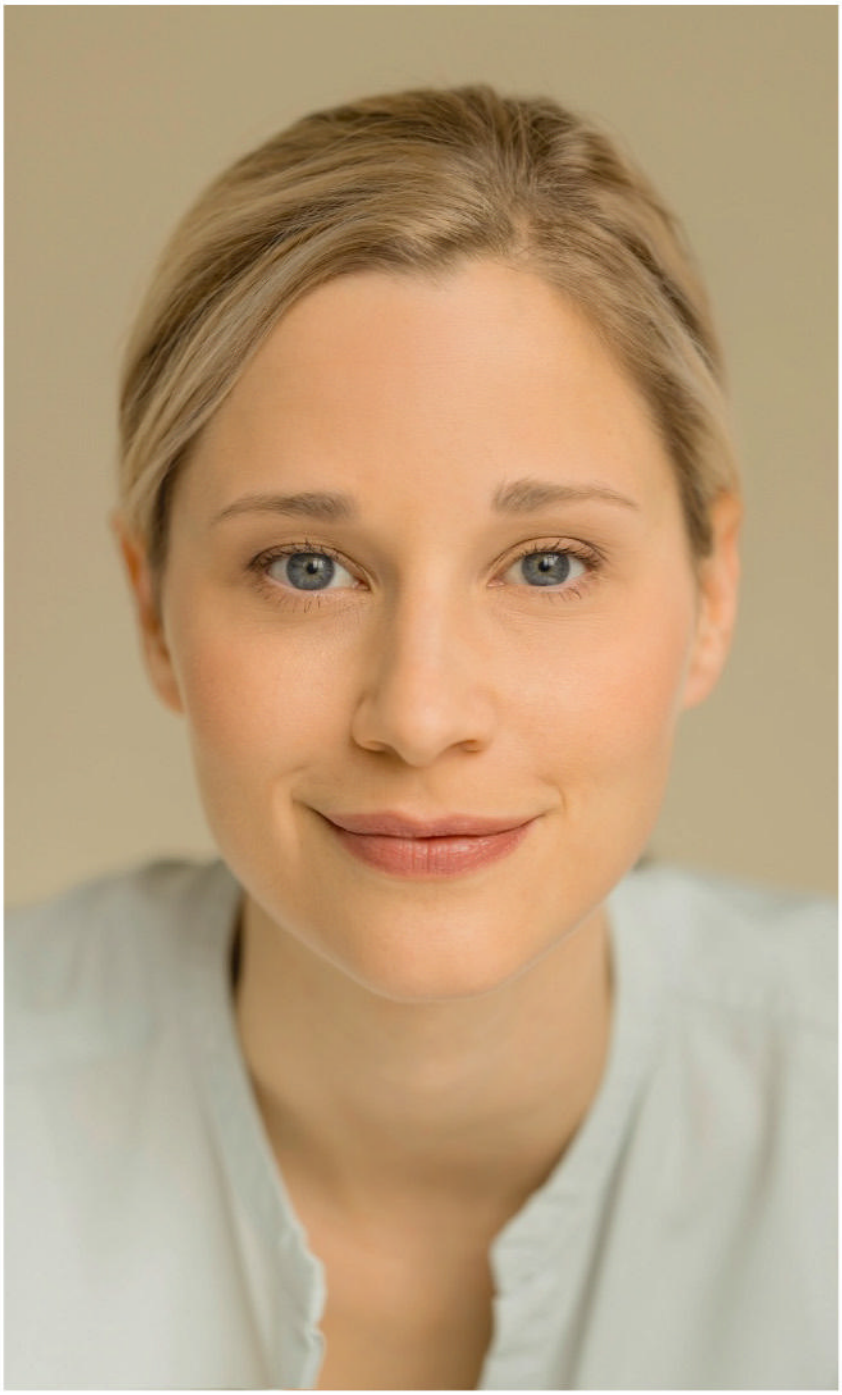
28 QUAND **DUA LIPA** JOUE LES CRITIQUES LITTÉRAIRES

29 LE PLOUC DÉFINI PAR **PAUL MELUN**

CAPPELEN DAMM/WIKIPEDIA – FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD – PHILIPPE MATSAS/FAYARD

La science qui nous charme

Elle est jeune, brillante et passionnante. Son nouveau livre, *Organique*, vient de paraître chez Albin Michel. Après *Le Charme discret de l'intestin*, l'autrice et gastro-entérologue allemande Giulia Enders confirme son incroyable talent de conteuse.



JULIA SELLMANN/ALBIN MICHEL

Le Charme discret de l'intestin… après *Les Yeux jaunes des crocodiles* et *La Valse lente des tortues*, Katherine Pancol ne poussait-elle pas le bouchon un peu trop loin ? Ce titre, pourtant, n'était pas celui d'un roman mais d'un essai de vulgarisation scientifique paru en 2014 qui allait révolutionner les canons du genre. À travers cet ouvrage, Giulia Enders, médecin allemande née en 1990, qui n'était encore que doctorante en gastro-entérologie, était parvenue à démystifier la physiologie du système digestif, mettant en exergue l'importance du microbiote intestinal sur le bon fonctionnement du corps humain. Vendu à plus de 500 000 exemplaires en France et à plus d'un million en Allemagne l'ouvrage a, depuis, fait l'objet de 42 éditions internationales. Pas mal pour ce qui se présentait, à la base, comme l'adaptation d'un exposé récréatif, lauréat d'un « science slam » (un concours de vulgarisation scientifique) sur YouTube…

PASSEUSE DE SAVOIRS

Après avoir un temps voulu devenir ingénieure, éblouie par le département innovation d'une centrale énergétique locale, Giulia Enders avait finalement, à la suite d'une maladie de peau, opté pour la médecine, à l'université Goethe de Francfort. Elle veut savoir, puis comprendre. Et surtout, expliquer. Mais son succès, elle n'en est toujours pas revenue. Cela ne l'empêche pas de continuer sur sa lancée. Avec *Organique*, illustré par sa sœur Jill Enders, comme le précédent, l'autrice s'intéresse cette fois au corps humain dans son ensemble. Gigantesque sujet sur le papier, mais son talent de conteuse semble tout simplifier. *« Notre énergie à tous et à toutes – Soleil, Terre et Lune compris –, nous la tirons du big bang. »* Chez Giulia Enders, la matière pense. Pour peu, on se croirait revenus au temps des présocratiques. Sauf que cela captive, amuse et nous renvoie à notre quotidien. Son truc ? *« Trouver la bonne image »* pour expliquer clairement. Se fier, aussi, à ses intuitions.

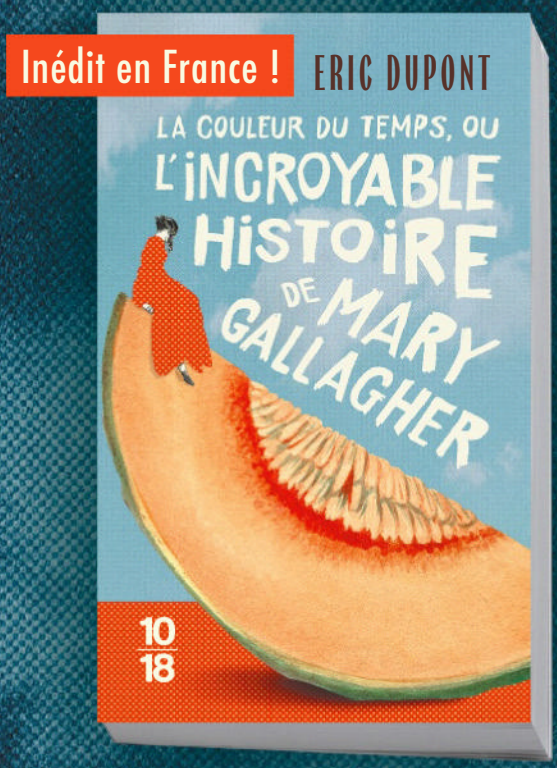
« À l'université, lorsqu'un élément du cours me rappelait une situation de la vie courante, je dessinais toujours un petit œil dans la marge de mes notes », nous raconte-t-elle quand on lui demande d'où elle tire ses facultés didactiques. C'est donc avec une facilité déconcertante qu'elle va nous faire comprendre les grands principes du vivant : lien entre muscles et cerveau par le truchement de l'imagerie mentale, dialectique entre tension et détente du muscle, bienfaits du sport à la lumière des découvertes les plus récentes (sur la protéine titine et la modulation des gènes), sommeil, vu comme une passation de pouvoir entre zones jeunes et anciennes du cerveau… Tout cela est, il faut bien le dire, fascinant. Giulia Enders en est consciente : *« Si les gens sont enchantés autant que je le suis, ça veut dire que j'ai bien fait mon travail »*, nous confie-t-elle.

Mais il ne faut pas la prendre pour une marchande des quatre saisons. La rigueur scientifique est le maître mot de sa démarche. *« La tâche consiste à condenser,* explique-t-elle. *Je reste très fidèle aux aspects scientifiques. Par exemple, quand je compare le microbiote aux écosystèmes du monde, l'image est pertinente d'un point de vue biologique et les gens ont déjà ce concept en tête, donc je n'ai pas besoin de tout réexpliquer. »* Le plus spectaculaire dans *Organique*, c'est la manière dont Giulia Enders parvient à démontrer la plasticité et l'immense pouvoir du cerveau, apte par exemple à décupler la force physique, à condition que nous le traitions le mieux possible, sans mépriser l'intelligence émotionnelle, qui *« améliore la qualité de nos relations, donne un coup de pouce à notre santé, et la joie de vivre augmente en proportion »*. Elle a besoin, enfin, d'un aller et retour entre la vulgarisation scientifique (les livres mais aussi les conférences qu'elle donne), la clinique et la recherche. *« Tout s'alimente, en quelque sorte »*, résume cette passeuse de savoirs hors du commun. Et on ne souhaite pas qu'elle s'arrête en si bon chemin. ■ **Solange Bied-Charreton**

« À l'université, lorsqu'un élément du cours me rappelait une situation de la vie courante, je dessinais toujours un petit œil dans la marge de mes notes », nous raconte-t-elle quand on lui demande d'où elle tire ses facultés didactiques

EXTRAIT

ORGANIQUE [ORGANISCH]
GIULIA ENDERS
TRADUIT DE L'ALLEMAND (ALLEMAGNE) PAR ISABELLE LIBER, 320 P., ALBIN MICHEL, 22,90 €



Prix 8,90€

VOUS AIMEZ LES HISTOIRES DÉCALÉES,
EMPREINTES D'HUMOUR, D'AMOUR ET DE NOSTALGIE ?
VOUS ALLEZ ADORER CE ROMAN !

Fabuleux voyage dans le temps, entre le XIXe siècle et l'effervescence des années 1960, saga familiale poignante, *True Crime* palpitant et conte merveilleux : découvrez le destin incroyable et (presque) vrai de Mary Gallagher !

10 18

« J'ai écrit ce livre pour tous les déserteurs »

Dans un court essai, reprise d'un texte lu en public au Festival d'Avignon 2025, Leïla Slimani creuse le sillon d'une réflexion sur le pouvoir de la langue et de la littérature comme tentative d'échappatoire aux prisons mentales et aux frontières réelles.

Votre texte commence par une citation de Franz Kafka : *« Toute littérature est assaut contre la frontière. »* Qu'est-ce que cette idée signifie pour vous, et comment s'incarne-t-elle dans votre œuvre ?

Leïla Slimani. J'ai toujours eu le sentiment que la littérature est une manière de résister aux frontières qu'on établit ou qui sont établies pour nous, qu'elles s'établissent entre les hommes et les femmes, entre les classes sociales, entre les pays, entre les langues – ce qu'on appelle la barrière de la langue. Il y a aussi les frontières qu'on a intériorisées : la façon dont on regarde le monde en y mettant des limites. La littérature survient pour ouvrir notre regard, nous donner accès à une dimension de la vie ou de l'humanité qui nous était totalement étrangère ou contre laquelle nous avions des préjugés. Kafka incarne cela, lui qui venait d'un univers linguistique et identitaire très complexe, entre une ville tchèque et une famille juive, qui écrit en allemand, et qui explore, on le voit dans un texte comme *La Métamorphose*, la frontière entre l'humain et l'animal, entre l'intime et le social, entre le corps et le langage.

Vous évoquez un cauchemar récurrent lié à la langue et à l'identité. Comment la question linguistique façonne-t-elle votre rapport à la littérature et à votre pays d'origine ?

L.S. Souvent, quand on écrit, on essaie de se formuler une question, mais il faut parfois terminer le livre pour pouvoir le faire. Je me suis rendu compte a posteriori que cette question de la langue, de ne pas être capable de m'exprimer correctement dans ce que je pourrais appeler « ma » langue, avait eu des conséquences fondamentales sur mon travail d'écrivain, sur le rapport à la frontière. Le sentiment de honte, qui est présent dans tous mes livres, fait que la plupart des personnages de mes romans ont du mal à s'exprimer.

À propos de la langue arabe, vous évoquez le tort immense que l'islamisme lui a fait. Les langues ne sont-elles pas, par essence, des instruments politiques ?

L.S. Il existe en effet une tendance malheureuse à idéologiser les langues, à en faire des étendards d'une civilisation ou d'un moment donné d'une civilisation. On retrouve cela chez Trump, chez Poutine, chez les islamistes… On voit Giorgia Meloni qui fait passer des lois sur la langue italienne contre l'anglais. Avant elle, je l'évoque dans le livre, l'une des premières mesures prises par Mussolini portait sur la langue italienne. Regardons la façon dont Trump a critiqué la prestation de Bad Bunny à la mi-temps du Super Bowl parce qu'il parle espagnol. Enjeu politique, la langue suscite énormément de crispation, de passion. En France, il est très difficile de défendre l'enseignement de l'arabe, ce qui est aberrant : c'est l'une des langues le plus parlées au monde, qui existe sur le bassin méditerranéen, donc au sein d'une civilisation que nous avons en commun.

Quel message souhaitez-vous transmettre aux lecteurs qui se sentent eux aussi « entre deux langues », « entre deux mondes » ?

L.S. Il y a partout des gens qui sont à la recherche de ceux qui ne sont pas d'assez bons soldats pour leur cause. Moi, j'ai écrit ce livre pour tous les déserteurs, ceux qui n'ont pas envie de choisir leur cause, d'aller combattre dans les tranchées, ceux qui veulent marcher sur les chemins de traverse et qui ont envie d'aller à la rencontre d'autres déserteurs. On trouve toujours les moyens de réussir à se parler quand on a le désir d'aller vers l'autre. ■

Propos recueillis par Solange Bied-Charreton

ASSAUT CONTRE LA FRONTIÈRE
LEÏLA SLIMANI
80 P., GALLIMARD, 10 €

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

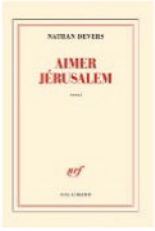
Les mots pour le dire

Le philosophe Nathan Devers livre un essai foisonnant, aux multiples facettes, ayant comme point de départ le massacre survenu le 7 octobre 2023 en Israël.

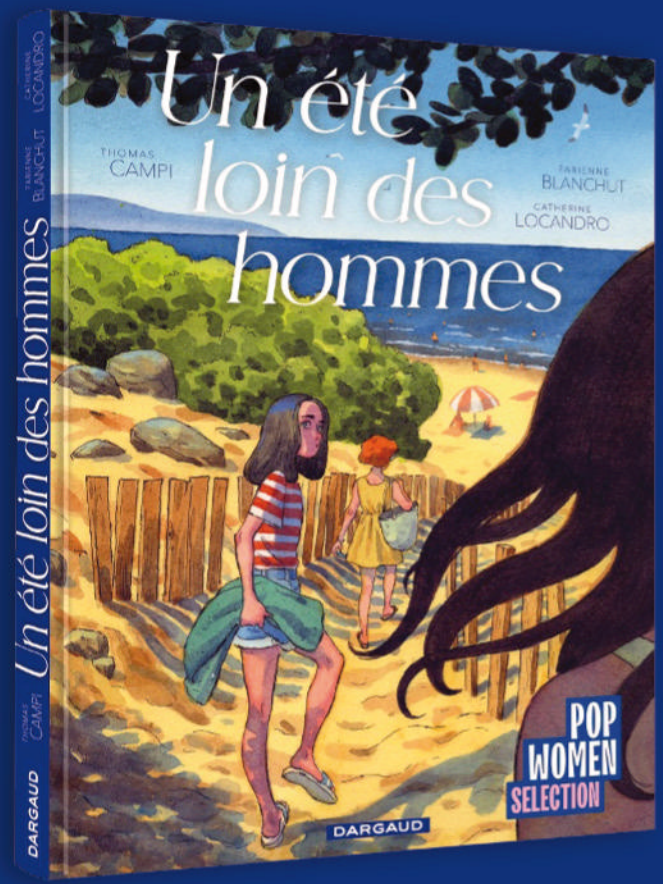
C'est une improbable et longue déclaration d'amour, des pages enfiévrées où les qualificatifs laudatifs se succèdent, *« éminemment moderne », « solaire », « un havre et une effervescence littéralement inimaginables »*. Une déclaration, donc, adressée à… Bernard-Henri Lévy. Par ces mots, Nathan Devers désamorce par avance les critiques qu'a essuyées son médiatique mentor et qu'on pourrait être tenté de lui adresser. Pas tout à fait philosophe *« ancien-futur rabbin (à moins que ça ne soit l'inverse?) »*, journaliste à la subjectivité assumée, Nathan Devers est comme son livre: foisonnant, fouillis, fouillé. Un mélange de philosophie, de théologie et de récit personnel qui, s'il peut agacer parfois, fait ici merveille. Car le point de départ d'*Aimer Jérusalem* est un événement qui requiert toutes les facettes d'une personnalité comme la sienne pour être raconté. Le 7 octobre, un événement désigné par sa

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

« simple date », comme le 11 septembre, comme le 13 novembre, comme si ce massacre échappait à « toute grille de lecture ». À l'impensable nul n'est tenu, pourtant, Nathan Devers s'y attelle avec le courage (l'inconscience?) de ses 28 ans. Une œuvre labyrinthique, de Paris à Tel Aviv, de Moïse à Benyamin Netanyahou, jusqu'à Jérusalem. La chimère qu'il poursuit avec la lucidité d'un érudit, se mettant dans les pas des auteurs qui l'ont précédé dans ce *« pèlerinage textuel »*. C'est à la fin de la lecture que le titre du livre prend tout son sens. « Aimer Jérusalem », aimer et non tomber amoureux, aimer dans toute la complexité qu'implique ce verbe, s'habituer à cet amour, être déçu, se quitter, se retrouver, se demander si on aime encore, si on peut ne plus aimer une ville qu'on a aimée. Un texte très riche qu'on aurait voulu plus concis, ce que lui disait déjà BHL au début de sa carrière littéraire: *« Pas mal. Mais vous allez beaucoup trop vite, Nathan! L'écriture est une activité de chien, qu'on reprend à l'infini avant d'obtenir le moindre résultat! »* ■ **Antoine Leiris**



AIMER JÉRUSALEM
NATHAN DEVERS
416 P., GALLIMARD, 23,50 €.
EN LIBRAIRIES LE 2 AVRIL.



FABIENNE BLANCHUT · CATHERINE LOCANDRO · THOMAS CAMPI

Un été loin des hommes

Été 1985. Frédérique a douze ans
et passe ses vacances en famille, en Corse.
Tout semble paisible jusqu'à ce qu'elle prenne
conscience de sa "différence"…

**Entre tendresse et nostalgie,
un récit solaire qui évoque les premiers émois.**

AU RAYON BANDE DESSINÉE

DARGAUD

© Blanchut - Locandro - Campi / Dargaud Benelux (2026)

Pour l'amour du voyage

Révélée avec la saga des *Déracinés*, l'écrivaine lyonnaise – Dominicaine d'adoption – Catherine Bardon poursuit son exploration des trajectoires hors norme du XXe siècle avec *Un rêve immense*, entre le Berlin de l'entre-deux-guerres et les Galápagos. Portrait d'une curieuse à l'enthousiasme contagieux.

Février peut déverser ses eaux glaciales, elle s'en moque. Catherine Bardon revient de Colombie, pleine d'énergie et de soleil. Voyager, c'est son truc. Enfant, elle a parcouru le monde par procuration, à travers les souvenirs que lui rapportait son père, responsable des relations internationales dans un grand groupe. « *Ma fascination pour l'ailleurs vient de là* », explique l'écrivaine, en détaillant son parcours. Vingt ans dans la communication, puis de la formation pour des étudiants et des cadres. « *Cela me laissait trois à quatre mois par an pour voyager avec ma fille,* se souvient-elle. *Alors, j'ai contacté un éditeur de guides touristiques.* »

Nous sommes au début des années 1990 quand elle découvre la République dominicaine. « *Je suis tombée amoureuse d'un pays, comme on tombe amoureux d'une femme ou d'un homme* », confie Catherine Bardon. Elle écrit le premier guide sur ce territoire des Caraïbes. Là, elle rencontre une personnalité locale : Kurt Luis Hess (1908-2010), un migrant allemand à l'époque nazie. Il lui raconte l'histoire au cœur des *Déracinés* : en 1938, lors de la conférence d'Évian, la République dominicaine accueille des réfugiés juifs allemands et autrichiens fuyant le nazisme.

Après « *un accident de santé* » et la mort de Kurt Luis Hess, celle qui a toujours été une grande lectrice, mais ne s'est jamais sentie légitime pour écrire, imagine les destins d'Almah et Wilhelm, qui ont fui l'Autriche nazie pour la République dominicaine. « *Je me suis dit : "Tu es passée au travers des gouttes, qu'est-ce que tu risques ?"* raconte-t-elle. *À l'époque, je faisais des chroniques littéraires pour des magazines féminins. Grâce à ce job, j'avais des contacts avec des attachées de presse. C'est par l'une d'elles que j'ai envoyé mon roman aux Escales.* » La saga des *Déracinés,* en cinq tomes, se vendra à plus de 600 000 exemplaires, avant son adaptation en BD.

UNE FOULE D'HISTOIRES VRAIES D'OÙ TIRER DES ROMANS

Entre-temps, Catherine Bardon s'est installée la moitié de l'année en République dominicaine. Elle a beau ne pas être traduite en espagnol, on l'arrête dans la rue pour la féliciter. Ses romans suivants – *La Fille de l'ogre*, sur Flor de Oro, la fille du dictateur Trujillo, et *Une femme debout*, sur Sonia Pierre, une militante des droits humains – se situent aussi en République dominicaine. A-t-elle fait le tour de la question ? « *Je voulais emmener mon public ailleurs* », avoue-t-elle.

À Quito, en Équateur, un libraire lui conseille un roman local inspiré de l'histoire d'un couple allemand parti s'installer aux Galápagos dans les années 1920. « *C'est ainsi que je découvre l'histoire de ces fous, qui étaient des hippies avant l'heure,* se souvient-elle. *Ils voulaient réinventer un rapport au monde.* » *Un rêve immense* résonne avec la période actuelle, selon elle : témoins d'une période de troubles, la Première Guerre mondiale, les personnages prônent le végétarisme, la réalisation de soi et le culte du corps.

Outre un changement de territoire, *Un rêve immense* marque son passage chez Flammarion. « *Une envie de se mettre en danger* », explique celle qui « *ronronnait* » un peu aux Escales. Des histoires vraies dont tirer des romans, Catherine Bardon en a encore « *plein le sac à dos* ». Elle aborde l'avenir avec sérénité, car « *le succès, c'est aussi une liberté de pouvoir continuer* ». Son prochain livre s'inspirera sans doute d'une femme rencontrée sur ces vieux jours et dont la vie, entre la Roumanie des années 1920 et la France d'après la Seconde Guerre mondiale, « *mérite d'être racontée* ». ■

Gladys Marivat

UN RÊVE IMMENSE
CATHERINE BARDON
320 P., FLAMMARION, 22 €

FRANCK FERVILLE/FLAMMARION

Vous avez dit beaux arts?

Et si l'État n'avait plus qu'une mission : faire de nous des artistes ? Expositions obligatoires, festivals qui pullulent, croûtes au Louvre : Gérald Sibleyras pousse la satire culturelle jusqu'à l'absurde.

La dystopie est à la mode, notamment son sous-courant satirique : des visions de l'avenir décapantes, où les délires du futur sont les conséquences grossies des tendances du présent. Benoît Duteurtre excellait dans cet exercice auquel se sont livrés aussi Thomas Clavel (*Un traître mot*), Ilan Duran Cohen (*Le Petit Polémiste – lire aussi page 67*) ou récemment Lionel Shriver (*Hystérie collective*). Le dramaturge Gérald Sibleyras s'y essaie aussi dans le désopilant *Nous sommes tous des artistes*, dont la couverture est un attentat – volontaire – contre la beauté. Il imagine une France où les crises n'ont laissé debout qu'un ministère, celui de la Culture. L'État a recentré ses activités sur le subventionnement des artistes et le soutien aux festivals qui pullulent, tous inclusifs et engagés, comme il se doit. Chaque citoyen doit se rendre régulièrement à des expositions et assister à des concerts de slam ou de rap, comptabilisés dans son application « *ArtPass* ». L'idée, c'est que tout le monde est un artiste en puissance, et que le rôle des pouvoirs publics est d'aider, ou plutôt d'obliger chacun à s'affirmer comme tel. Ainsi, le Louvre n'expose plus seulement des peintures flamandes du XVIe siècle et *La Joconde,* mais aussi les croûtes de parfaits inconnus, sans hiérarchiser…

Sur le thème connu de la critique de « l'État culturel » et de l'art transgressif subventionné (la sébile des artistes, selon le mot fameux de Maurice Druon !), Sibleyras, signe un roman féroce et plein de trouvailles, qui rappelle les menées sarcastiques de Philippe Muray contre le règne moderne de l'*Homo Festivus*. Sa caricature réjouira les uns, fera grincer les dents des autres et, qui sait, donnera peut-être des idées à la nouvelle municipalité de Paris, comme d'installer… un mur d'escalade sur l'Arc de Triomphe. ■

Bernard Quiriny

NOUS SOMMES TOUS DES ARTISTES
GÉRALD SIBLEYRAS
166 P., ÉLYSANDE, 19,90 €

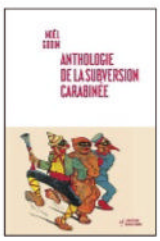
Un château de tartes

Connu pour ses célèbres « entartages », le trublion belge Noël Godin est également l'auteur de différents ouvrages incongrus, dont *Anthologie de la subversion carabinée* aujourd'hui réédité.

Et s'il était le dernier ? Le dernier des extravagants, des doux-dingues, des emmerdeurs, des empêcheurs de penser en rond, de marcher droit, de respirer à l'unisson, de brailler en cadence. Noël Godin est à la potacherie intelligente ce qu'est Vinci au pinceau ou Bach au clavier ; un horizon indépassable, la pierre angulaire de la loufoquerie savante. Pendant vingt ans, ce Wallon désormais octogénaire a enchanté nos âmes irritées en pratiquant le terrorisme pâtissier : Godard, Duras, BHL, Bill Gates, Ferreri et tant d'autres « *pompeux cornichons* » se sont vus entartés par Noël Godin et ses affidés. Quelques années plus tôt, Godin, fieffé cinéphile, avait réalisé des courts-métrages, dont *Grève et pets* et *Prout prout tralala*. Mais son magnum opus est sans conteste sa volumineuse *Anthologie de la subversion carabinée*. D'abord publiées en 1988, ces quelque mille pages aujourd'hui rééditées (révisées et augmentées) se veulent une véritable bible de l'anarchie. Il faut dire que le fanfaron Godin a mis ses tartes au placard pour, des nuits durant, faire un travail de bénédictin, dont l'ampleur force le respect : Marx, Breton, Debord, Whitman, Apollinaire, Bataille, Burroughs, Thoreau, Brecht, Tzara, les Bérurier noir, Bulwer-Lytton, Victor Hugo, Gracián, Saki, Novalis, Desproges et tant d'autres : la liste est vertigineuse ! Mais le plus gourmand, c'est la langue même de Godin : une phrase robuste, noueuse, faite de chausse-trappes et d'archaïsmes, presque médiévale dans son espèce de préciosité joviale. Ainsi nous parle-t-il du « *fil des coucoupes turpides et des tripatouillages viceloques d'accomplies fripouilles* ».

Le père Noël existe : il est belge. ■

Nicolas d'Estienne d'Orves



ANTHOLOGIE DE LA SUBVERSION CARABINÉE
NOËL GODIN
1 088 P., NOIR SUR BLANC, 34 €

SONIA FITOUSSI/ÉDITIONS ÉLYSANDE – SYLVIE VAN HIEL/NOIR SUR BLANC

Il était une fois l'Histoire

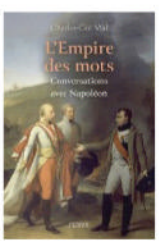
Historien de formation, Benoît Yvert a occupé plusieurs postes dans le monde du livre et aux côtés de Dominique de Villepin. À la tête des éditions Perrin, il a eu un parcours éclectique plein de chemins de traverse.

Chez Perrin, vénérable maison qui soufflera ses 200 bougies l'an prochain, son directeur arrive le mercredi, spécialement impatient. Les premiers exemplaires des nouveautés y sont réceptionnés avant leur mise en vente. « *C'est le moment,* dit-il, *le plus agréable de mon métier d'éditeur. Je garde toujours une forme de joie – que Bernanos appelle "garder l'esprit d'enfance" – en voyant un manuscrit dont j'ai parlé avec un auteur deux ou trois ans auparavant se transformer en objet.* » Tombé dans le livre d'histoire dès l'âge de 7 ans, Benoît Yvert se met à en dévorer un par jour. Les biographies de *Bonaparte* (1967) et de *Napoléon* (1968) par André Castelot orientent sa vocation d'historien. Ce boulimique de mémorialistes et de fresques politiques d'auteurs du XIXe siècle conserve « *un souvenir enchanteur* » de *L'Europe et la Révolution française* d'Albert Sorel (huit volumes de 600 pages) et de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* (vingt volumes de 400 à 800 pages, lues intégralement), d'Adolphe Thiers.

Menant de front études et premiers pas dans l'édition, il bénéficia de la bienveillance d'André Castelot, de François-Xavier de Vivie, un ancien directeur de Perrin, son futur « *port d'attache* », des professeurs Jean Tulard et François Furet. L'Institut catholique de Paris, où le jeune assistant enseigne, ne lui ouvre pas grand ses portes. Le succès médiatique de son premier livre, le *Dictionnaire des ministres de 1789 à 1989*, un collectif sous sa direction paru chez… Perrin en 1990, irrite des universitaires barbons. L'appel des livres anciens résonne, le voici libraire et expert. Sa « *petite boutique* » est baptisée Le Conservateur, hommage au journal fondé par Chateaubriand. Elle donne sur le tombeau de Napoléon, aux Invalides. Ses clients s'appellent François Mitterrand, le grand manitou de la communication Jacques Pilhan, François Léotard, le flamboyant Dominique de Villepin, secrétaire général de l'Élysée. Qui l'embarque à la hussarde au Quai d'Orsay, Place Beauvau puis à Matignon. Benoît Yvert regarde d'un œil neuf, libre, le monde de l'administration, traite des archives, écrit des discours ou phosphore sur la prospective. Nommé ensuite directeur du livre et de la lecture du ministère de la Culture et président du Centre national du livre, il enrichit son expérience. Son refus des jeux de pouvoir le conduit à démissionner.

« LE MEILLEUR ANTIDOTE À LA BÊTISE »

Retour chez Perrin en 2010, comme directeur. Il recentre la maison vers l'histoire, convaincu que « *la culture historique est le meilleur antidote à la bêtise, à la méconnaissance, aux différentes formes de complotisme, de haines diverses qui se nourrissent de l'inculture* ». De nouveaux auteurs le rejoignent : les journalistes historiens comme Jean-Christophe Buisson pour des albums très illustrés sur 1917 ou 1945, Emmanuel Hecht, directeur de la collection « Vérités et légendes ». Confiée à Charles-Éloi Vial, la « Bibliothèque des illustres », coéditée avec la Bibliothèque nationale de France, présente de grands personnages avec une iconographie choisie. Pour ce dernier, « *chaque relecture d'un livre par Benoît Yvert est une leçon d'écriture, de rigueur et de méthode. Il travaille à la main, entre dans le texte en profondeur. Son talent d'éditeur est une capacité à tirer chaque auteur vers le haut* ». Son nouvel ouvrage, *L'Empire des mots. Conversations avec Napoléon,* en est le fruit « *une sorte de* C'était de Gaulle *d'Alain Peyrefitte, appliqué à Napoléon en isolant des vraies conversations de Napoléon* », résume Benoît Yvert. Sa politique éditoriale reflète ses goûts : « *Je cherche ce que j'aime. Je cherche ce que j'ai aimé bien sûr.* » L'Histoire est son inamovible pivot. ■



Olivier Cariguel

BRUNO KLEIN/PERRIN

C'est qui, la plus forte ?

Indépendante et généraliste, constituée d'une équipe nombreuse et dynamique, la Librairie de Paris, à Saint-Étienne, est fière de porter haut les livres et la presse.

Fondée en 1961, la Librairie de Paris, plus importante librairie indépendante du chef-lieu de la Loire – et l'une des vingt enseignes partenaires du grand prix RTL-*Lire Magazine* cette année –, s'est toujours appelée ainsi. Même en 2016, alors que s'ouvrait un autre chapitre de son histoire, les nouveaux propriétaires ont gardé ce nom : « *Il est tellement incongru, à Saint-Étienne, que personne ne l'oublie : ni les gens de l'extérieur, ni les éditeurs, ni les Stéphanois, qui l'ont toujours connu ainsi* », s'amuse la codirigeante Alexandra Charroin-Spangenberg. Aujourd'hui, c'est l'une des douze enseignes que la ville compte en son centre.

La librairie a été créée dans un ancien dépôt des Nouvelles Messageries de la presse parisienne, ex – et défunt – concurrent national des… Messageries lyonnaises de presse. Depuis toujours, donc, elle vend journaux et magazines, « *sauf ceux de paris sportifs et de pornographie* », et ce sont 200 mètres carrés qui y sont consacrés, sur les mille qui forment l'ensemble de la surface de vente. Après deux générations dans la famille Vernet, la librairie a été rachetée en 2016 par Alexandra Charroin-Spangenberg et Rémi Boute. Le second y était libraire depuis les années 2000, la première entre 2005 et 2007, avant des expériences à la Fnac puis dans deux librairies du Forez. Ils sont alors devenus copropriétaires du fonds de commerce, mais aussi « *d'une partie des murs. Malheureusement pas de la façade et des voûtes, la partie la plus belle* ». Situé dans la « salle des voûtes », « *il faut voir le rayon des Pléiades dans ce cadre-là !* » Et notre guide de poursuivre : « *Un premier espace est plutôt fiction, jeunesse, romans de genre, et après, dans la partie ancienne de la librairie, celle qui a 60 ans, on trouve surtout les documents, les sciences humaines, les pratiques, la cuisine, le sport – mais aucun livre sur l'Olympique lyonnais ! Ainsi que les rayons nature et tourisme : la Loire est le premier département de randonnée pédestre, beaucoup de clients viennent chercher des cartes.* » C'est ensuite que l'on trouve l'espace presse. Plus loin, un espace séparé de 300 mètres carrés : la partie « *activité de grossiste : on vend des livres à des maisons de presse, un peu partout en France* ». Pour tous ces différents imprimés en vente dans la grande enseigne stéphanoise, il y a une équipe de trente personnes – en comptant les deux codirigeants –, dont vingt-six présentes à temps plein. Elles gèrent près de « *60 000 références en moyenne* ». Alexandra Charroin-Spangenberg de conclure : « *Saint-Étienne est une ville pauvre, mais le coût de la vie y est bas et la vie culturelle, très riche. C'est aussi une métropole. Notre public est scolaire, étudiant, populaire, familial : on s'adapte !* » ■

Hubert Artus

→ **Librairie de Paris**
6-8 rue Michel Rondet, 42000 Saint-Étienne. Ouverture du lundi au samedi de 9 heures à 19 heures. *librairiedeparis.com*

LIBRAIRIE DE PARIS

« Il s'agissait de ne pas faire de Jean Luchaire un héros romantique »

Pour *Les Rayons et les Ombres*, le scénariste Jacques Fieschi retrouve le réalisateur Xavier Giannoli pour qui il avait adapté *Illusions perdues* de Balzac. Le duo s'attaque ici à Jean Luchaire, journaliste collaborationniste, et à sa fille Corinne, jeune actrice.

Comment s'est élaboré votre travail sur *Les Rayons et les Ombres* ?

Jacques Fieschi. Il y a sept ou huit ans, le producteur Patrick Godeau m'a proposé d'écrire un film sur Corinne Luchaire, dont j'avais lu la biographie, *Ma drôle de vie*. J'ai donné mon accord mais avais besoin d'un metteur en scène avant d'écrire pour savoir quel chemin prendre. J'ai pensé à Olivier Assayas et à Xavier Giannoli, qui ont été intéressés puis ont décliné. J'ai tout de même écrit le scénario, dont Corinne était la figure centrale. Un scénario intimiste. Xavier est revenu à ce moment-là et a donné son accord si Jean Luchaire devenait aussi le personnage central. Il a écrit de son côté puis nous avons retravaillé à partir des deux scénarios. Mais au départ, ce n'était pas censé être un film aussi long.

Trois heures quinze… Effectivement, c'est long et pas si courant.

J.F. L'époque de la Collaboration est un sujet compliqué : il fallait expliquer, informer, situer le contexte historique. À travers ces deux personnages, nous dressons le portrait d'une époque, la France de l'immédiat avant-guerre, de l'Occupation et de l'après-guerre. Il y a quelques libertés, comme le retour voulu par Hitler des cendres de l'Aiglon à Paris : Jean et Corinne Luchaire n'étaient pas là. Mais la scène méritait d'y être pour comprendre l'époque.

Comment avez-vous travaillé ?

J.F. J'ai tout lu, la biographie de Luchaire, celle d'Otto Abetz, l'ambassadeur nazi à Paris, etc. Cette époque est inépuisable, complexe, inattendue… De son côté, Xavier s'est aussi beaucoup documenté. Nous avons repris ensemble nos scénarios respectifs, en essayant d'explorer l'arbre jusqu'aux racines du mal.

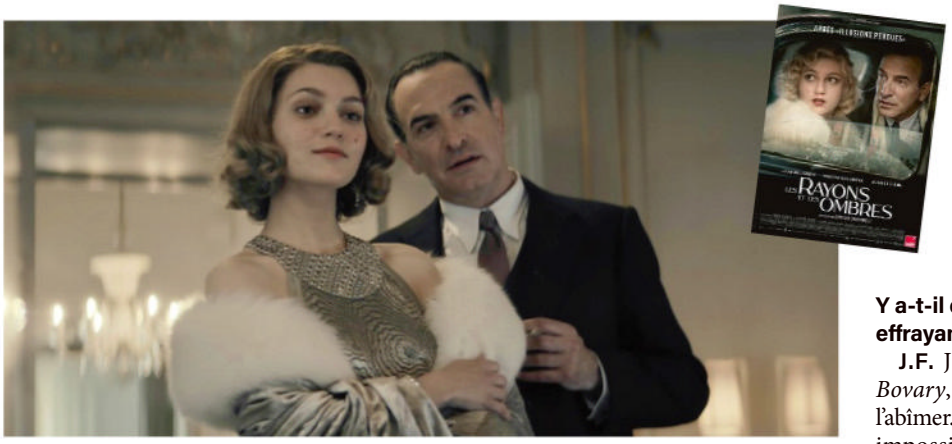
Y a-t-il une tentation, consciente ou pas, de faire de Luchaire un héros, puisque c'est le personnage principal ?

J.F. Oui, c'était très compliqué, à partir du moment où son personnage était aussi important que Corinne qui, elle, est une victime. Elle suit son père. Elle est emportée dans le courant. Quant à lui, il s'agissait de ne pas en faire un héros romantique. Sans le rendre répugnant non plus. La difficulté était là. C'est pour cette raison que je tenais à cette question posée par Corinne sur son père : *« Est-ce qu'on devient un autre quand on est coupable et quand on est condamné ? »* Il n'y a pas d'ambiguïté. C'est un constat sur l'époque : quand l'Histoire souffle un vent mauvais, certains y résistent et d'autres pas. Le cinéma doit aussi garder une trace de tout ça.

Adapter un livre ou écrire un scénario original, est-ce la même approche ?

J.F. Intuitivement, tout le monde va dire non. Mais finalement, le travail devient le même. Je ne dis pas qu'on oublie le livre mais, à un moment, on prend des libertés avec les thèmes et les personnages et on ne le relit plus. On l'a même peut-être réécrit ! Mais il faut aussi un peu d'humilité car on est toujours plus fidèle au livre qu'on ne le croit.

WAITING FOR CINEMA /CURIOSA FILMS/GAUMONT/FRANCE 3 CINÉMA



WAITING FOR CINEMA /CURIOSA FILMS/GAUMONT/FRANCE 3 CINÉMA

Si l'on prend deux livres que vous avez adaptés, *L'Adversaire* d'Emmanuel Carrère et *Illusions perdues* de Balzac, le travail doit être totalement différent, non ?

J.F. Pour *L'Adversaire*, je me sers bien sûr du livre pour raconter l'histoire de Jean-Claude Romand, mais je ne traite pas les questions que se pose Carrère sur le fait d'écrire ce livre. Même si ces interrogations en font un livre magnifique. Alors que l'adaptation d'*Illusions perdues* est plus littérale. Au départ, c'est un diptyque, *Illusions perdues* et *Splendeurs et Misères des courtisanes*. Avec Xavier [Giannoli, le réalisateur], nous avions imagé adapter les deux, mais c'était trop long et trop cher. D'autant qu'il y a une différence fondamentale : dans *Illusions perdues,* Balzac fait ce qu'il veut et laisse son génie s'exprimer pleinement, tandis que dans *Splendeurs…*, il court après le succès rencontré par Eugène Sue pour *Les Mystères de Paris* ; il veut que ça marche. Adapter Balzac n'est pas si facile, parce qu'il y a le récit et ce que lui inspire ce récit. Cette consubstantialité fait partie de son génie. C'est pour cette raison que nous avons ajouté une voix off qui accompagne constamment le récit. Il n'y a pas beaucoup de Balzac dans cette voix off, mais c'était une façon d'être fidèle à ses interventions dans son tissu romanesque.

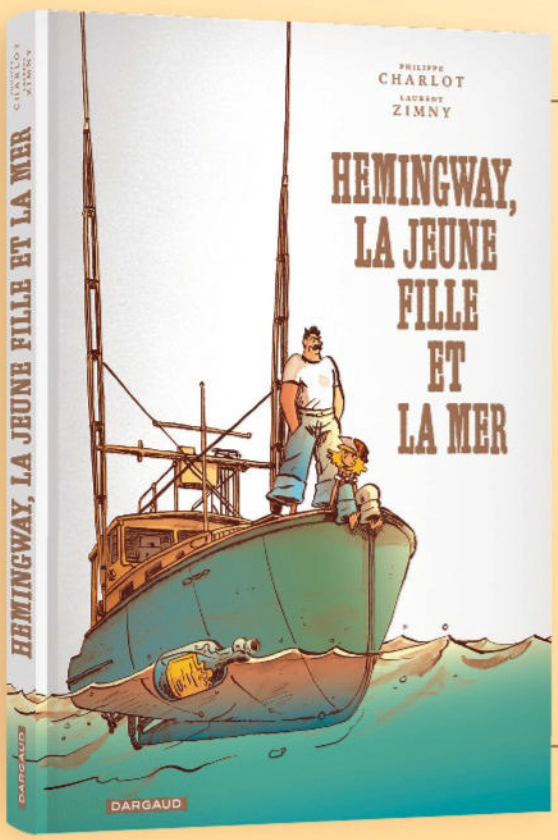
Y a-t-il des livres compliqués ou effrayants à adapter ?

J.F. Je n'adapterai jamais *Madame Bovary*, roman que j'admire, de peur de l'abîmer. L'intervention extérieure est quasi impossible parce que tout est tellement accompli, notamment le lien entre l'ironie et le tragique. J'aurais peur de casser quelque chose. Balzac me fait moins peur parce qu'il est débraillé. Il écrit au fil de la plume. Flaubert est un formaliste, un ciseleur. On est moins intimidé quand on s'attaque à des romans moins prestigieux. ■

Propos recueillis par Éric Libiot

→ **Les Rayons et les Ombres** de Xavier Giannoli, avec Jean Dujardin, Nastya Golubeva, August Diehl… En salles.

→ **J'ai arrêté Otto Abetz** de Maxime Germain et Didier Eisack (Presses de la Cité).



Key West, 1933. Dans son île paradisiaque, **ERNEST HEMINGWAY** s'ennuie, coincé entre un mariage bancal, des parties de pêche trop faciles et des combats de boxe improbables.

JANET, du haut de ses douze ans, a un plan pour faire fructifier les quelques dollars que son grand-père vient de lui laisser en héritage.

LA PROHIBITION sévit encore et le rhum de Cuba n'est pas loin, si on a un bateau rapide et le goût de l'aventure. Hemingway a les deux, et un furieux besoin de s'amuser. Mais, parfois, le plan le mieux pensé suit des chemins que même un futur Prix Nobel de littérature ne peut envisager.

Une histoire tendre et enlevée, entre le célèbre Hemingway et une gamine aventureuse !

DARGAUD — AU RAYON BD

© Charlot - Zimny / Dargaud Benelux (2026)

DVD

MEKTOUB MY LOVE : CANTO DUE
ABDELLATIF KECHICHE
(PATHÉ)
→ **Après bien des péripéties (la tumultueuse séance cannoise du second volet, *Intermezzo*), on a enfin pu découvrir la conclusion de cette ambitieuse entreprise qui, à l'origine, était une libre adaptation de *La Blessure, la vraie* de François Bégaudeau. Et la fin de cette chronique sétoise nous rappelle toute la puissance du cinéaste.** **B.L.**

LA TOUR DE GLACE
LUCILE HADZIHALILOVIC
(METROPOLITAN)
→ **Ceux qui ont déjà plongé dans l'univers de la réalisatrice d'*Innocence* savent que si elle revisite les contes enfantins, ses films n'ont rien de féeries pour bambins. Il en va ainsi de cette singulière et froide relecture de l'histoire d'Andersen – aux antipodes du dessin animé de Disney –, avec une étonnante Marion Cotillard.** **B.L.**

LIVRE

CONVERSATIONS AVEC MARILYN
W.J. WEATHERBY
(SEGHERS)
→ ***Les Désaxés*** **de John Huston est le dernier film de Montgomery Clift, Clark Gable et Marilyn Monroe. Mais quand W.J. Weatherby se rend sur le tournage pour écrire un article, il n'en sait évidemment rien… Il se lie d'amitié avec la comédienne qu'il revoit à plusieurs reprises avant son suicide et, à la demande d'un éditeur, raconte cette relation dans *Conversations avec Marilyn*. Ce récit, très bien écrit, est alors empreint d'une nostalgie et d'une douleur terribles face à l'avenir tragique qui attend la star. Ce sont à la fois les derniers moments d'une actrice que Hollywood a voulu avaler, et ceux d'une femme qui tente de résister à la dépression. Weatherby est toujours à bonne distance de ces deux points de vue.** **E.L.**

Les doigts dans la prise (d'otage)

La Corde au cou **éclaire un fait divers qui a secoué les États-Unis dans les années 1970. Au programme : suspense et ambition politique. Un sans-faute de Gus Van Sant.**

Il y a eu mille récits et autant d'articles écrits sur ce fait divers que réalise Gus Van Sant. Il faut dire que cette histoire raconte exactement le pays à ce moment-là : en février 1977, aux États-Unis, un homme ruiné à cause d'un emprunt bancaire prend en otage le fils du courtisan responsable de sa situation ; la prise d'otage va durer soixante-trois heures et secouer le pays. On sait le goût du cinéaste pour ces affaires (plus ou moins) inspirées de la réalité *(Elephant, Harvey Milk, Promised Land…)*, et dans *La Corde au cou,* il pointe les dérives du consumérisme, l'importance des médias, la corruption latente, le pouvoir de l'argent… C'est un polaroïd de cette fin des années 1970 qui fait écho à des époques en crise, celles où l'individu est secoué par un environnement qui le dépasse. Gus Van Sant sait la force symbolique de son film mais, et c'est là son talent, n'oublie jamais de raconter son histoire. À ce point qu'il l'ancre parfaitement dans l'époque par une esthétique *seventies* (le grain de l'image, l'utilisation d'archives…). *La Corde au cou* rassemble ainsi les pièces du puzzle : suspense, empathie, sidération… Et, ce qui ne gâche rien, est joué à la perfection par Bill Skarsgård. ■ **Éric Libiot**

En salles le 15 avril.

L'Amour à mort

Adapté du roman éponyme de Fleur Pierets, *Julian* raconte la relation amoureuse entre deux femmes, Fleur et Julian, qui décident de s'unir dans tous les pays où le mariage homosexuel est autorisé avant d'affronter un drame. Puisque tout le monde imagine justement ce drame en devenir, cette histoire devient vite déjà vue. Mais Cato Kusters, dont c'est le premier film, réussit à sortir de cette ornière, d'abord en éclatant le récit pour faire naître l'émotion, ensuite grâce à ses deux actrices, Laurence Roothooft et surtout Nina Meurisse, la comédienne française qui monte (et tant mieux). Le film joue crânement sa carte avec émotion tout en sachant qu'il arpente un chemin plutôt balisé. *Julian* n'est sûrement pas le film de l'année, mais sa sincérité finit par emporter le morceau. ■ **E.L.**

En salles.

ET AUSSI…

Avec *Le Cri des gardes,* Claire Denis nous propose sa version de la pièce de Bernard-Marie Koltès, *Combat de nègre et de chiens,* avec Isaach de Bankolé et Matt Dillon (8/4). Tiré d'une bande dessinée populaire au Québec, *Vil et misérable* nous propose un univers décalé, à l'image de son héros – un diable misanthrope et dépressif – et de son décor mi-librairie mi-concession automobile (22/4). Inspiré par les divers ouvrages de Philippe Croizon – en particulier *Ma vie pour deux –, Pour le meilleur* de Marie-Castille Mention-Schaar revient sur l'histoire d'amour de cet homme, privé de tous ses membres, avec sa compagne, Suzana Sabino (22/4). ■ **Baptiste Liger**

ARP

Plus vite que son ombre

Le plus célèbre cow-boy de la BD franco-belge renaît de ses cendres dans une réjouissante adaptation live.

Lucky Luke, l'homme qui tire plus vite que son ombre, fête ses 80 ans. Pour célébrer cet anniversaire comme il se doit, le cow-boy solitaire s'extirpe de ses cases pour prendre d'assaut les écrans dans une toute nouvelle adaptation télévisée ! Les plus expérimentés se souviennent très certainement de la série animée qui a fait les beaux jours de France 3 en 1983 ou encore du film en 1991 dans lequel Terence Hill incarnait le célèbre pistolero. Plus récemment, c'est Jean Dujardin qui a prêté ses traits au héros dans le film éponyme signé James Huth en 2009. Dix-sept ans plus tard, c'est au tour d'Alban Lenoir, bien connu pour son rôle de mécano casse-cou dans la trilogie *Balle perdue*, de reprendre le flambeau devant la caméra de Benjamin Rocher. Une bonne nouvelle en soi tant le duo avait su marquer l'essai avec les réjouissants *Antigang* et *Goal of The Dead* qui, sous couvert d'humour, avaient su témoigner d'un réel amour pour les genres qu'ils exploraient. C'est ce même savant dosage entre hommage et irrévérence qu'on retrouve dans ce *Lucky Luke*. Une réussite que l'on doit à une écriture ciselée où les bons mots fusent comme les balles, et à la présence de comédiens visiblement très contents d'être là. À commencer par Alban Lenoir, monstre de charisme qui apporte toute sa malice et sa désinvolture au personnage de Luke, sans jamais trahir ce qui en fait l'essence. À ses côtés gravite une galerie de seconds rôles tous plus savoureux les uns que les autres, de Camille Chamoux, parfaite en Calamity Jane désabusée, à Jérôme Niel, génial en Joe Dalton aussi culotté que hargneux. Et si les quelques anachronismes disséminés ici et là tombent parfois à plat, la bonne humeur ô combien communicative de ce *Lucky Luke* en fait un divertissement de haute volée, doublé de la meilleure adaptation de l'œuvre de Morris et Goscinny depuis la série animée des années 1980. ■

Ilan Ferry

Sur Disney +

Du rire aux larmes

Il y a des soirs où l'on va au théâtre simplement pour rire de bon cœur, comme avec *Potiche*. Ou pour se laisser bouleverser, malgré l'absurde et l'ironie, comme avec *Dans le couloir*.

Le Théâtre Libre a programmé jusqu'à la fin du mois *Potiche (photo)*, l'une des pièces cultes du duo Barillet et Grédy. Elle met en scène Suzanne Pujol, une bourgeoise charmante que son mari, fabricant de parapluies volage la tenant pour une cruche, a reléguée depuis longtemps au rang d'incapable. Mais un pépin de santé terrasse ledit mari. Suzanne reprend son flambeau de PDG et… l'entreprise redémarre. En 1980, l'impayable Jacqueline Maillan avait créé ce *Potiche* délicieusement féministe, avec un succès phénoménal. Catherine Deneuve lui avait succédé sur le grand écran en 2010 dans un film de François Ozon. Clémentine Célarié a pris la relève. Elle « assure » avec une drôlerie et un brio ensorcelants, entourée d'une bande d'acteurs hilarants aussi, dont la divine Paloma et les excellents Philippe Uchan et Jérôme Pouly. *Ce Potiche,* mis en scène par le très doué Charles Templon est joué dans le jus des années 1970. Ce qui ajoute encore à son charme irrésistible.

Le rire encore, mais au bord des larmes, puisé dans la dérision pour *Dans le couloir*, un face-à-face sur la difficulté des rapports parents-enfants. En scène, un couple (Christine Murillo et Jean-Pierre Darroussin, remarquables) qui partage son quotidien depuis plus de soixante ans et voit son fils revenir après des années d'absence. Un fils qui restera cloîtré dans sa chambre jusqu'à son suicide. C'est un drame, bien sûr, mais un drame à la Jean-Claude Grumberg, bâti sur l'ironie, l'absurde et le sarcasme. Beckett et Ionesco ne sont pas loin, qui font avaler la pilule du désespoir. ■

Dominique Poncet

→ **Potiche** de Barillet et Grédy, mise en scène de Charles Templon. Théâtre Libre (Paris 10e) jusqu'au 30 avril.
→ **Dans le couloir** de Jean-Claude Grumberg, mise en scène de Charles Tordjman. Théâtre Hébertot (Paris 17e) jusqu'au 19 avril.

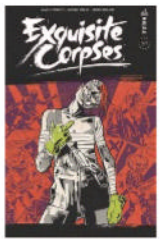
PAUL VALLESPI/DISNEY +– THÉÂTRE LIBRE

La chasse est ouverte

L'auteur du très remarqué *The Nice House on the Lake* revient avec une nouvelle proposition aussi frontale que glaçante.

Tous les cinq ans, le soir d'Halloween, les treize familles les plus riches d'Amérique s'offrent les services des tueurs les plus redoutables des États-Unis et organisent un « petit » jeu pour savoir laquelle d'entre elles régnera sur le pays. Lâchés dans une petite ville discrète et sans histoire, les criminels n'ont qu'un seul objectif: éliminer leurs adversaires. Pour les habitants d'Oak Valley, Maine (l'arène malchanceuse de cette année), le but est simple: survivre à cette terrible nuit. À mi-chemin entre *Les Chasses du comte Zaroff* et la saga des *American Nightmare*, *Exquisite Corpses* est un réjouissant jeu de massacre à la fois violent, cruel et totalement imprévisible, qui n'est pas sans rappeler les productions horrifiques très politiquement chargées de Jason Blum. Aux commandes de ce bijou noir, Michael Walsh et James Tynion IV, scénariste bien connu de l'écurie DC Comics à qui l'on doit également l'anxiogène *Something Is Killing the Children* et surtout *The Nice House on the Lake* récemment récompensé à Angoulême. On retrouve ici toute la noirceur de ses précédentes œuvres et son goût pour les personnages ambigus. Hautement politique et subversif, *Exquisite Corpses* est une sorte de *Battle Royale* à ciel ouvert, où l'expression « lutte des classes » prend tout son sens. Et alors qu'on aurait pu craindre le concept vite épuisé, Tynion IV nous surprend en élargissant son concept vers d'étonnants rivages. Au troisième tome qui sort ce mois-ci s'ajoute un recueil toujours situé dans l'univers *Exquisite Corpses*, preuve supplémentaire du haut potentiel de cette saga pas comme les autres. ■

Ilan Ferry



EXQUISITE CORPSES (T. 3) [ID.]
JAMES TYNION IV, MICHAEL WALSH (DIR.)
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR MAXIME LE DAIN,
64 P., URBAN INDIES, 7,90 €

• LU PAR TOM GAULD

TOM GAULD & EDITIONS 2024, 2022

DENIS FLIX/ALBIN-MICHEL

Un Bach avec mention

Erik Orsenna et Claire-Marie Le Guay ont uni leurs plumes et leurs univers pour une conversation intimiste autour de « l'histoire d'amitié » qu'ils ont chacun avec le grand compositeur allemand.

Tout commence à l'occasion d'une rencontre sur le plateau de *La Grande Librairie*, alors animée par François Busnel. L'académicien Erik Orsenna racontait son *Voyages aux pays nomades*, tandis que la pianiste Claire-Marie Le Guay présentait son premier récit, *La vie est plus belle en musique*. Ce coup de foudre artistique et amical a donné lieu à une collaboration étroite et durable, qui culmine dans un hommage au cantor de Leipzig: *Que la joie demeure. Vivre avec Bach*. Sous la forme d'une conversation entre deux amoureux du compositeur né en 1685 à Eisenach, ce portrait musical remonte aux enfances respectives des deux auteurs, qui retracent l'histoire de leur amitié avec l'un des plus grands génies créateurs de l'humanité. Débutant au piano à l'âge de 67 ans, Erik Orsenna entretient son âme de jeune homme dans un dialogue fécond avec l'une des grandes pianistes françaises, lauréate du Concours international de l'ARD de Munich en 1995, élève de Leon Fleisher, Andreas Staier… et professeur au Conservatoire national supérieur de musique et de danse de Paris.

S'adressant l'un à l'autre, ils évoquent le contexte familial et historique dans lequel a émergé le génie de Bach, reviennent avec tendresse sur sa vie familiale, ses deux amours, Maria Barbara et Anna Magdalena et son rôle crucial dans l'épanouissement artistique de la Réforme, menée en Allemagne par Martin Luther. Dans un style très fluide et un dialogue qui fait écho à l'art du contrepoint du maître, tous deux rendent ce monument de la composition plus intime et familier. Un éloge de la musique et de l'amitié, à lire en écoutant l'enregistrement de 1977 par Alfred Brendel des œuvres de Bach, autour duquel Claire-Marie Le Guay a construit le « *noyau dur* » de son répertoire. ■

Aude Giger

QUE LA JOIE DEMEURE. VIVRE AVEC BACH
ERIK ORSENNA, CLAIRE-MARIE LE GUAY
208 P., ALBIN MICHEL, 19,90 €.
EN LIBRAIRIES LE 1er AVRIL.

LE PRINTEMPS DU LIVRE DE MONTAIGU

8·9·10 MAI
pdl.terresdemontaigu.fr

36e édition du grand festival littéraire en Vendée

SOUS LA PRÉSIDENCE DE
Didier DECOIN
Prix Goncourt

ILS SERONT ÉGALEMENT PRÉSENTS :
Michel Bussi · Marie Vareille · Éric-Emmanuel Schmitt · Angélina Delcroix · Nathalie Saint-Cricq · Pauline Bilisari · Gavin's Clemente Ruiz · Mac Lesggy · Yasmina Khadra . Brice Homs

VENDÉE LE DÉPARTEMENT · PRÉFET DE LA RÉGION PAYS DE LA LOIRE · Crédit Mutuel · TERRES DE MONTAIGU

la culture avec la copie privée · sofia · SNCF VOYAGEURS · Fontenay · ouest france · WEBTVCULTURE · LIRE magazine · LE FIGARO · Europe 1

LE COMPTE INSTAGRAM
@in_the_mood_for_books
→ Modératrice, journaliste pour RCF et Harper's Bazaar, Mirna Helou partage sur sa page In the Mood for Books des chroniques et des coups de cœur liés à l'actualité littéraire.

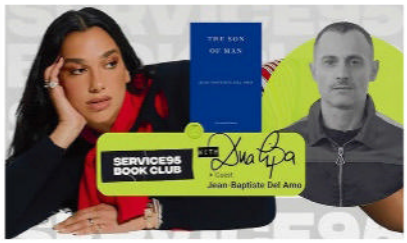
LE PODCAST
Bookmakers
→ Un nouvel épisode génial de la Rolls des podcasts littéraires, diffusé sur Arte Radio, et une discussion de près de trois heures entre Richard Gaitet et le philosophe, grand penseur du vivant, Baptiste Morizot.

L'ÉMISSION
***C ce soir* IA : avons-nous perdu le contrôle ?**
→ Toujours à la pointe des sujets de société, l'émission de Karim Rissouli vient de diffuser un numéro consacré à l'IA et à la création avec un intervenant de marque, l'écrivain Alain Damasio, qui développe un point de vue stimulant sur la question. **L.D.**

Quand Dua Lipa en pince pour nos plumes

Dans Service95 Book Club, la reine de la pop reçoit les plus grands de la littérature mondiale, mais aussi des auteurs français auxquels elle offre un incroyable coup de projecteur.

Voici la belle histoire de ces dernières semaines. Une entrevue inattendue et un coup de projecteur dans le monde entier pour l'un de nos plus talentueux romanciers. Alors que son roman *La Nuit ravagée* vient d'être désigné meilleur livre de l'année par *Lire Magazine*, Jean-Baptiste Del Amo a fait une apparition remarquée dans le podcast littéraire le plus en vogue du moment, Service95 Book Club. Non contente d'être la reine de la pop britannique et une icône de mode adulée, la chanteuse Dua Lipa est aussi une lectrice compulsive de romans et a fondé en 2022 une plateforme de recommandations culturelles, à laquelle s'est adossé un club de lecture incarné où elle interviewe les grandes plumes contemporaines comme Margaret Atwood, David Szalay ou Percival Everett. Une initiative qui vient s'ajouter aux clubs de lecture portés par des célébrités anglo-saxonnes, au premier rang desquelles l'animatrice Oprah Winfrey, l'actrice Reese Witherspoon ou la mannequin Kaia Gerber. Mais en grande amoureuse de la France et surtout de Paris, où elle vit une partie de l'année, et où elle vient d'ailleurs d'organiser



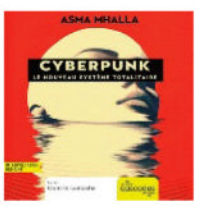
une première édition de son book club en public, Dua Lipa semble vouloir faire une place de choix à nos auteurs hexagonaux. Quelques mois à peine après avoir reçu Vincent Delecroix pour évoquer son roman *Naufrage*, elle a tendu son micro à Jean-Baptiste Del Amo, pour plonger dans *Le Fils de l'homme*. Un long échange où il est question de masculinité toxique, de violence intra-familiale et de généalogie des traumas à travers un grand livre couronné en 2021 du prix du roman Fnac. Seul bémol, l'interview est en anglais. Mais pas de panique, elle est visible sur YouTube où vous pouvez activer les sous-titres générés en français par l'IA. Si elle peut au moins nous servir à ça… ■

Léonard Desbrières

• À ÉCOUTER

QUART D'HEURE DE LECTURE
CENTRE NATIONAL DU LIVRE, EN PARTENARIAT AVEC LE MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE

■ Dans le cadre de son opération Quart d'heure de lecture, le Centre national du livre invite chaque année les Françaises et les Français à lire pendant au moins quinze minutes. Parmi les actions menées au sein des entreprises, des écoles, des associations, des bibliothèques ou des librairies, la lecture à voix haute se fait entendre.



CYBERPUNK. LE NOUVEAU SYSTÈME TOTALITAIRE
ASMA MHALLA
LU PAR CAMILLE LAMACHE (CASCADES)

■ Dans la continuité du best-seller *Technopolitique. Comment la technologie fait de nous des soldats,* la politologue Asma Mhalla enfonce le clou et dénonce un nouveau système totalitaire, qui menace nos démocraties. La lecture de la comédienne Camille Lamache renforce les craintes légitimes provoquées par le texte original et pousse à un réveil urgent.

LE CIEL OUVERT
NICOLAS MATHIEU
VINYLE DU COLLECTIF EXILS

■ Composé de la dramaturge Hélène Lotito, du comédien Julien Allouf et du musicien Dorian Gallet, le collectif EXILS a tourné pendant un an et demi, avec un projet d'adaptation de *Ciel ouvert* de Nicolas Mathieu en concert littéraire. Courant mars, à l'occasion d'une « release party » au Café de la Danse à Paris, ce spectacle est devenu un vinyle à écouter. **Christophe Rioux**

Le plouc est-il un Rastignac qui s'ignore?

Le très médiatique Paul Melun signe un premier roman néobalzacien, aux accents houellebecquiens.

À 17 ans, rien n'est plus déprimant que de filer le dimanche aux aurores dans la Kangoo paternelle pour une partie de pêche au brochet, vairon et truite. Surtout lorsque l'on n'a que mépris pour ce père perclus « *d'échecs et de frustrations* », tout juste bon à retaper des objets dégotés sur Leboncoin. Certes, la mère, ancienne adepte des « *dancefloors* » et fan du chanteur François Valéry, devenue « *dogsitter* », apporte un peu de solarité dans cette morne plaine girondine. Mais Sébastien Lesage, jeune homme narcissique au corps sculpté par la natation et la « *muscu* » rêve d'autre chose que de Chanteuil-sur-Ciron. Il est décidé à partir à la conquête du monde, celui de la célébrité et de l'argent. Ses armes: les réseaux sociaux, Instagram, TikTok. Ses proies: les jeunes femmes, les rejetons de la bourgeoisie et les hommes âgés fascinés par l'éphèbe. Son premier modèle: le coach @SuperJohn; son terrain: Bordeaux et sa fac; puis le graal: Paris, ses palaces, ses discothèques, le monde de la mode et des influenceurs. Chaque rencontre, chaque vidéo qu'il poste devient un marchepied vers la gloire. Très vite, celui que ses adversaires nomment la « Nabilla » du 33 (son département) devient un héros local, puis national. Mais, nul ne l'ignore, il n'y a pas loin du Capitole à la roche Tarpéienne.

L'essayiste Paul Melun (31 ans), auteur de *Libérer la gauche. La Confession d'un enfant du peuple*, ancien de l'Unef et souverainiste de gauche, en tandem avec Nathan Devers dans le « Le pour ou contre » sur Franceinfo, réussit haut la main son passage à la fiction avec *Plouc Story*. Finesse de l'observation sociologique et sourires arrachés au lecteur accablé sont au rendez-vous. Son Rastignac 2.0 restera dans les esprits comme le héros d'*Extension du domaine de la lutte* de Michel Houellebecq. ■ **Emmanuel Hecht**

EXTRAIT

PLOUC STORY
PAUL MELUN
304 P., FAYARD, 21,90 €

Le Sentier serait-il la meilleure école de journalisme?

Les tribulations d'un baron déchu de la confection, adepte de Durkheim, qui n'est autre que le malicieux Guillaume Erner.

Un dicton veut que le journalisme mène à tout, à condition d'en sortir. L'itinéraire de Guillaume Erner, responsable de la matinale de France Culture, la meilleure, autorise une variante: « *Le* schmattès *mène à tout, y compris au journalisme.* » Le *schmattès* – qui donne son titre à l'ouvrage –, en yiddish, ce sont les fringues, la confection. Celles-ci avaient, jusqu'au début du siècle, leur (troisième) temple, le Sentier, détruit par la gentrification. Erner restitue ce monde perdu, entre 2e, 3e, 4e et 11e arrondissements de Paris dans sa version XXL, celui de ses parents et des petites mains venus du *shtetl*, tout droit sorties d'un tableau de Chagall, mais aussi des « *comptabilités héroïques* » et de la cavalerie, qui n'a ici rien à voir avec une brigade légère. Trois jours avant l'attentat contre les Twin Towers, le 8 septembre 2001, l'auteur est déféré devant le bureau d'une juge. Mandataire social de La City, il doit répondre des 250 millions de dettes de la marque *fast fashion* qui « *habille les femmes nues* ». La faillite, nous voilà! En toutes circonstances, il faut savoir se tenir. C'est John Lobb aux pieds qu'Erner affronte la justice. Il a alors 33 ans, dont onze dans le tissu et une vie flamboyante, digne de Sam « Ace » Rothstein (De Niro) dans *Casino*, la violence en moins. En parallèle, il termine une thèse de sociologie, qui l'aide à méditer « son » Durkheim. « *L'homme moyen, expliquait le maître de la sociologie et petit-fils de rabbin, est d'une très médiocre moralité. D'où le couple du crime et de la peine.* » Pour les libraires, voilà un livre tous publics: ashkénazes saturniens et séfarades solaires, étudiants en école de commerce et en sociologie, fous de mode. Qui plus est, *Schmattès* est une pépite d'humour. À 4700 euros l'once, c'est une affaire. ■ **E.H.**

SCHMATTÈS
GUILLAUME ERNER
288 P, FLAMMARION, 20 €

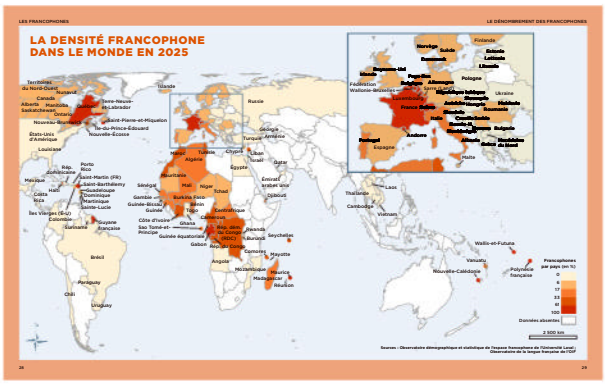
FRÉDÉRIC MENANT/FAYARD - ROBERTO FRANKENBERG/FLAMMARION

Un avenir tourné vers la diversité

Quatrième langue la plus parlée au monde, le français doit forger son avenir dans l'ouverture et la diversité, selon le nouveau rapport de l'Organisation internationale de la Francophonie (OIF).

L'Observatoire de la langue française, l'un des organes les plus importants de l'Organisation internationale de la francophonie (OIF) publie son rapport *La Langue française dans le monde (2023-2026)* aux éditions Gallimard. « *Plus qu'un simple état des lieux, ce volume est une lecture du monde à travers le prisme de la langue française, qui ne cesse de s'intégrer, de s'adapter et de se réinventer dans un espace global multilingue* », précise dans sa préface Louise Mushikiwabo, la secrétaire générale de la Francophonie.

Qu'apprend-on dans ce document de 200 pages, fruit d'un rigoureux travail scientifique ? Que la langue française est une langue mondiale et se porte bien. Quatrième langue la plus parlée dans le monde avec 396 millions de francophones, elle est la deuxième la plus apprise sur les cinq continents, la quatrième la plus présente sur Internet et la troisième la plus utilisée dans le monde de l'économie et des affaires. Selon la nouvelle définition « *inclusive* » de l'OIF, « *est francophone toute personne capable de communiquer en français, à l'oral ou à l'écrit* ». Souvent pratiquée en combinaison avec d'autres langues, la langue française est parfois créolisée en fonction du pays où elle est pratiquée. La francophonie n'a plus un seul centre, la France, et des périphéries, mais plusieurs centres à travers le monde, façonnés par les migrations et dont le plus important en nombre est le continent africain.

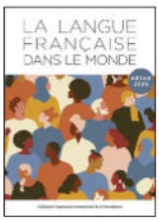


POUR « UNE FRANCOPHONIE RÉGÉNÉRATRICE »

Estimé à 220 millions en 2020, le nombre de francophones a bondi, porté à la fois par la croissance démographique des pays d'Afrique et par le renforcement du statut de la langue française dans les systèmes éducatifs de plusieurs régions du monde.

Après ce constat, l'ouvrage élabore plusieurs scénarios pour la langue française à l'horizon 2050, dont la place dans le monde dépend de l'évolution de trois facteurs : démographie, multilinguisme et intelligence artificielle. La vitalité de la francophonie est intrinsèquement liée à sa perception, avancent les auteurs. Dans ce but, le document pose les principes d'« *une francophonie régénératrice* », à savoir : la paix, la réconciliation et la solidarité entre les peuples ; la reconnaissance et la valorisation de la diversité linguistique, en refusant le mythe de la « pureté » et de l'homogénéité ; la promotion et la valorisation des langues locales et savoirs autochtones ; la promotion du poly/pluricentrisme du français pour une francophonie de la diversité. ■

Gladys Marivat

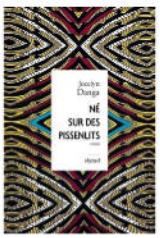


LA LANGUE FRANÇAISE DANS LE MONDE (2023-2026)
COLLECTIF
208 P., GALLIMARD, 20 €

Jocelyn Danga, la révélation congolaise

Muntu est né en République démocratique du Congo d'une mère angolaise qui désespère de voir son fils de 30 ans toujours célibataire et sans enfant. Il faut dire qu'entre ses cours de philo au groupe scolaire L'Avenir de demain, où il enseigne à des élèves qui « *ont un trou béant dans le crâne* » en voyant rarement son salaire, les « *odeurs de pisse* » de Kinshasa, les bus pleins à craquer et les files d'attente chaque matin pour prendre sa douche aux bains de son quartier, le narrateur n'a ni l'argent ni le temps de penser au mariage. Humilié après une vidéo le montrant ivre dans les rues de Kin, il saisit l'occasion d'une invitation à un colloque à Metz pour rêver un avenir en France. Premier roman du nouvelliste et dramaturge Jocelyn Danga, le drôle et désespéré *Né sur des pissenlits* s'inscrit dans la lignée de Sony Labou Tansi et Fiston Mwanza Mujila, observateurs aiguisés d'une capitale congolaise prise entre les problèmes et les fêtes. ■

G.M.



NÉ SUR DES PISSENLITS
JOCELYN DANGA
264 P., ELYZAD, 22,50 €

GALLIMARD/SOURCE : OBSERVATOIRE DÉMOGRAPHIQUE ET STATISTIQUE DE L'ESPACE FRANCOPHONE DE L'UNIVERSITÉ DE LAVAL ; OBSERVATOIRE DE LA LANGUE FRANÇAISE DE L'OIF – DR/ELYZAD

OFFRE SPÉCIALE RÉSERVÉE À NOS LECTEURS

- LES CLASSIQUES DE -

LiRE magazine

BON ANNIVERSAIRE MADAME LA MARQUISE !

400 ans après sa naissance à Paris, celle qui fut la plume la plus drôle de son siècle mérite un numéro hommage !

100 pages pour savourer sa liberté joyeuse, son style insurpassable qui en font une héroïne littéraire incontournable

9,90 € SEULEMENT
Frais de port offerts

DISPONIBLE CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX ET ICI !

JE COMMANDE LE NUMÉRO CONSACRÉ À MADAME DE SÉVIGNÉ

Bulletin à renvoyer complété et accompagné de votre règlement à : Lire Magazine - 20 rue Rouget-de-Lisle 92130 Issy les Moulineaux

OUI, je souhaite commander le hors-série Les Classiques de Lire magazine, Madame de Sévigné, au prix de **9,90 €** seulement.

Nom : .....

Prénom : .....

Adresse : .....

Code postal : |_|_|_|_|_|

Ville : .....

E-mail : .....

Téléphone : .....

Ci-joint mon règlement par :

- ☐ Chèque à l'ordre de EMC2
- ☐ Carte bancaire, paiement sécurisé sur notre boutique en ligne lire.fr

Délai de livraison : dans le mois suivant l'enregistrement de votre règlement. Offre valable jusqu'au 30/08/2026 en France métropolitaine uniquement, et pour un premier abonnement à LIRE MAGAZINE. Conformément à la loi "Informatique et libertés" du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification en adressant un courrier à LIRE MAGAZINE. Les informations nécessaires à la mise en place de votre abonnement pourront être cédées à des organismes extérieurs sauf si vous cochez la case ci-contre ☐. Conformément à l'article L221618 du code de la consommation, vous bénéficiez d'un délai de rétractation de 14 jours à compter de la réception du premier numéro de l'abonnement en adressant votre courrier à Lire magazine - 20 rue Rouget-de-Lisle 92130 Issy les Moulineaux

HLCSEV550

LIRE MAGAZINE EST ÉDITÉ PAR EMC2 - SAS AU CAPITAL DE 499 400 € - 15 RUE DE LA FONTAINE-AU-ROI, 75011 PARIS

GORDES A TOUT D'UNE GRANDE

Les 25 et 26 avril, la 4e édition du festival Lire à Gordes invite tous les passionnés de littérature dans l'un des plus beaux villages de France.

Depuis sa création en 2023, l'événement s'est imposé comme l'un des temps forts culturels de la région. Le maire de Gordes (Vaucluse), Richard Kitaeff, affirme que le festival a été construit *« dans l'esprit même de Gordes : un village vivant, accueillant, profondément attaché à son caractère, et pourtant naturellement tourné vers le monde. Ici, la culture n'est pas un décor : elle fait partie de notre histoire et de notre identité ».* C'est donc sous les oliviers et les tilleuls du Luberon, entre les bâtisses historiques, que l'événement se déploiera tout le week-end, pour une échappée culturelle conviviale et passionnante, entièrement gratuite. Les visiteurs investiront la place du Château et les jardins fleuris de la mairie pour assister aux débats, séances de dédicaces et nombreuses rencontres prévues. Parmi les 25 auteurs annoncés, citons notamment Sorj Chalandon, Irène Frain, Serena Giuliano, Yasmina Khadra, Colombe Schneck, Franck Thilliez… Et pour les plus jeunes, entre 6 et 12 ans, des ateliers créatifs sont prévus tout le week-end. Un rendez-vous littéraire à ciel ouvert, pensé pour tous les lecteurs, à ne manquer sous aucun prétexte !

Margaux Morasso

lireagordes.fr

Le Forum en pleine forme !

Depuis 1983, le Forum du livre de Saint-Louis célèbre les livres et la lecture pour petits et grands avec un programme toujours aussi riche. Rendez-vous du 10 au 12 avril !

En Alsace, le printemps fait aussi éclore des histoires. Incontournable rendez-vous littéraire du Grand Est, le Forum du livre de Saint-Louis (Haut-Rhin) tient sa 43e édition, du 10 au 12 avril. Au programme, de grands entretiens à ne surtout pas manquer en compagnie de Mélissa Da Costa, Franz-Olivier Giesbert et Bernard Minier. Sarah Chiche et Louis-Henri de La Rochefoucauld échangeront, quant à eux, autour de la folie d'aimer. D'autres rencontres aborderont également les grands sujets de demain : l'avenir des jeunes générations avec Félix Moati, Melvin Mélissa et Théo Casciani, ou encore les thèmes du pardon et de la justice avec Catherine Girard, Lionel Duroy et Karine Silla. Comme chaque année, le festival accorde une place de choix à la littérature jeunesse avec la présence d'Ole Könnecke, invité d'honneur de l'édition 2026. Les plus jeunes auront la chance de découvrir un BD-concert de la Compagnie de la Bouilloire autour de *Petit Poilu. Pagaille au potager,* mais aussi un « live-drawing » d'Enzo Berkati. Au cœur de ce jardin littéraire, nombreux seront également les auteurs et dessinateurs en séance de dédicaces, parmi lesquels : Adélaïde de Clermont-Tonnerre, la présidente du Forum du Livre cette année, mais aussi Victor Dixen, Pica, Kaouther Adimi, Raphaëlle Giordano et Christopher Laquieze. ■

Marie Jouvin

forumlivre.fr

LES CLASSIQUES LIRE magazine

Madame de Sévigné La femme de lettres

Figure du règne de Louis XIV, la marquise de Sévigné enchantait ses amis par son talent pour les conversations et ses délicieuses lettres, qui les prolongeaient. Car non, Mme de Sévigné n'a pas seulement écrit à sa fille éloignée par un mariage, et non, ses talents ne se circonscrivaient pas aux déplorations maternelles. Au contraire, son répertoire est dominé par la gaieté, qu'elle taquine son cousin Bussy-Rabutin, qu'elle rende compte des dernières modes parisiennes, qu'elle raconte la dernière affaire de cour. Ceci dans un style d'une élégance innée, qui a poussé la postérité à l'ériger grande écrivaine sans qu'elle l'ait jamais désiré. Amie fidèle, mère aimante et aimée, châtelaine respectée, cela lui suffisait… Avec Robert Kopp, Serge Sanchez, Laëtitia Favro… ■

Alexis Brocas

Disponible chez votre marchand de journaux ou sur *lire.fr*

DR

De l'ombre à la lumière

La Bourse de Commerce expose une centaine d'œuvres de la collection Pinault présentées sous le signe du « Clair-obscur ».

Trois jeunes femmes dont le visage est éclairé par la lueur d'une cigarette et d'un briquet portant les initiales VM. La scène évoque *La Fable*, un tableau exécuté par Le Greco en 1580, et revisité par Victor Man, né en 1974 en Roumanie. Le peintre s'empare de la figure de la gitane dans *Titiriteros* (2023), après avoir croisé à Berlin, avec son épouse, des compatriotes originaires de la même ville que cette dernière, qui les reconnaît. La composition, teintée d'une aura symboliste, caractérise la manière de son auteur, qui confère à ses modèles un teint verdâtre quasi fantomatique. Au premier étage de la Bourse de Commerce plongé dans la pénombre, l'effet est saisissant. À chaque nouveau vernissage, on est stupéfait de constater à quel point la collection d'art contemporain de François Pinault est foisonnante et passionnante. En témoigne « Clair-obscur », le parcours thématique de ce printemps, qui convoque Philippe Parreno, James Lee Byars, Sigmar Polke, Jean Dubuffet, Alberto Giacometti, Germaine Richier, Bruce Nauman… Sans oublier des installations vidéo spectaculaires sur des écrans géants, en largeur ou en hauteur. Ainsi Pierre Huyghe investit la Rotonde au rez-de-chaussée avec *Camata* (2024), où il filme un squelette trouvé dans le désert d'Atacama, au Chili, et propose une méditation sur la vie et la mort. Puis direction le deuxième étage pour contempler *Fire Woman* (2005), de Bill Viola, qui hypnotise avec sa silhouette vêtue d'un voile et d'une longue tunique faisant face à un mur de flammes. Soudain, l'inconnue se jette dans une étendue d'eau et y disparaît définitivement avant que le brasier ne finisse par s'éteindre. Impressionnant. ■

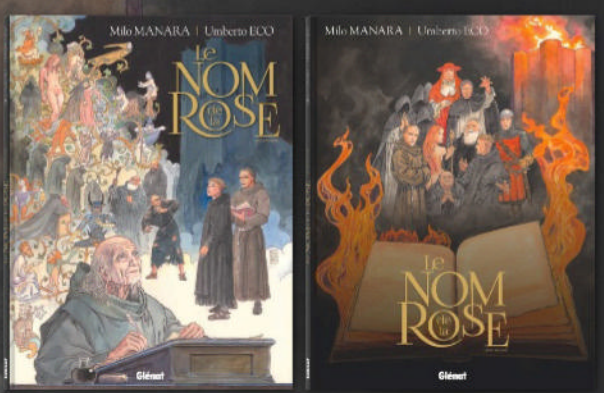
Gabrielle Martin

→ « Clair-obscur », à la Bourse de Commerce (Paris 1er) jusqu'au 24 août. *pinaultcollection.com.*
Catalogue sous la direction d'Emma Lavigne, Pinault Collection & Éditions Dilecta, 256 p., 49 €.

PINAULT COLLECTION ADAGP, PARIS, 2025

QUAND LE MAÎTRE ITALIEN
DU NEUVIÈME ART REVISITE
LE CHEF-D'ŒUVRE D'UMBERTO ECO.

Milo MANARA | Umberto ECO
Le NOM de la ROSE

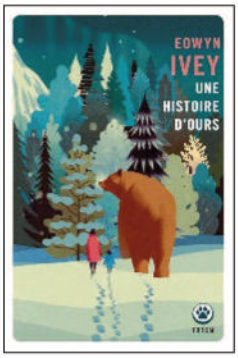


Glénat

RÉCIT COMPLET AU RAYON BD

Club Lecture LiRE magazine

Les membres de notre Club Lecture lisent chaque mois en avant-première des romans sélectionnés par la rédaction et partagent, avec vous, leurs coups de cœur.



UNE HISTOIRE D'OURS
EOWYN IVEY
GALLMEISTER/TOTEM
(EN LIBRAIRIES
LE 6 MAI)

Un pur roman de « nature writing », dans lequel l'autrice nous fait découvrir les paysages grandioses de l'Alaska, tout en nous livrant le récit intime de trois personnages en marge, qui ne trouvent pas leur place dans la société, et qui, malgré leurs différences, vont tenter de « faire famille » à l'écart du monde.
Solenn Donnio

On sent le froid. On entend les arbres. Les personnages sont d'une sensibilité assez rare – fragiles, complexes, profondément humains. L'écriture, très fluide, nous embarque clairement et on a du mal à décrocher.
Catherine Bazire

Le roman d'Eowyn Ivey est plaisant à lire et nous garantit l'évasion. Les personnages sont attachants, les paysages et leurs descriptions sont grandioses et très détaillés. Elle a su mêler le côté nature sauvage de l'Alaska avec le réalisme et la magie des mythes et légendes.
Emmanuelle Bienarrive

La plume d'Eowyn Ivey m'a enveloppée. Elle écrit la nature avec une sensibilité rare, et son récit prend peu à peu la texture d'un conte onirique. On se laisse porter par les questionnements très humains : l'amour, la liberté, les choix que l'on fait… et ceux qui nous transforment.
Amandine Mazas

En refermant ce roman, impossible d'en oublier l'atmosphère. Transportée au cœur de l'Alaska, dans une nature brute, longuement décrite ; une porte ouverte à la méditation, un envoûtement, une inquiétante féerie, une illustration poétique des mystères de la nature humaine.
Chantal Bodin

LA FIN DE LA RÉCRÉ
LUC CHOMARAT
LA MANUFACTURE
DE LIVRES
(EN LIBRAIRIES
LE 2 AVRIL)

Luc Chomarat est un spécialiste du roman noir, et cela se voit. *La Fin de la récré* est un récit initiatique sur le passage à l'âge adulte, qui s'attarde sur les aspects les plus sombres d'une société en pleine mutation. Celle qui nous occupe sonne la fin des rêves hippies, les prémices d'un néolibéralisme brutal, l'apparition du PC, ou l'arrivée du sida.
Guillaume Lhotellier

Luc Chomarat sonne la fin de la récré avec beaucoup de justesse.
Françoise Lahaye

Finalement, *La Fin de la récré* convainc par la précision de son observation et par la cohérence de sa tonalité : celle d'une jeunesse désenchantée racontée sans fard.
Anne-Marie Bris

Né la même année que l'auteur, je me suis retrouvé dans ce livre qui m'a fait rire et pleurer.
Pascal Guilbert

Quitter sa chambre d'enfant pour prendre son envol implique aussi d'y laisser ses jouets et une part de son innocence. Ce livre est avant tout un très beau roman d'amour.
Nathalie Haehnel

Le lecteur suit les doutes et atermoiements de ce jeune homme, sans forcément le trouver sympathique. Mais ce qui fait le charme de ce roman est l'époque dans laquelle est située son histoire, les années 1970 et le début des années 1980. Mon cœur a vibré de nostalgie.
Christelle Héron

POUR S'INSCRIRE : RENDEZ-VOUS SUR WWW.LIRE.FR

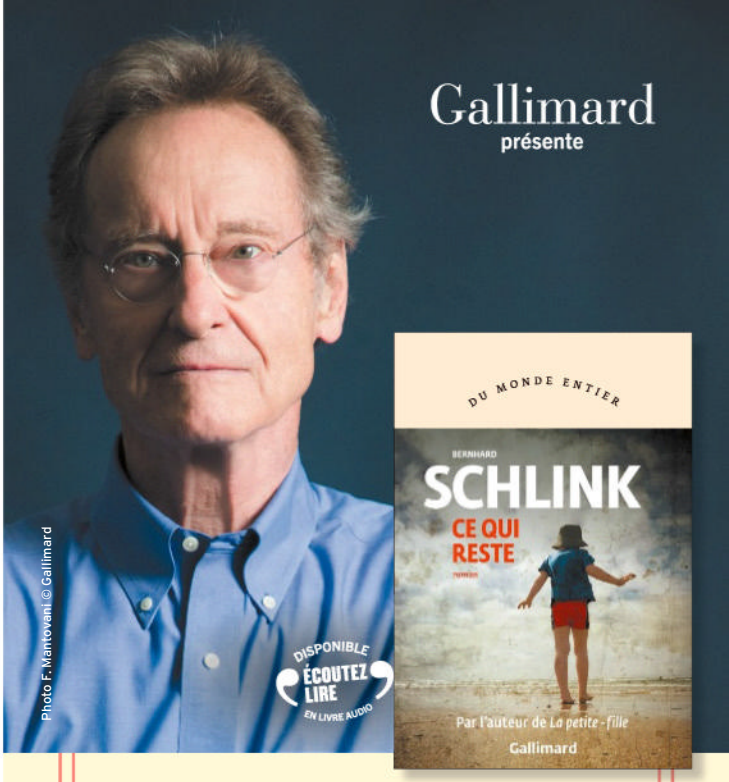
LES MEILLEURES VENTES

Palmarès réalisé par Datalib et l'Adelc – Association pour le développement de la librairie de création –, du 1er au 16 mars 2026, à partir des ventes d'un réseau de 327 librairies indépendantes.

	Auteur	Titre	Éditeur	Catégorie
1	Gisèle Pelicot	Et la joie de vivre	Flammarion	Essais
2	Morgane Moncomble	La Révolte de la reine	Hugo Roman	Littérature
3	Guillaume Musso	Le Crime du paradis	Calmann-Lévy	Littérature
4	Yasmina Khadra	Le Prieur de Bethléem	Flammarion	Littérature
5	Jérôme Ferrari	Très brève théorie de l'enfer	Actes Sud	Littérature
6	Delphine de Vigan	Je suis Romane Monnier	Gallimard	Littérature
7	Laurent Mauvignier	La Maison vide	Minuit	Littérature
8	Pierre Lemaitre	Les Belles Promesses	Calmann-Lévy	Littérature
9	Salomé Saqué	Résister. Édition 2026	Payot	Essais
10	Jade Khoo	Terre ou Lune (t. 1)	Morgen	BD
11	Philippe Besson	Une pension en Italie	Julliard	Littérature
12	Freida McFadden	La Locataire	City	Polars
13	Thomas Schlesser	Le Chat du jardinier	Albin Michel	Littérature
14	Éric-Emmanuel Schmitt	Juste après Dieu, il y a papa	Albin Michel	Littérature
15	Éric Vuillard	Les Orphelins	Actes Sud	Littérature
16	Marie-Hélène Lafon	Hors champ	Buchet-Chastel	Littérature
17	Arundhati Roy	Mon refuge et mon orage	Gallimard	Littérature
18	Clémentine Melois, Rudy Spiessert	Les Chiens pirates	L'École des Loisirs	Jeunesse
19	Adèle Yon	Mon vrai nom est Elisabeth	Sous-sol	Littérature
20	Edwy Plenel	La démocratie n'est pas l'élection	Seuil	Essais
21	Michel Houellebecq	Combat toujours perdant	Flammarion	Littérature
22	Russell Banks	American Spirits	Actes Sud	Littérature
23	Arnaud Miranda	Les Lumières sombres	Gallimard	Essais
24	Dolores Redondo	Celles qui ne dorment pas	Gallimard	Polars
25	Patrick Boucheron	Peste noire	Seuil	Essais
26	Jussi Adler-Olsen, Line Holm, Stine Bolther	Les Enquêtes du Département V (t. 11)	Albin Michel	Polars
27	Claire Richard	Pardonner à nos mères	Les Renversantes	Essais
28	Marie Vareille	Nous qui avons connu Solange	Flammarion	Littérature
29	Timothée de Fombelle	La Vie entière	Gallimard	Littérature
30	Gaspard Kœnig	Aqua	L'Observatoire	Littérature
31	Umberto Eco	La Fabrique de l'ennemi	Grasset	Essais
32	Johann Chapoutot	Les Irresponsables	Gallimard	Essais
33	Anne Didier, Olivier Muller, Clément Devaux	Anatole Latuile (t. 19)	Bayard Jeunesse	BD
34	Chantal Thomas	Femmes sur fond azur	Seuil	Littérature
35	Anna Hope	Nos héritages	Gallimard	Littérature
36	Adélaïde de Clermont-Tonnerre	Je voulais vivre	Grasset	Littérature
37	Maud Ankaoua	Tu m'avais promis	Eyrolles	Littérature
38	Louisa Yousfi	La Grande Méthode	La Fabrique	Littérature
39	Antoine Compagnon	1966, année mirifique	Gallimard	Essais
40	Titiou Lecoq, Stéphane Jourdain, Renée Greusard	Nos amours modernes	L'Iconoclaste	BD

LES MEILLEURES VENTES DE POCHES

	Auteur	Titre	Éditeur	Catégorie
1	Leïla Slimani	J'emporterai le feu	Folio	Littérature
2	Philippe Collin	Le Barman du Ritz	Le Livre de Poche	Littérature
3	Bérénice Pichat	La Petite Bonne	Le Livre de Poche	Littérature
4	Guillaume Musso	Quelqu'un d'autre	Le Livre de Poche	Littérature
5	Maryse Burgot	Loin de chez moi	Le Livre de Poche	Littérature
6	Sandrine Collette	Madelaine avant l'aube	Le Livre de Poche	Littérature
7	Freida McFadden	La Femme de ménage	J'ai lu	Polars
8	Freida McFadden	Les Secrets de la femme de ménage	J'ai lu	Polars
9	Maylis de Kerangal	Jour de ressac	Folio	Littérature
10	Chimamanda Ngozi Adichie	L'Inventaire des rêves	Folio	Littérature



BERNHARD
SCHLINK
Ce qui reste

« Avec ce récit des dernières semaines d'un homme nous voici happés dans ces jours suspendus, bouleversants parce qu'ils sont les derniers, mais aussi par ce qu'ils dévoilent de secrets, de mensonges, d'élans inattendus. »
Florence Noiville, *Le Monde des Livres*

« Quand le temps est compté et que les douleurs vont croissant, faut-il révéler des vérités qui dérangent ou bien choisir de les ignorer ? »
Antoine Faure, *Lire magazine*

« Le roman de Schlink est à ranger à côté de celui de Julian Barnes. Il sonne comme un adieu, avec quelque chose de terriblement doux. »
Éric Neuhoff, *Le Figaro littéraire*

Un grand roman d'amour et de pardon par l'auteur de *La petite-fille.*

DU MONDE ENTIER
nrf

Atiq Rahimi

L'EXIL EN SEINE

Avec son nouveau roman, *Kabuliwalla, c'est moi*, le réalisateur et écrivain franco-afghan entraîne les lecteurs dans cette Inde qui l'a tant marqué lors de ses premières évasions. « Réfugié » aujourd'hui en Seine-et-Marne, le Goncourt 2008 fait feu de tous ses talents.

« *Voilà Alice, elle dort* », « *Un jour, j'étais âgée déjà […]* » : d'où surgissent ces phrases qui ont marqué à vie Atiq Rahimi ? Vous le saurez bientôt, pour l'heure, le metteur en scène et romancier franco-afghan nous attend en gare de Montereau (une heure de TER depuis la gare de Lyon) pour nous mener, à quinze minutes de là, dans son havre de paix, situé dans un hameau de Seine-et-Marne. Une maison comme il les aime, tout en longueur à l'instar des demeures afghanes, acquise en 2021, pour ne plus avoir à louer à vil prix un atelier parisien nécessaire à toutes ses activités : bricolage, écriture, calligraphie, callimorphie, un art consistant à insuffler la vie aux mots à travers la forme des corps stylisés. On y entre par la cuisine, immense, fonctionnelle, vestige de l'ancien propriétaire, restaurateur de son état, et dans laquelle notre hôte aime également concocter quelques plats afghans, qui allient « *le parfum épicé de la cuisine indienne, la finesse de la cuisine chinoise et l'esthétique de la cuisine ottomane et perse* ». Bon, il faudra le croire sur parole. Un café, un verre d'eau, et nous voilà à pied d'œuvre pour arpenter l'antre d'Atiq Rahimi alors que sort son délicieux, vibrant et très personnel nouveau roman, *Kabuliwalla, c'est moi,* subtile variation d'une nouvelle sur l'exil de Rabindranath Tagore, ce même Kabuliwalla (« l'homme de Kaboul » en afghan) qu'il a failli adapter, il y a près de vingt ans.

Dans la spacieuse pièce salle-à-manger-salon-coin de feu, on aperçoit ici ou là les « exotismes » de ce grand voyageur, exilé en France depuis ses 22 ans, en 1984. Quelques coussins d'Inde, des assiettes et vases en verre soufflé d'Herat en Afghanistan, deux boiseries du Rwanda, une sculpture offerte par une amie artiste camerounaise, une lampe posée sur des encyclopédies (« *parce que l'encyclopédie est née à l'époque des Lumières* ») et, au mur, deux de ses callimorphies représentant l'amour et la rébellion. Et puis, et puis… difficile de faire le tour de sa caverne d'Ali Baba tant la maison recèle de souvenirs, de cadeaux, d'objets chinés un peu partout. Dans le fumoir-bar-salle de cinéma, une superbe table de black-jack, des alcools dont cette étonnante bouteille de bourgogne étiquetée « exilé » ; dans son bureau-atelier, des rayonnages emplis de livres et de trophées, une bonne soixantaine en tout glanés pour ses œuvres diverses, allant du chèque de 10 euros du prix Goncourt décerné à *Syngué sabour. Pierre de patience* en 2008, à cette Converse, offerte lors d'un festival pour la jeunesse de Varsovie pour son adaptation de *Notre-Dame du Nil* de Scholastique Mukasonga. Et aussi, bien en évidence, un portrait libellé « Maudit soit Atiq Rahimi » dessiné par son ami et coadaptateur de son prix Goncourt, le merveilleux Jean-Claude Carrière. « *En référence à mon roman*

Dans le bureau-atelier d'Atiq Rahimi, on trouve des livres, bien sûr, mais aussi une soixantaine de récompenses honorant ses œuvres diverses, dont une Converse (ci-dessous) offerte lors d'un festival jeunesse à Varsovie. À droite : une magnifique table de black-jack trônant dans le fumoir-bar-salle de cinéma.

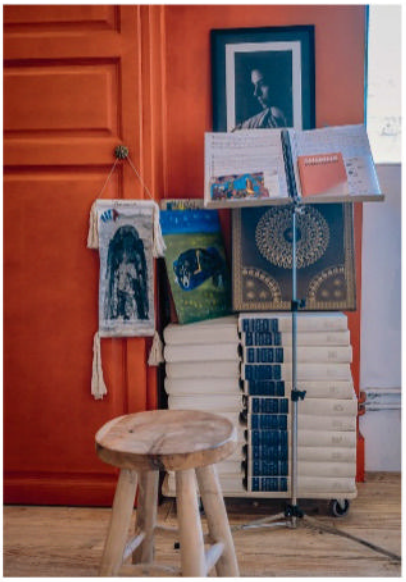
Maudit soit Dostoïevski *que je lui avais dédié en 2011 »*, nous explique l'auteur. Autant de marques d'une célébrité certaine. Mais Atiq Rahimi ne fut pas toujours une sommité, il y a même une époque où cet élégant enfant de Kaboul ne portait pas de chapeau…

UNE TRAVERSÉE ÉPIQUE

Certes, il prit vite le pli quand, tout jeune, après avoir vu les films de Jean-Pierre Melville et de Sergio Leone, il tannait ses parents pour revêtir un couvre-chef. Mais la jeunesse d'Atiq ne fut pas que loisirs. D'abord, parce qu'il est né afghan. Et comme il le rappelle dans *Kabuliwalla, c'est moi* : « *Naître en Afghanistan, c'est déjà un suicide lent, silencieux, partagé.* » « *Oui,* répète-t-il aujourd'hui, *c'est comme s'il y avait une malédiction qui pesait sur ce pays depuis Alexandre le Grand. On a détruit tout ce qu'il avait construit, puis l'islam est venu, puis les djihadistes, puis les Anglais, puis les Soviétiques, puis les talibans, sans parler de nos guerres civiles. Les hommes afghans sont prisonniers du cercle de la vengeance. On a créé ce mythe absurde de fiers combattants qui ne pleurent jamais.* » Ensuite, parce que son père, juge à la Cour suprême sous la monarchie, a été condamné en 1973 au lendemain de l'un des nombreux coups d'État. Atiq avait 11 ans, et se souvient avoir vu son père, la tête rasée, les ongles arrachés, les yeux dans le vague. La même année, il entre au lycée franco-afghan de Kaboul, le lycée Esteqlal. Son apprentissage de la langue française débute avec ces mots « Voilà Alice, elle dort ». Une phrase « *magnifique* » à ses yeux, qui le poussera à appeler sa fille Alice. Autres souvenirs indélébiles de cette époque, Godard, la Nouvelle Vague, Victor Hugo avec *Les Misérables*…

Puis arrive le premier exil, en Inde, où, de 15 à 17 ans, il va rejoindre son père, sorti de prison. Deux années durant lesquelles, devenu « *presque bouddhiste* », il perd peu à peu sa foi communiste, contrairement à son frère aîné qui mourra sur le front, en guerre contre les djihadistes, une mort qui marquera durablement Atiq. Revenu en Afghanistan, ce dernier décide à l'hiver 1984 de quitter clandestinement le pays, alors aux mains des Soviétiques, et franchit la frontière après neuf jours et neuf nuits de marche en compagnie de sa fiancée (et future femme) et de vingt-deux autres jeunes candidats à l'exil. On pourrait l'écouter pendant des heures nous raconter cette traversée épique, avec ses interrogatoires par des moudjahidines méfiants, ses kilomètres dans une neige parsemée de mines antipersonnel, ses passages de cols à 3 000 mètres… Mais, avançons. Nous voilà à Islamabad, au consulat de France qui lui octroie l'asile politique en quatre semaines. Une célérité étonnante ? « *Oui, à l'époque, au Pakistan, on était accueillis comme des princes, on était les rescapés du communisme. Les membres des ambassades allemande, américaine ou australienne allaient dans les camps de réfugiés pour les inciter à émigrer…* »

Pour Atiq et sa compagne, c'est donc la France et un centre à Meaux avant de partir à Gaillon, dans l'Eure. « *Je voulais un endroit calme, sans bruit. Là-bas, pendant huit mois, aidé par le dictionnaire Le* ●●●



Ci-contre : un portrait dessiné par son ami et coadaptateur de son prix Goncourt Jean-Claude Carrière, auquel il avait dédié *Maudit soit Dostoïevski*. Ci-dessous : des assiettes et vases en verre soufflé venus d'Herat en Afghanistan.

Robert, j'ai lu et relu L'Amant *de Duras, le Goncourt 1984, acheté 49 francs, dont je savoure encore la première phrase, géniale mais difficile à comprendre pour un étranger, "Un jour, j'étais âgée déjà, […]". Puis je me suis mis à parler comme Duras, les gens me regardaient bizarrement.* »

FAN DE LA NOUVELLE VAGUE

Le français, il va aussi l'approfondir à l'université de Caen, là encore avec bien des surprises : au programme de sa première année, suivie en auditeur libre, *La Modification*, de Michel Butor, *Les Fruits d'or*, de Nathalie Sarraute et *Les Gommes*, d'Alain Robbe-Grillet. Il travaille comme un fou, et quand il s'inscrit, l'année suivante, c'est l'ancien français qui est à l'honneur ! Il ne comprend rien et doit apprendre le latin. En réalité, ce fan de la Nouvelle Vague veut faire du cinéma, le voilà en cours de sémiologie de cinéma, achevé, à la Sorbonne nouvelle, par un doctorat. Et embauché, très vite, par un producteur versaillais de films publicitaires et institutionnels. Puis viennent quelques documentaires pour Arte, mais il faut attendre 2000 avant que ne soit publié son premier roman, *Terre et Cendres*.

« *J'avais un petit récit, comme un deuil pour mon frère, né d'une photo ratée par manque de lumière d'un vieillard et d'un enfant près d'une mine de charbon dans le nord de l'Afghanistan. Je le montre à une amie, Sabrina, qui fond en larmes et veut le traduire. J'ai fini par l'envoyer à plusieurs éditeurs, dont Paul Otchakovsky-Laurens, le patron de P.O.L, qui m'a convaincu en me disant ; "Derrière ce texte, j'ai lu quelqu'un qui croyait aux mots." Le plus beau des compliments.* » Au cours de sa longue aventure avec P.O.L, il y a bien sûr son quatrième roman, *Syngué sabour. Pierre de patience*, dû, lui aussi, à un « *ratage* ». Explications du maître : « *Après plus de deux ans de travail en Inde sur un film à venir,* Kabuliwalla, *le projet tombe à l'eau en 2007, comme raconté dans le* Kabuliwalla, c'est moi *d'aujourd'hui. J'étais désespéré, j'ai pris un taxi, à 3 heures du matin, me suis arrêté sur un pont au-dessus du Gange, quinze minutes, puis suis parti directement à Paris et me suis enfermé pour écrire* Pierre de patience. » Depuis son Goncourt, Atiq Rahimi, objet d'une fatwa avant même la prise de Kaboul par les talibans en 2021, ne foule plus la terre afghane – « *je préfère mourir autrement que tué par des crétins* ».

LA CULPABILITÉ D'AVOIR SURVÉCU

Rhamat, le héros de *Kabuliwalla, c'est moi*, ne retournera pas non plus en son pays. Il y a perdu sa fille de 2 ans et sa femme, devenue folle. Alors, le voilà débarquant d'un bateau en bois à Kolkata (Calcutta), après un passage clandestin et éprouvant par Lahore, c'est tout du moins ce qu'imagine le narrateur-réalisateur, à défaut d'avoir pu le filmer. Il le « *voit* » penser que sa fille perdue pourrait être là, « *renaissante* », dans ce pays qui voit revenir les morts, puis s'aventurer vers le marché des épices pour travailler, devant, notamment, rembourser son passeur, le féroce Sadfar. Il devient un humble marchand de fruits secs, aidé par le merveilleux et sage Rajiv. Mais l'ombre de Sadfar plane. Parmi les autres infortunés, il y a, Zia, la femme avec laquelle il a franchi la frontière, et, du côté des « nantis », Rabi (le « reflet » de Tagore) et sa petite et délicieuse Mini, autant de personnages finement décrits.

Sous la plume d'Atiq Rahimi virevoltent dans une grande douceur stylistique les sentiments les plus lumineux, mais aussi les plus douloureux, de la lassitude et des maux de l'absence à la culpabilité de l'exilé, celle d'avoir survécu. Dans une autre vie, notre hôte a dû être poète. Mais, pour l'heure, il s'adonne, nous dit-il, à la physique quantique. Insaisissable Atiq Rahimi ! ■

Marianne Payot

Photos : Éric Garault pour *Lire Magazine*

EXTRAIT

★★★★☆

KABULIWALLA, C'EST MOI

ATIQ RAHIMI

224 P, P.O.L, 19 €

MATHIEU ALTERMAN

AUDREY SOVIGNET

L'Instinct de mort de Jacques Mesrine (1977)

On a longtemps résumé *L'Instinct de mort* à un livre scandaleux, comme si l'indignation pouvait tenir lieu de critique littéraire. Erreur confortable. Le texte de Jacques Mesrine, rédigé en cellule – cela vous rappelle quelque chose ? –, est d'abord très bien écrit. Sec, tendu, efficace. L'œuvre d'un homme supérieurement intelligent, doté d'un sens aigu du récit et d'un talent certain pour l'arrangement avec la vérité. Mesrine ne ment pas toujours : il scénarise. Mégalomanie assumée, sens du destin chevillé au corps, lucidité tardive sur ses choix, regrets possibles mais arrivés trop tard, quand la légende a déjà mangé l'homme.

« *La société m'avait envoyé faire la guerre en Algérie au nom des libertés. Cette société s'était servie de ma violence intérieure, l'avait exploitée pour faire de moi un bon soldat, un bon tueur. J'allais donc m'attaquer à elle et lui faire payer le prix de ce qu'elle avait détruit en moi.* » À son retour d'Afrique du Nord, Mesrine ne reviendra jamais dans le monde normal. Il en devient l'ennemi intime. Sa violence, recyclée par l'Histoire, devient sa boussole. Sur près de 450 pages, il raconte cette réalité-là, sans demander pardon. Le lecteur, lui, oscille entre malaise et fascination, sport national, catégorie poids lourd.

Son éditeur Jean-Claude Lattès avait parfaitement résumé le paradoxe : « *Ce n'est pas parce que je publie l'histoire de Jacques Mesrine que j'approuve Jacques Mesrine.* » Traduction : lire n'est pas absoudre. Encore faut-il l'expliquer à un pays qui adore confondre curiosité et caution morale. La preuve aussi par le cinéma. À la fin des années 1970, Michel Audiard et Patrick Modiano, avec l'aide de Philippe Labro, écrivent un scénario inspiré du récit, pensé pour Jean-Paul Belmondo. Le projet ne verra jamais le jour. Il faudra attendre 2008 pour que *Mesrine*, porté par Vincent Cassel et produit par Thomas Langmann, réunisse plus de 2 millions de spectateurs. L'instinct de fascination n'avait pas disparu : il avait simplement pris de l'avance.

Mesrine en dit long sur la société française par l'aimantation qu'il exerce sur elle. Paradoxalement, son statut de fugitif en cavale l'oblige à passer à côté de son époque et c'est peut-être ce qui lui manque le plus. Il en décrit le paroxysme lorsqu'il prend des risques insensés pour assister, en 1969, au décollage vers la Lune d'Apollo XI à Cap Kennedy, quelques heures avant de se faire arrêter. Être hors du monde, mais vouloir encore le voir passer. Le livre est truffé de phrases qui sonnent comme des aphorismes définitifs. « *Un camé, c'est un enfant qui gueule au secours ; on ne met pas les enfants en taule, ils ne comprendraient pas pourquoi* », « *On ne vole pas seulement par goût du fric ; on vole pour le plaisir que ça représente. On se sent en dehors des autres.* » Comme s'il avait souffert, dans une vie normale, d'un sévère syndrome de l'imposteur. Et cette dernière phrase, peut-être sincère, peut-être simulée, qui nourrit le mythe : « *Ma vraie condamnation, je la lirai à chaque parloir dans les yeux de ma fille, et là… je connaîtrai le regret.* »

> LA PHOTOGRAPHIE D'UNE FRANCE DISPARUE, CELLE DES CITROËN SM ET DES HOLD-UP

C'est aussi un monde disparu que Mesrine photographie : le temps des liasses de billets surnommées « briques », des Citroën SM, des hold-up, d'une France encore analogique et beige métallisé. À l'automne 1979, dix-huit mois après une nouvelle évasion, l'ennemi public numéro un paraît presque démodé. Pierre Goldman, idéologiquement plus en phase avec son époque, l'a-t-il ringardisé ? Les deux seront exécutés à six semaines d'écart, liquidation totale : les années 1980 pouvaient commencer. Antisocial tu perds ton sang-froid. Repense à toutes ces années de service… ■

Georges Simenon (avec son fils dans les bras) et son éditeur, Gaston Gallimard, en mars 1952.

RENÉ SAINT-PAUL. ALL RIGHTS RESERVED 202 BRIDGEMAN IMAGES

« Mon auteur mon éditeur »

C'est une version de l'apocalypse dirigée contre nous, amoureux des livres : la menace d'une « édition sans éditeurs », où toute production écrite baignerait dans des limbes commerciaux et relativistes fléchés par des algorithmes. À laquelle s'ajoute la promesse, pas moins terrifiante, d'une « littérature sans auteurs », car rédigée (ou plutôt assemblée) par des robots. Ou, plus proche et concrète, la généralisation d'une édition volage, dévolue aux coups médiatiques et aux publications sans lendemain. Face à ces riantes perspectives, il nous semble bon de célébrer certains couples d'auteurs et d'éditeurs durablement unis par l'aventure d'une œuvre. Et de mettre en évidence certaines grandes réussites issues de ces associations. Et oui : si Pierre-Jules Hetzel n'avait pas cadré dans une collection sur mesure l'inspiration de « son » Jules Verne, bien des « Voyages extraordinaires » n'auraient sans doute pas vu le jour. Et si Malraux, éditeur chez Gallimard, n'avait pas appliqué son génie au manuscrit d'un jeune auteur nommé Albert Camus, il manquerait à *L'Étranger* un moment essentiel de poésie solaire. Certes, dans la vie comme dans l'édition, il n'existe pas de relation sans nuages. En témoignent, entre autres, les billets fulminants que la comtesse de Ségur adressait à Louis Hachette en réponse à ses demandes de coupes. Et quand ces relations se soldent par une rupture, cela va rarement sans blessure profonde, ce qui prouve bien qu'elles ne se résument pas à des affaires d'argent, même s'il y a part. Sans doute moins libres que ceux d'hier, les éditeurs d'aujourd'hui sont, pour la plupart, tout aussi attachés à leurs auteurs. Et la réciproque s'entend dans les voix des quelques écrivains « heureux en leur maison ». Lesquels ne disent pas « mon éditeur » comme on dit « mon coiffeur ». Plutôt comme on dit « mon ami », voire « mon sauveur ». ■

Alexis Brocas

SOMMAIRE

42 **Une relation à toute épreuve** Vers la fin d'un âge d'or ?
43 **Nathalie Zberro :** « C'est important de se mettre dans les pas d'un écrivain »
44 **Une bonne influence** Quand l'éditeur fait l'auteur
45 **Chez les Woolf** Une affaire de famille
46 **Scènes de la vie éditoriale** La plume et le glaive
47 **Jean Le Gall :** « Éditer, c'est insister »
48 **Victime ou bourreau** Les affinités électriques
49 **Gros sous et coups bas** Des ruptures d'anthologie

Un lien à toute épreuve

VERS LA FIN D'UN ÂGE D'OR?

Effet pervers de la concentration des grandes maisons, les éditeurs menant une politique d'auteurs au long cours seraient de moins en moins nombreux… Mais était-ce vraiment mieux avant?

Le couple éditeur-auteur est-il en crise, voire condamné à disparaître sous l'effet de logiques financières qui font primer les coups éditoriaux plutôt que le suivi sur le long terme des créateurs? « *Une formule en voie de disparition? Oui, je le crains* », répond Pascal Dessaint, auteur d'une quarantaine de textes – romans noirs, récits, nouvelles, poèmes ,– dont l'essentiel publié chez Rivages, un éditeur qui lui est fidèle depuis plus de trente ans. « *Rares sont ceux qui semblent disposés aujourd'hui à une telle relation au long cours* », constate Dessaint. D'autant qu'il faut désormais compter sur le turnover dont sont victimes les éditeurs eux-mêmes. Un « *jeu de chaises musicales* » qui oblige « *tous les deux ou trois ans* » l'auteur à « *se présenter, à expliquer d'où il vient et ce qu'il ambitionne* », déplore Arno Bertina, auteur d'une vingtaine d'ouvrages publiés notamment chez Verticales: « *La dégradation de ce lien est donc une petite catastrophe culturelle* », déplore-t-il.

UNE FIDÉLITÉ À ENTRETENIR

Il n'est pas le seul. Certains auteurs vont même jusqu'à évoquer un « *âge d'or* » quasi révolu: « *Je fais partie d'une génération qui a pu publier chez des éditeurs n'ayant pas de logique commerciale* », témoigne le poète Charles Pennequin, dont la toute première plaquette parut chez Carte Blanche en 1997. C'était l'époque bénie où Jérôme Lindon officiait chez Minuit, Denis Roche au Seuil, Bernard Wallet chez Verticales, Élisabeth Gille chez Julliard. Une dizaine d'années plus tôt, en 1983, Paul Otchakovsky-Laurens fondait les éditions P.O.L: « *Il pouvait vous faire retravailler un texte dont il se sentait étranger tout en reconnaissant son intérêt* », témoigne l'écrivain et artiste Jean-Charles Massera. Tel fut le cas de son livre *United emmerdements of New Order*: « *Ses suggestions étaient si justes qu'elles m'ont aidé à venir à bout de ce que je considère comme mon meilleur livre.* » « *C'était l'un des derniers grands éditeurs français* », confiera l'écrivain Yves Pagès à Massera lors des funérailles d'Otchakovsky-Laurens, en 2018. Un autre nom revient sur les lèvres: celui de François Guérif, créateur en 1986 de la collection Rivages/noir chez Payot: « *Il se faisait un devoir de publier l'œuvre d'un auteur dans son intégralité* », témoigne Pascal Dessaint. L'auteur de thrillers se mit un jour en tête d'écrire des chroniques écologiques: « *Guérif a estimé que je devais les publier chez Rivages et que, s'il n'y avait pas l'espace pour, il le créerait.* »

Ce pouvoir-là, l'éditeur l'a en grande partie perdu. La faute notamment à la concentration éditoriale qui a réduit certaines maisons au rang de « marque secondaire » des « grosses écuries » du circuit: Minuit, P.O.L ou Verticales achetées par le groupe Madrigall, par exemple. Conséquence? « *Chez P.O.L, on recommande de ne plus publier de livres à perte, sauf de la poésie pourvu qu'elle bénéficie de l'aide*

De haut en bas et de gauche à droite: Pascal Dessaint, Paul Otchakovsky-Laurens, David Meulemans, Jean-Charles Massera.

MICHEL LEBAILLY/WIKIPÉDIA – JEAN-LUC BERTINI/P.O.L – DR – FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

du CNL », glisse un auteur sous le sceau de l'anonymat. Soyons juste. Tout n'est pas si noir dans les grands groupes : « *J'ai toujours eu des relations d'ordre amical avec mes éditeurs* », plaide Régis Jauffret. Évoquant « *complicité* » et « *intuition commune* », il cite Olivier Bétourné au Seuil (groupe Média-Participations) et Céline Thoulouze chez Récamier (groupe Editis). Évidemment, exister chez ces géants nécessite qu'on ait du « poids » : « *La fidélité de Rivages tient aussi au fait que j'ai vingt-trois titres au catalogue, dont quelques succès, tous étant disponibles,* rappelle Pascal Dessaint. *Je fais partie du fonds. Ça se cultive…* »

« LA PASSION, LA FOLIE MÊME ! »

Et si, pour les autres, le salut venait des maisons indépendantes ? C'est ce qu'assure Éric Pessan dont les essais, la poésie et les romans ont paru chez une trentaine d'éditeurs, petits et grands. Son conseil : « *Il est préférable d'être un grand parmi les petits plutôt qu'un petit parmi les grands* », assume Pessan qui ne tarit pas d'éloge pour le travail effectué par les Éditions de la Différence ou L'Attente. Il s'enflamme à l'évocation de David Meulemans, l'éditeur des Forges de Vulcain, pour « *sa passion, sa folie même* » ! Moins enthousiasmante fut son expérience au sein des boîtes condamnées à gérer des « portefeuilles d'auteurs ». Publiée en 2017 chez Albin Michel, sa *Nuit du second tour*, qui imaginait la victoire de l'extrême droite, a été vendue à 10 000 exemplaires. « *Malgré ça et le fait que c'était mon quatrième roman chez eux, je ne pesais rien,* se souvient Éric. *Rien n'a été fait pour assurer une traduction, une mise en poche ou pour atteindre ma cible privilégiée : les petits libraires.* » Une expérience qu'il estime « *catastrophique* ». Mais après tout, est-ce si nouveau que cela ? L'amitié légendaire qu'entretinrent Jules Verne et Hetzel ne doit pas nous faire oublier que d'innombrables auteurs ont eu des relations exécrables avec leur éditeur. Flaubert traitait Michel Lévy « *d'être immonde* », Céline considérait que les éditeurs étaient tous « *des charognes* » et Sagan se scandalisait que « *l'écrivain se tape tout le boulot, le livre, les interviews et, six mois après, [qu']on lui envoie 18 % du prix total* ». Quant à Gaston Gallimard, il considérait tout simplement que l'auteur « *est une femelle qu'il faut payer, tout en sachant qu'elle est toujours prête à s'offrir ailleurs. C'est une pute* ». ■

Jean-François Paillard

CAPTURE YOUTUBE

« C'EST IMPORTANT DE SE METTRE DANS LES PAS D'UN ÉCRIVAIN »

Présidente-directrice générale des éditions de L'Olivier, Nathalie Zberro, qui a exploré avec ferveur les domaines français et étranger, et qui sait ce que veut dire accompagner ses auteurs, nous parle de sa politique maison.

Quelle place donnez-vous à la relation entre éditeur et écrivain ?
Nathalie Zberro. Elle est au centre de tout. Il n'y a pas de maison d'édition s'il n'y a pas de relation entre l'écrivain et l'éditeur. Olivier Cohen, le fondateur des éditions de L'Olivier, a l'habitude de dire une chose à la fois drôle et très vraie : si l'on enlève les éditeurs et les auteurs, une maison d'édition n'est rien d'autre que du papier et des photocopieuses. Je trouve cela très juste.

Qu'est-ce qui vous donne envie de suivre un auteur durant plusieurs textes ?
N.Z. Il est difficile de rationaliser cela. Je fais ce métier avec un mélange d'instinct, de complicité, d'empathie et de stratégies éditoriales. C'est cette pluralité que j'aime. Lorsque la rencontre avec l'écrivain se fait, et qu'une alchimie naît, je peux le suivre jusqu'au bout du monde. Bien souvent, l'auteur cherche la confiance, et j'ai aussi le sentiment d'être là pour ça. Néanmoins, je ne l'accorde pas à tous puisque 90 % de mon métier consiste à dire « non », ce qui rend les « oui » encore plus forts.

Comment cette confiance se construit-elle ?
N.Z. Par la franchise, avant toute chose. Puis par une affinité partagée sur des lectures communes, par exemple. Cela se construit avec le temps. Dans notre maison, chaque éditeur est exigeant, alors, lorsque l'un de nous valide quelque chose, c'est que c'est véritablement bien. Cette alchimie vient du texte, mais également de ce qui se crée à côté.

Comment fait-on face aux désaccords inévitables ? L'éditeur a-t-il toujours le dernier mot ?
N.Z. Non. Je crois personnellement que lorsque l'on a un désaccord profond, il faut se quitter. Comme dans une histoire d'amour. J'accompagne les auteurs en échangeant avec eux, en n'oubliant pas que le texte fait avant tout partie d'eux. Je mets parfois mon veto, mais c'est rarement conflictuel. C'est important de se mettre dans les pas d'un écrivain, comme un exercice de ventriloquie.

La pression des chiffres modifie-t-elle la façon dont les éditeurs travaillent avec les auteurs ?
N.Z. Personnellement, non, mais certains éditeurs, soumis à cette pression, suggèrent aux auteurs de faire comme ceci, ou comme cela. Certains l'intègrent, d'autres moins. Toutefois, je crois que l'on ne lit pas les chiffres correctement. Le marché est perçu en baisse par rapport à des époques où il était stratosphérique. On analyse ces données sur deux ans, alors qu'il faudrait les analyser sur une décennie et ne pas oublier le marché de l'occasion. Actuellement, un polar sur deux est acheté en seconde main. On nous dit que c'est un changement de paradigme, mais par rapport à quelle époque ?

Propos recueillis par Marie Jouvin

Une bonne influence

QUAND L'ÉDITEUR FAIT L'AUTEUR

Certains écrivains doivent beaucoup à leur éditeur, ainsi de l'Américain Raymond Carver, entre autres, qui connut le succès avec des textes largement retouchés.

LE CONSEIL DE GÉNIE DE MALRAUX AU JEUNE CAMUS

Albert Camus avec Jacques Baumel et André Malraux dans les locaux du journal *Combat* en 1944.

En 1941, André Malraux, éditeur chez Gallimard, s'enthousiasme pour le manuscrit (intitulé *L'Étranger*) d'un certain Albert Camus, et adresse quelques conseils au jeune auteur. Il est question d'introduire de la variété dans le style et de reprendre certaines scènes – notamment celle du meurtre. À son propos, Malraux écrit « *Peut-être faut-il simplement insister davantage (un paragraphe en plus) sur le lien entre le soleil et le couteau de l'Arabe.* » Non seulement Camus écrira ce « *paragraphe en plus* » mais celui-ci deviendra l'un des plus beaux passages du roman – et l'un des plus importants : « *Et cette fois, sans se soulever, l'Arabe a tiré son couteau qu'il m'a présenté dans le soleil. La lumière a giclé sur l'acier et c'était comme une longue lame étincelante qui m'atteignait au front. […] Je ne sentais plus que les cymbales du soleil sur mon front et, indistinctement, le glaive éclatant jailli du couteau toujours en face de moi. Cette épée brûlante rongeait mes cils et fouillait mes yeux douloureux. C'est alors que tout a vacillé. La mer a charrié un souffle épais et ardent. Il m'a semblé que le ciel s'ouvrait sur toute son étendue pour laisser pleuvoir du feu.* » ■ **Alexis Brocas**

GORDON LISH, RÉVISEUR DE L'EXTRÊME

L'étiquette « minimaliste » accolée au travail de Raymond Carver (phrases brèves, langue dépouillée, personnages étiques) doit beaucoup à l'intervention d'un éditeur : Gordon Lish. Lorsque Carver lui remet le manuscrit de ce qui deviendra *What We Talk About When We Talk About Love* (1981, en français *Parlez-moi d'amour*), le gaillard, comme souvent, procède à une révision radicale : des histoires sont tronçonnées ; descriptions, digressions et développements psychologiques jugés superflus se voient supprimés ; certaines fins sont raccourcies ou réécrites. Au total, au moins 40 % du texte originel disparaissent. Traumatisé, Carver écrit à Lish pour le supplier d'arrêter. « *Confus, épuisé, paranoïaque, apeuré* », selon ses propres termes, le nouvelliste sent qu'un seuil a été atteint. Le recueil paraît pourtant sous cette forme et connaît un grand succès. Les deux hommes, par la suite, s'éloigneront. « *L'avis des autres vous intéresse-t-il ?* » demande un journaliste à Gordon Lish en 2015. « *Pour être honnête, pas du tout.* » ■ **Fabrice Colin**

VERNE ET HETZEL, UNE HISTOIRE EXTRAORDINAIRE

Sous l'influence de l'explorateur Jacques Arago, qui l'encourage à s'intéresser à la science et à la géographie, le jeune Jules Verne se lance dans l'écriture d'« *Un voyage en l'air* », version initiale de son premier roman, *Cinq semaines en ballon*. En 1862, il rencontre l'éditeur Pierre-Jules Hetzel, de retour de Belgique (où l'avait exilé le Second Empire). Il fait aussitôt signer le jeune auteur, qu'il entoure de conditions : Verne devra continuer à écrire des « *romans géographiques* » capables de divertir, d'instruire et d'édifier moralement ses lecteurs (et s'il déroge à ces missions, comme dans son sombre *Paris au XXe siècle*, on ne le publiera pas). Autrement dit, Hetzel donne le *la* de l'essentiel de l'œuvre vernienne ! Et il intervient volontiers quand son auteur s'écarte de cette tonalité initiale. Ce qui n'empêche pas Verne de résister – en défendant notamment l'ambiguïté morale du capitaine Nemo. Pour promouvoir son auteur, Hetzel monte un journal, *Le Magasin d'éducation et de récréation*, qui prépubliera les romans de Verne avant leur parution dans une collection faites pour eux : les « Voyages extraordinaires ». On sait le succès de cette formule, qui fit de Verne l'un des auteurs les plus lus de son siècle. Mais pas le plus fortuné… Ne nous y trompons pas : grâce aux « Voyages extraordinaires », Verne est devenu riche – assez, par exemple, pour s'offrir, en 1877, un bateau à vapeur, le *Saint-Michel III*. Cependant, comme on le lui fit remarquer, il aurait pu devenir encore plus prospère auprès d'un autre éditeur. Jules Verne, qui savait ce qu'il devait à Hetzel, n'a jamais voulu changer. Et quand celui-ci mourut, en 1886, il poursuivit naturellement avec son fils, moins sourcilleux. ■ **A.B.**

En haut : Portrait de Jules Verne. En bas : Pierre-Jules Hetzel.

RENÉ SAINT-PAUL. ALL RIGHTS RESERVED 2026/BRIDGEMAN IMAGES – UNIVERSITY OF MONTANA – MUSÉE CARNAVALET/PARIS MUSÉES - MAISONS DE VICTOR HUGO PARIS-GUERNESEY/PARIS MUSÉES

Chez les Woolf

UNE AFFAIRE DE FAMILLE

Sans l'avoir prémédité, Virginia et Leonard Woolf ont entamé une collaboration artistique qui transformera leur demeure en laboratoire du modernisme britannique. Le célèbre couple aura ainsi profondément marqué le monde de l'édition.

GRANGER/BRIDGEMAN IMAGES

Au début du XX^e^ siècle, le milieu intellectuel londonien voit naître l'un des cercles les plus influents de son pays, le Bloomsbury Group. Ils sont écrivains, peintres, ou encore économistes, et particulièrement amis. Parmi eux, John Maynard Keynes, Duncan Grant, Lytton Strachey mais surtout Virginia (encore Stephen) et sa sœur Vanessa Bell, ainsi que Leonard Woolf. Avec des valeurs très incarnées, le groupe défend les relations homosexuelles, le couple libre et l'importance de l'art sous toutes ses formes dans la vie quotidienne. Cette proximité unit progressivement Virginia et Leonard, qui admire la personnalité intellectuelle de l'écrivaine. Chacun suit d'abord son propre chemin : lui est envoyé plusieurs années à Ceylan pour travailler dans l'administration coloniale, et Virginia devient critique littéraire au *Times Literary Supplement*. Son retour marque un changement drastique dans leur relation, car Leonard réalise l'attachement qu'il lui porte et souhaite l'épouser. Une période complexe pour l'autrice, victime de crises psychiques graves, en proie aux doutes quant à sa capacité à devenir une bonne compagne Des craintes qu'il accepte sans sourciller, préférant un regard intellectuel riche et partagé à une histoire d'amour enflammée. Elle finit par accepter, et le couple se marie en 1912. Dans la Hogarth House, leur demeure de Richmond, Leonard adopte une attitude protectrice, afin que son épouse puisse écrire en paix. Au cœur de ce lieu naît une impulsion thérapeutique majeure : la possibilité d'une activité intellectuelle et calmante, qui implique des gestes répétitifs et lents pour s'exfiltrer de toute angoisse. Pour cela, le travail d'imprimerie lui semble idéal.

LA NAISSANCE DE LA HOGARTH PRESS

Le couple installe une presse typographique manuelle et se lance dans l'impression artisanale des livres en 1917. Le premier livre imprimé, intitulé *Two Stories*, comprenant une nouvelle de Virginia, et une autre de Leonard, revêtira une symbolique toute particulière. Ce qui semble d'abord une activité domestique s'inscrit dans un contexte favorable au déploiement d'une future maison d'édition. L'art du livre artisanal a le vent en poupe, et il existe déjà de petites presses privées. Le couple réalise ainsi l'importance de posséder la sienne : ils peuvent publier leurs propres textes, ceux de leurs amis, mais également des œuvres novatrices, trop expérimentales pour être éditées ailleurs. En 1922, Virginia y publie *Jacob's Room* (*La Chambre de Jacob*), son premier roman indépendant. Une relation d'auteur à éditeur naît avec Leonard, qui s'occupe de la gestion financière, la diffusion, ou encore la stratégie éditoriale. Il est aussi le premier lecteur de ses romans. Cette union intime, intellectuelle et professionnelle donnera lieu, dans les années 1920, à la publication de trois œuvres majeures de l'écrivaine : *Mrs Dalloway*, *To the Lighthouse* (*La Promenade au phare*) et *Orlando*. Entièrement impliquée, Virginia participera également aux choix de certains manuscrits et aux discussions éditoriales. Après son décès en 1941, Leonard Woolf publiera ses journaux, ses essais inédits et ses correspondances. Il consacrera une grande partie du reste de sa vie à préserver l'œuvre de sa défunte épouse, et à diriger la Hogarth Press avant de la vendre au célèbre éditeur Chatto & Windus. Qui continuera, lui aussi, d'éditer Virginia Woolf. ■

Marie Jouvin

Scènes de la vie éditoriale

LA PLUME ET LE GLAIVE

Les relations entre auteurs et éditeurs constitueraient le meilleur des romans, avec brouilles, rabibochages, pleurnicheries, accablements, menaces… Panorama de quelques hauts faits d'armes, de Balzac à Céline, de Duras à Genet, etc.

Ce n'est un secret pour personne qu'il faut (en principe) deux mains pour tourner les pages d'un livre, de même qu'il faut au moins deux personnes pour que ce livre parvienne entre ces mêmes mains. L'auteur et l'éditeur forment le plus complexe des couples, uni par une attirance tournée vers le même but: faire vivre et prospérer l'enfant dont l'un est le géniteur et l'autre l'accoucheur, parfois aux forceps, avec une part d'irrationnel et de sensibilité exacerbée inexistante au sein des conseils d'administration du CAC 40. Les écrivains doivent pourtant se rendre à l'évidence: ils font partie de plans marketing comme n'importe quel produit. « *À moins d'avoir un indestructible compte en banque,* souligne l'éditeur Jean Le Gall *(lire l'entretien ci-contre), une maison d'édition n'aura pas d'autre moyen d'existence que la vente de ses livres. Le livre à peine publié, l'éditeur deviendra un genre de camelot, propageant partout la bonne réputation du texte et de son auteur.* » Le monde de l'édition n'est certes pas né des bonnes œuvres de sœur Emmanuelle…

Gaston Gallimard et Marguerite Duras.

« SMALA D'ABRUTIS MINUS »

La confiance réciproque ne signifie pas une candeur à toute épreuve. Ce que confirme Vincent Jaury, qui vient de publier son second ouvrage aux éditions Grasset (*Archive de Berthe Bendler*): « *Il y a une part affective, certes, et une vraie amitié littéraire – en ce qui me concerne, avec mon éditeur Charles Dantzig –, mais ça reste un rapport de force. Quand les ventes fléchissent, tout se tend très vite. Jurer fidélité, d'un côté comme de l'autre, n'existe pas vraiment.* » Céline, lui, campera jusqu'au bout chez Denoël, absorbé après la guerre par Gallimard, ce qui n'empêchera pas les engueulades bien senties virant parfois à l'insulte. Ne menaça-t-il pas Gaston Gallimard de louer un tracteur et de « *défoncer la NRF* », s'il n'augmentait pas le montant de son contrat? Persuadé d'être arnaqué par son employeur traité de « *vampire* », Céline l'accusait régulièrement de ne pas en faire assez pour ses livres, balançant au passage des épithètes aussi gracieuses pour lui et son entourage que « *désastreux épicier* », « *Shylock* », « *smala d'abrutis minus* ». Anne Bourguignon, directrice générale des éditions Arléa, balaie cette forme parfois violente pour se concentrer sur le fond, tant ces querelles lui paraissent vaines. « *Ce qui est au cœur de la relation,* explique-t-elle, *c'est le texte. Tout ça nécessite une confiance réciproque et le goût de l'aventure. Une grande disponibilité et quelquefois un peu de patience ou le sens de l'humour.* »

L'humour… vache parfois si l'on se réfère à certains échanges entre de grosses pointures et leurs éditeurs. Dans ses relations tumultueuses avec les libraires, Balzac sort l'artillerie lourde: « *Les libraires sont des gens qui vendent des choses qu'ils n'ont pas faites, pour de l'argent qu'ils ne veulent pas donner.* » (À Madame Hanska). Poursuivons avec ce cher Flaubert et son irrésistible sortie: « *Je ne crois point qu'il soit sage de laisser Lévy lire mon manuscrit. […] Jamais un éditeur ne lit les œuvres qu'il imprime.* » Marcel Proust s'exprimait, lui, avec beaucoup de lucidité: « *Je sais que je suis un auteur impossible. Mais le livre non plus n'est pas possible autrement.* » (À Jacques Rivière, directeur de la *Nouvelle Revue*

> « MIEUX VAUT UN ÉDITEUR QUI PAIE MAL ET S'INTÉRESSE À CE QUE VOUS FAITES QU'UN ÉDITEUR QUI PAIE TOUT AUSSI MAL ET NE S'Y INTÉRESSE PAS »
> MARGUERITE DURAS

ARCHIVES GALLIMARD

française, travaillant alors sur les épreuves de *La Recherche*).

« J'AI BESOIN DE FRIC »

L'une des relations les plus originales reste celle de l'éditeur Marc Barbezat et de Jean Genet. Dès le départ, ce dernier abat ses cartes : « *Une seule chose m'intéresse, c'est d'avoir de l'argent. On peut publier mon livre dans cent ans, je m'en fous, mais j'ai besoin de fric.* » Connue pour sa pingrerie et son obsession maladive de l'argent, Marguerite Duras ira jusqu'à traiter Jérôme Lindon, le fondateur des éditions de Minuit qui publia entre autres *L'Amant,* de « *voleur* », de « *pickpocket* », avant de retourner chez Gallimard. Point final à ce divorce orageux avec une formule… durassienne : « *Mieux vaut un éditeur qui paie mal et s'intéresse à ce que vous faites qu'un éditeur qui paie tout aussi mal et ne s'y intéresse pas.* »

Toutes les relations éditeur-auteur ne finissent pas sur un champ de bataille. L'une des plus émouvantes du XX^e^ siècle est celle, jamais démentie, entre Julien Gracq et son éditeur José Corti. En 1938, Corti reçoit un manuscrit « *d'une écriture fine, serrée, élégante* ». C'est *Au château d'Argol.* Corti le prend, et ce premier acte engage une vie entière. Gracq lui restera fidèle à une condition : que Corti ne vende pas ses ouvrages au format poche. Un style d'existence partagé que Corti jugeait miraculeux : « *quand on pense au monde mercantile qu'est devenu le milieu littéraire* » ! Une manière policée que Gérard Lebovici, propriétaire des éditions Champ libre et grand ami de Guy Debord, exprimait en termes plus abrupts, à tous ceux qui, dans le milieu, avaient le tort de ne pas lui plaire : « *Vieux con* », « *Ordure* », « *Pauvre merde* » … et j'en passe. Une façon de voir, certes outrancière, mais dont le côté fleuri manque un peu au petit monde actuel très affadi de l'édition. Où chacun n'en pense parfois pas moins… ■

Fabrice Gaignault

José Corti.

ÉDITIONS CORTI – ARNAUD MEYER/LEEXTRA/EDITIONS DU CHERCHE MIDI

« ÉDITER, C'EST INSISTER »

Jean Le Gall dirige avec talent Séguier, Le Cherche Midi et Sonatine. Réputé pour son goût sûr et son franc-parler, cet éditeur recherché dévoile sa conception d'un métier où n'entre que le plaisir du texte.

Comment construisez-vous un rapport avec un auteur ?
Jean Le Gall. Avec chaque auteur se tisse une relation forcément spécifique. Celle-ci peut être froide ou au contraire chaleureuse, elle peut être minimale, intense, difficile, envahissante ou amicale. Au fond, peu importe : seule compte une confiance suffisante entre les deux « partenaires » pour que le texte aboutisse dans sa meilleure forme possible.

Qu'est-ce qu'un bon éditeur ?
J.L.G. Tout le monde sait ce que fait un plombier et même un Premier ministre, mais personne ne sait ce que fait un éditeur. Diriger une maison ? « Apporter » un auteur ? Veiller et accompagner la formation d'un texte ? Lire ? S'assurer une sélection dans un prix littéraire après une trentaine de dîners en ville ? Priser les historiques de vente GFK comme les Saintes Écritures ? Un bon éditeur pourrait se définir comme quelqu'un possédant et revendiquant des « critères » personnels hérités de ses goûts comme de ses lectures.

Il y a, j'imagine, tout un terreau commun propice à un attelage réussi entre éditeur et auteur. De quoi celui-ci est-il constitué ?
J.L.G. Une communauté de goûts facilite les choses, mais elle n'est pas non plus requise. Car ce n'est évidemment pas l'auteur qui compte : c'est le texte. Le texte seulement. Je peux bien publier quelqu'un avec qui je n'ai pas envie de boire des coups. Au cœur de cette relation, il y a l'admiration. Celle que je peux éprouver vis-à-vis d'un écrivain, de son talent, de son originalité, de sa façon unique de raconter des histoires. Et puis, parfois, certains principes nous lient au-delà des clauses d'un contrat d'édition. Mes auteurs et moi partageons cette certitude qu'avec le conformisme linguistique vient le conformisme idéologique. Aussi ressentons-nous, en général, une sorte de méfiance instinctive envers une certaine modernité – en ce qu'elle survend ses vertus, en ce qu'elle ignore le caractère sacré des arts et de la beauté.

Recevez-vous parfois des lettres blessées, voire d'insultes, d'auteurs refusés, ou ne se sentant pas assez accompagnés ?
J.L.G. Les reproches, les insultes, les relances dépassent en quantité les compliments. Ce genre de correspondance ne vient pas de nos auteurs, mais seulement de ceux qui, visiblement, sont fâchés de ne pas en être.

Qu'est-ce qu'un éditeur ne devrait jamais faire ?
J.L.G. Se décourager. Éditer, c'est insister.

Quels sont les auteurs ou personnalités que vous rêveriez d'éditer ?
J.L.G. Les Mémoires de Spielberg, le journal de François-Marie Banier, un inédit de Frédéric Berthet.

Propos recueillis par F.G.

Victime ou bourreau

LES AFFINITÉS ÉLECTRIQUES

La comtesse de Ségur capitulant face à Hachette, Sylvia Beach cédant aux exigences de James Joyce, Céline ne tarissant pas d'insultes à l'égard de Gaston Gallimard. L'auteur et l'éditeur: un couple à tendance sado-maso?

LA COMTESSE DE SÉGUR ET LOUIS HACHETTE: « DANS L'HUMBLE ATTITUDE D'UN BALLON CREVÉ »

Cela se sait peu, mais la comtesse de Ségur entretenait avec son éditeur, Louis Hachette, des relations, disons, pleines de vigueur. C'est que Hachette était soucieux de modérer la surprenante violence dont l'autrice émaillait ses œuvres pour la jeunesse – souvenirs de son enfance russe auprès d'une mère sadique. Et Sophie, née Rostopchine, qui se croyait une descendante de Gengis Khan, ne se laissait pas faire. Ainsi, à propos de *Mémoires d'un âne* et de son héros à grandes oreilles, Cadichon: « *Je n'ai pas voulu faire un âne chrétien! Je n'ai pas encore pu trouver un moment pour revoir mon pauvre âne que vous avez si malmené… Faut-il vous le présenter encore ou bien l'envoyer tout droit à un autre?* » Et quand elle se soumettait, c'était avec une insolence frisant l'insulte. Comme ici, à propos d'une scène de flagellation émondée des *Malheurs de Sophie*: « *Je baisse pavillon devant vous, je retrancherai tout ce que vous voudrez… Je renvoie donc à l'impression l'épreuve revue, endommagée et diminuée et j'attends les suivantes dans l'humble attitude d'un ballon crevé.* » Faut-il préciser pourquoi elle appelait ces messages des « *poulets à la tatare* »? ■

Alexis Brocas

JAMES JOYCE, BOURREAU DE SON ÉDITRICE

« *J'adorais l'œuvre de Joyce et la nouvelle de sa présence m'impressionna tellement que j'eus envie de m'enfuir* », dira Sylvia Beach au sujet de sa rencontre avec l'écrivain, en juillet 1920, chez le poète André Spire. L'année précédente, elle avait fondé la librairie Shakespeare and Company, temple de la littérature anglo-saxonne à Paris. Apprenant que la revue *Little Review* qui publiait *Ulysse* en feuilleton avait coulé à force de saisies, elle décide de l'imprimer à ses frais, sans avoir d'expérience de l'édition. Une aventure excitante mais rude, tant Joyce est difficile: exigences délirantes, modifications incessantes des épreuves, sans parler des missions privées dont il charge sa bienfaitrice… « *Je ne conseillerais jamais à aucun "véritable" éditeur de suivre mon exemple* », confessera-t-elle avec humour. Sorti le 2 février 1922, le livre connaîtra le destin qu'on connaît. Souffrir valait la peine. ■ **Bernard Quiriny**

SANSAL ET GALLIMARD: LA RUPTURE CHOC

Après avoir passé un an de prison en Algérie pour avoir contesté la version officielle de l'histoire du pays, Boualem Sansal, 81 ans, quitte Gallimard, son éditeur historique, pour la maison Grasset. Un départ qui suscite bien des émois, Gallimard ayant soutenu l'auteur lors de sa détention, et Grasset appartenant au groupe Bolloré. Faut-il pour autant craindre de voir Sansal instrumentalisé, lui dont la parole a toujours été libre? L'écrivain s'est expliqué dans une tribune parue sur le site du *Monde* le 17 mars. Selon lui, Antoine Gallimard avait mené, pour sa défense, une « *démarche diplomatique que je respecte* », mais qui diverge de « *la ligne de résistance que j'ai fermement assumée face au régime violent et cruel d'Abdelmadjid Tebboune* ». Rappelons que Sansal n'a pas été acquitté, mais gracié par le pouvoir algérien, grâce qui, écrit-il, « *entérine l'injustice dont j'ai été victime* » – soit sa condamnation à cinq années de prison et la déchéance de sa nationalité algérienne. « *Pas de soumission, pas de négociation. Quitte à rester en prison* », ajoute Sansal, dont le prochain livre sera forcément très attendu… ■ **A.B.**

MUSÉE CARNAVALET/PARIS MUSÉES – HTTPS://WWW.PLESSIS-ROBINSON.COM – SYLVIA BEACH AT SHAKESPEARE & COMPANY – FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

Gros sous et coups bas

DES RUPTURES D'ANTHOLOGIE

Le monde de l'édition française est plein d'histoires de divorces, de transferts, de désamours, entre auteurs et éditeurs… Passage en revue, parfois croustillant, des brouilles les plus mémorables de ces trente dernières années.

Je subis régulièrement les confidences de proches blessés par l'échec de leurs livres qu'ils n'imputeront jamais à leur manque de talent, mais toujours à la nullité de leurs attachées de presse et à leurs éditeurs, coupables de ne pas les avoir assez soutenus. Voire aux critiques partisans ou incultes (les deux, si possible). Ceux qui survivent à leurs déroutes n'ont qu'une idée en tête : trouver un autre éditeur. Il arrive aussi aux pointures de se prêter au jeu. L'affaire Houellebecq reste la matrice de tous les divorces, quoique celui-ci fut provisoire. Au milieu des années 2000, François

Michel Houellebecq.

Samuelson, l'agent de l'écrivain publié chez Flammarion, monte un coup, le temps d'un « one shot ». Fayard a en effet accepté le deal de financer l'adaptation cinématographique du prochain roman de Houellebecq en même temps que la publication du livre, pour un contrat évalué à 1 million d'euros. La suite est connue. *La Possibilité d'une île*, paru en 2005, est un succès, les ventes ayant amorti l'à-valoir. Le film, lui, fera un bide. Et Houellebecq retournera chez Flammarion. Mais la rupture éditoriale dévastatrice de ces années-là est celle de Fred Vargas avec Viviane Hamy. L'éditrice avait révélé Vargas, la reine du polar français, et publié son œuvre pendant vingt ans. En 2015, Vargas rejoint Flammarion. Le choc financier est brutal pour Viviane Hamy, qui finit par vendre en 2020 sa maison à celle-là même qui lui avait piqué sa principale source de revenus…

MUSSO OU LE CASSE DU SIÈCLE

Coup de tonnerre en septembre 2017 : Guillaume Musso quitte les éditions XO, où il a vendu 32 millions d'exemplaires, pour Calmann-Lévy, par ailleurs débaucheurs de Pierre Lemaître et Jean-Christophe Rufin… Le chiffre de Musso circule : 3 millions d'euros de droits d'auteur par titre, pour trois titres. L'auteur, lui, parle de rejoindre un éditeur au catalogue plus prestigieux. Bernard Fixot, le fondateur des éditions XO, réplique au bazooka : *« Si, à la lecture de ses prochains livres, je découvre un nouveau Stefan Zweig, alors je comprendrai. »* Musso continue à vendre des millions d'exemplaires chez Calmann-Lévy. Ses livres ne ressemblent pas davantage à ceux de Stefan Zweig.

« SINGERIE » ET « PLAGIOMANIE »

L'affaire Laurens-Darrieussecq-P.O.L reste le feuilleton le plus chaud du début du siècle. En 2007, Camille Laurens publie un article accusant Marie Darrieussecq, publiée elle aussi chez P.O.L, d'avoir commis un *« plagiat psychique »* avec son roman *Tom est mort*, trop proche selon elle de *Philippe*, récit du deuil de son fils. Contraint d'arbitrer, Paul Otchakovsky-Laurens, l'éditeur des deux autrices, annonce qu'il ne publiera plus Laurens. Et Marie NDiaye intervient à son tour. En 1998, elle avait en effet accusé, par lettre ouverte, Marie Darrieussecq de *« singerie »* : selon elle, Darrieussecq s'était fortement inspirée de son roman *La Sorcière* pour son deuxième roman, *Naissance des fantômes*. Darrieussecq lui répondra dans *Rapport de police*, un essai dans lequel elle s'estimait

Fred Vargas.

victime de *« plagiomanie »*, soit la calomnie par accusation de plagiat. *« Je suis sûre que Marie Darrieussecq est foncièrement malhonnête »*, assumera NDiaye dans le blog de Pierre Assouline. Camille Laurens, elle, publie désormais chez Gallimard, maison appartenant à la même entité éditoriale que P.O.L. Ennemies un jour, consanguines toujours… ■ **Fabrice Gaignault**

Camille Laurens.

PHILIPPE MATSAS/FLAMMARION – ASTRID DI CROLLALANZA /FLAMMARION – FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

Passionné de boxe, ce Nivernais qui se prédestinait à être chef opérateur s'est tourné avec succès vers la musique. À la fois en solo et pour les autres – Alain Bashung, Dick Rivers, Françoise Hardy… Avant de se lancer dans l'écriture. Portrait d'un touche-à-tout à la fois brut et sensible.

Joseph d'Anvers
L'HOMME-ORCHESTRE

« *C'est ce que je crois ?* » Joseph d'Anvers avise, enthousiaste, les piles de cartons qui trônent à l'accueil, chez Rivages. À l'intérieur, des dizaines d'exemplaires de son dernier titre, *Un été sans fin*. C'est la première fois qu'il le voit édité, avec sa couverture bleu azur et son titre faussement idyllique qui renferment un récit suffocant aux allures de rêve fiévreux. Son auteur arbore un look un peu rock, vêtu de noir, bijoux argentés. Rien d'étonnant sans doute pour nos lecteurs mélomanes, puisque Joseph d'Anvers s'est d'abord fait connaître comme chanteur, musicien et auteur-compositeur, après des débuts au cinéma.

TOUT POUR LA MUSIQUE… ET LE CINÉMA

Ce talentueux touche-à-tout naît à Nevers en 1976. Fils de parents professeurs, il découvre par hasard sa vocation pour le cinéma alors qu'il est encore au collège. « *En classe de quatrième, je regardais une série canadienne qui s'appelait* Les Années collège*, et dans laquelle certains élèves de la classe décident de faire un film.* » Alors, avec quelques copains, il tourne durant l'été « *une espèce de film d'horreur catastrophique, un truc affreux, ni fait ni à faire…* ». Peu importe : le coup de foudre a eu lieu. Dès lors, l'adolescent emprunte la caméra de ses parents pour s'entraîner à la réalisation, chaque été, avec la même bande d'amis. Son choix se tourne ensuite naturellement vers la Fémis pour ses études ; mais avant, pour travailler sa technique, il choisit de s'inscrire dans un lycée avec une section arts appliqués. Son bac en poche, il étudie l'histoire de l'art, intègre un BTS audiovisuel spécialisé dans l'image, puis une licence de cinéma, avant de réaliser son rêve d'adolescent : entrer à la Fémis. « *Ça s'est très bien passé ! Je suis sorti avec les félicitations du jury, en me disant que j'avais une carrière de chef opérateur qui s'ouvrait à moi. À la même époque, j'avais à côté deux groupes de musique un peu rock… Je partais parfois une petite semaine en tournée, je séchais la Fémis, et ça me faisait du bien d'avoir un peu écumé les salles, d'être monté sur scène avant de revenir. Je disais que, pour moi, c'était comme avoir deux jambes, que ça m'équilibrait.* » Le musicien-cinéaste participe à divers projets, puis travaille durant trois ans en tant qu'assistant, passage obligatoire pour devenir chef opérateur ; mais les enjeux immenses du poste – rien de moins que la netteté du film –, conjugués à l'absence de prérogatives artistiques, prennent des allures de désenchantement. Joseph d'Anvers signe de nombreux contrats, travaille sur des publicités et des comédies : « *Mais à un moment donné, j'ai 25 ans, et je me retrouve à Gennevilliers dans un hangar, assistant opérateur sur une pub. Nous devions filmer un rôti, entouré de légumes posés sur des vérins hydrauliques qui faisaient la ola… C'était catastrophique… Et là je me suis dit "ils sont loin, tes rêves"…* »

C'est à cet instant que surgit le projet musical de Joseph d'Anvers, pseudonyme trouvé en terrasse de café, composé d'un deuxième prénom déjà adopté par les copains, et de la station de métro parisienne à côté de laquelle il vit. Les labels s'intéressent au projet, mais ne proposent pas de contrat au musicien. La motivation surgit à un coin de rue, sous les traits de Daniel Darc, « *une espèce de poète, chanteur new wave des années 1980… Je le croise par hasard dans la rue à un moment où je me dis que la musique, c'est compliqué, et que mon enthousiasme pour le cinéma est un peu érodé… Je l'aborde, il me propose d'aller boire un verre, et me dit de ne surtout pas laisser tomber, de m'accrocher. Le soir même, j'envoie mes chansons à une bourse musicale assez importante qui s'appelle le Fair, et aussi à une compil des lecteurs du magazine* Les Inrocks *qui s'appelait CQFD… Et j'ai été lauréat des deux !* »

Six mois plus tard, le voilà dans un studio d'enregistrement à Bruxelles, et le rêve prend forme pour celui qui se fait désormais appeler Joseph d'Anvers. « *Lors de mon premier concert sous ce nom, on allait entrer sur scène et le public criait "Joseph, Joseph !". C'était bien moi que l'on appelait, mais le nom scandé par la salle n'était pas le mien. Ça permet de ne pas se la raconter ! De plus, les chansons de mon premier album sont à la première personne, très intimes. Je trouvais impudent de parler de moi, alors qu'avec un pseudonyme je parlais de la vie de cet autre gars qui n'existe pas encore.* »

LE PARI DU ROMANESQUE

En 2010, après des années passées à écumer les scènes, à écrire de la musique – pour Alain Bashung, Dick Rivers, Françoise Hardy… –, Joseph d'Anvers est contacté par le fondateur des éditions La Tengo, Frédéric Houdaille. Il l'invite à participer à un projet : la création d'une collection de vingt polars, chacun situé dans un arrondissement de Paris et confié à un auteur différent. « *Il m'a dit vouloir ouvrir la collection à des artistes venant un peu d'ailleurs, qui ont une plume différente… il avait découvert mes textes grâce à une fille qui l'avait quitté en oubliant l'un de mes albums chez lui !* »

Intrigué, Joseph d'Anvers relève le pari, signe la meilleure vente de la collection •••

UNE ERRANCE GUÈRE BANALE

Trois ans après le succès d'*Un garçon ordinaire*, Joseph d'Anvers passe du roman autobiographique au questionnement existentiel. Une fable sensuelle et troublante.

Lorsque Paul Sinner se réveille au paradis, soit un hôtel grec niché sur la côte d'une île touristique, il est blessé à la jambe et ne sait plus qui il est. Son séjour est intégralement pris en charge, et il semble avoir consigné dans trois carnets des projets d'écriture. La mémoire ne lui revient que par bribes, à commencer par un accident de la route. Paul entame alors son *« voyage vers ses retrouvailles avec lui-même »*. D'abord déboussolé, puis satisfait de cet *« étrange et délicieux présent »*, il séduit la jeune Lamia et sympathise avec Juan, baroudeur fortuné. Quelques signes inquiétants viennent troubler un quotidien hédoniste vécu entre terrasses, balades solitaires et boîtes de nuit : des corbeaux se font menaçants, certains personnages locaux l'interpellent, Lamia s'avère insaisissable et les indices suggérant que Paul est piégé sur l'île s'accumulent. Est-il sujet à la paranoïa, comme l'indiquent peut-être les tranquillisants retrouvés dans ses affaires ?

Après *Un garçon ordinaire* raconté à hauteur d'adolescent, Joseph d'Anvers change de registre avec *Un été sans fin* pour explorer les sensations, humeurs et interrogations d'un protagoniste en milieu de vie. La phrase se fait poétique et le propos métaphorique, jusqu'à un dénouement inattendu mais cohérent. *« Pas le plus décati des quadras »*, Paul recouvre ses souvenirs de lycéen, puis de jeune père et d'auteur tourmenté, en même temps qu'il se retrouve lui-même au travers de ses actes et de ses choix de vacancier convalescent. S'agit-il pour lui d'un nouveau départ ou bien de l'heure du bilan ? S'identifier à Paul Sinner est la promesse d'un vertige peu ordinaire. **Antoine Faure**

EXTRAIT

★★★★☆
UN ÉTÉ SANS FIN
JOSEPH D'ANVERS
224 P., RIVAGES, 20 €.
EN LIBRAIRIES LE 1er AVRIL.

avec *La nuit ne viendra jamais* et, surtout, adore l'expérience de l'écriture romanesque, radicalement différente de la création musicale. Pour celui qui a écrit l'une de ses chansons les plus « streamées », *Nos jours heureux*, en une dizaine de minutes, *« écrire un roman, c'est un peu comme une histoire d'amour ! Si dès le départ, tu remarques des choses qui ne vont pas chez ton partenaire, tu peux décider de tenter le coup, mais c'est risqué ; il y a une notion d'engagement. Les chansons, ce serait plus comme des coups d'un soir, tu peux l'écrire en entier et décider finalement que ça ne te plaît pas sans que ce soit très grave… »*.

Il laisse donc l'écriture de côté près de huit années, jusqu'à un soir pluvieux d'automne où, une idée de roman ayant surgi, il reprend la plume. *« Je me suis dit que j'allais jouer le cliché… J'avais la bouteille de whisky, le paquet de clopes, et j'écrivais toute la nuit. J'ai passé des mois de cette manière à écrire une espèce de pavé. J'ai tout relu à jeun et en journée, il y avait encore du travail mais j'étais fier d'être allé au bout. »* Et voilà : *Juste une balle perdue* paraît chez Rivages en janvier 2020. Cette histoire d'amour plaçant en son centre un jeune boxeur – sport que pratiqua Joseph d'Anvers – est un succès. Et en tant que premier texte amorcé en solo, il devient celui de la réelle découverte de l'écriture romanesque. *« Despentes dit qu'un livre, c'est comme ces jeux où il faut relier les points, et que l'auteur doit juste placer les points, que c'est au lecteur de faire les traits. Souvent, lorsque j'écris, je me dis "tiens, je vais peut-être quand même mettre ce trait pour que ce soit clair", mais c'est souvent inutile. »*

« SAISIR LES IDÉES AU VOL »

À la suite de cette révélation littéraire, Joseph d'Anvers alterne les périodes où il se consacre à la musique, et celles où il se plonge dans l'écriture de ses textes. En 2023, il publie *Un garçon ordinaire*, récit de la vie d'un adolescent dans les années 1980, entre les premières amours et la découverte de l'écriture musicale – ouvrage qui lui vaut notamment les louanges de Frédéric Beigbeder et le prix Marcel-Pagnol. Et alors qu'il confesse avoir ressenti périodiquement un manque de confiance en lui dans l'une et l'autre discipline – n'ayant pas suivi d'études de lettres ni de musique –, il trouve désormais son équilibre dans cette aisance pluridisciplinaire qui nourrit son œuvre continuellement. *« J'aime ce que dit David Lynch, que les idées sont là, partout, et qu'il*

PIXABAY

faut juste les saisir au vol, qu'elles ne viennent pas de toi. Il prenait l'image d'un entonnoir, dans lequel il faut attirer les idées en restant ouvert… J'ai toujours peur de ne plus avoir d'inspiration, ou d'écrire comme un enfant de 8 ans… Il faut tenir le style, le rythme, captiver le lecteur. »

UN ÉTÉ SANS FIN TRÈS LYNCHIEN

En matière de suspense, les lecteurs de son dernier roman, *Un été sans fin*, seront ravis. Le pitch, tout à fait lynchien, place en sa scène d'ouverture un homme se réveillant dans un hôtel en Grèce, blessé, sans savoir ce qui lui est arrivé. Il y aurait été envoyé en convalescence, avec pour seul ordre de se reposer. Il profite alors de son temps pour visiter l'île, faire des rencontres, aimer, essayer tant bien que mal d'ignorer la touffeur de l'atmosphère étrange de l'île, l'affabilité de ses nouvelles connaissances, les mensonges qu'il voit poindre…

L'idée est née d'une expérience réelle : une blessure à la jambe, survenue juste avant des vacances en Grèce, l'oblige à passer ses journées sur une chaise longue à observer le théâtre des vacanciers. À partir des hasards, anecdotes et coïncidences qu'il observe durant ce séjour, il imagine ce nouveau texte et son angoisse ensoleillée. Mais si le point de départ du roman est l'anecdote personnelle, l'écrivain tient à garder ses distances : « *Je ne suis pas très fan de l'autofiction, du "je". Mes livres racontent beaucoup de choses de moi, forcément. Mais j'aime l'effort des gens qui font de la fiction, qui créent des personnages qui vont tout autant les raconter, mais en faisant cet effort imaginatif…* » Comme « *un comédien qui ne se montre pas* », Joseph d'Anvers nous explique devoir continuellement se mettre à la place de ses personnages, imaginer leurs émotions. C'est, nous explique-t-il, probablement la raison pour laquelle il ne décrit physiquement aucun de ses héros, parce qu'il s'est tant placé derrière leurs yeux qu'il n'arrive pas à se mettre en face d'eux.

Pourtant, l'écrivain-boxeur-musicien-interprète-compositeur ne semble pas avoir grande peine à changer de peau. Sa prochaine entrée en scène sera musicale, avec un album à l'automne ; voilà qui nous permettra de patienter jusqu'à son prochain roman. ■

Margaux Morasso

Photos : Arnaud Meyer pour *Lire Magazine*

David Lynch.

GEORGES BIARD/WIKIPEDIA

« J'aime l'effort des gens qui font de la fiction, qui créent des personnages »

Club Lecture LiRE magazine

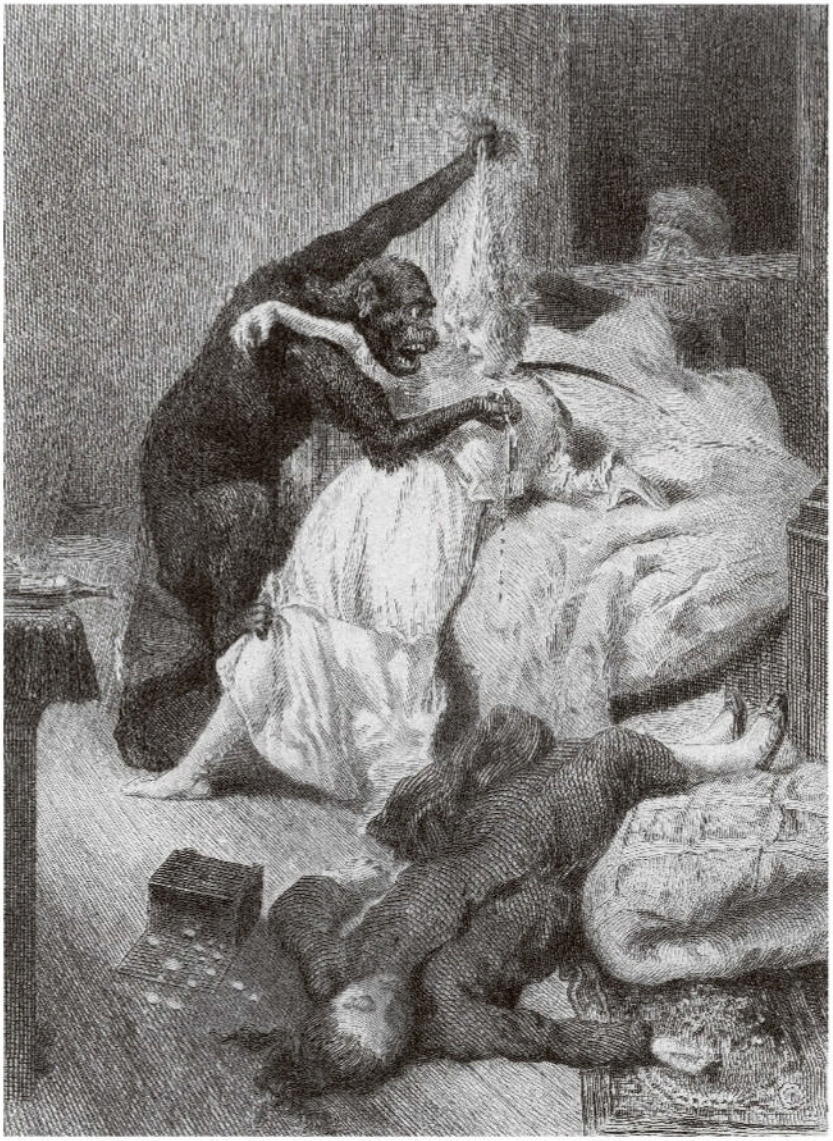
Vous aimez lire, vous souhaitez lire des livres en avant-première, vous voulez partager votre avis et rencontrer les auteurs ? Lire Magazine a pensé à vous en créant son Club Lecture !

Inscrivez-vous sans tarder :

Les héros récurrents

L'AUTRE BRIGADE DU POLAR

En avril, le roman policier sort l'artillerie lourde, avec Bernard Minier pour ouvrir le mois et Franck Thillliez pour le refermer. Cette année, ils sont accompagnés par Fred Vargas, Jean-Christophe Rufin, et d'autres plumes converties au genre. Curieusement, tous ont opté pour un enquêteur récurrent, à l'image du Hercule Poirot de Christie. Analysons l'histoire de cette figure et ce qu'elle dit de nous, de la fiction, de notre époque.



Double assassinat dans la rue Morgue, **illustration de Daniel Vierge pour la nouvelle d'Edgar Allan Poe (1870).**

WIKIPÉDIA

Nous avons souvent passé des nuits blanches avec un roman qu'il nous était inconcevable de lâcher avant d'en savoir la fin. Et, une fois terminé, nous avons tous eu le regret de voir ses personnages s'éloigner. Rien de plus réconfortant, alors, que l'idée de leur retour ! Le recours au héros récurrent est une promesse d'auteur faite au lecteur, et le polar est l'occasion d'y croire : c'est sans doute le genre littéraire qui l'utilise le plus.

Dans des histoires qui commencent ou finissent souvent par un crime, ce héros ou cette héroïne-là ne doit jamais mourir. C'est, en général, lui qui est chargé de l'enquête, quel que soit son uniforme (ou pas), et son rapport (clair ou opaque) aux lois et au droit. Pour échapper à la temporalité du commun des humbles vivants, il lui faut parfois être souple et amoral. Une dose de séduction est conseillée : Sam Spade et James Bond ont ainsi été à la page avant d'être transposés à l'écran. À défaut, il conviendra de surprendre par la ruse, et de comprendre par une double ration de raison : on appellera cela esprit de déduction ou empathie, et l'on trouvera Sherlock Holmes, Jules Maigret, Kurt Wallander (héros du Suédois Henning Mankell) ou Jean-Baptiste Adamsberg. On pourra en faire un individu « destroy », désabusé, usé mais toujours là, même après la retraite : ce seront John Rebus en Écosse, Harry Hole en Norvège, Hieronimus Bosch et moult confrères illustres aux États-Unis *(lire encadré page 57).*

Bien sûr, l'existence du héros récurrent précède celle du roman policier. Acteur clé de *La Comédie humaine,* Eugène de Rastignac était présent chez Balzac dès *La Peau de chagrin* (1831) et *Le Père Goriot* (1834). C'était la grande époque du roman-feuilleton,

dont le roman à énigme est aussi un enfant. C'est dans *Le Petit Journal* que parurent les premiers « Drames de Paris », signés Ponson du Terrail. Puis dans *La Patrie* et *La Petite Presse* que parurent les aventures de Rocambole, à partir du 21 juillet 1857 et ce jusqu'en 1870. Neuf romans que l'auteur consacre à son malfaiteur devenu bagnard puis justicier. Si la célébrité de Rocambole n'a pas survécu à son siècle, ses aventures intrépides firent naître un adjectif que vous aurez deviné. Il est aussi l'ancêtre d'un certain Arsène Lupin, le gentleman cambrioleur de Maurice Leblanc, que l'on retrouve dans dix-huit romans et trente-neuf nouvelles, de 1905 à 1941.

LES PRÉCURSEURS HAMMET ET CHANDLER

Mais puisqu'il est question d'origines, celles du « récurrent » nous renvoient au nom du précurseur historique du roman policier : Edgar Allan Poe. Et son chevalier Auguste Dupin, détective apparu en 1841 dans la nouvelle *Double assassinat dans la rue Morgue* (rue imaginaire de Paris… entièrement conçue depuis la Pennsylvanie où vivait Poe), puis dans deux autres nouvelles, *Le Mystère de Marie Roget* (1842) et *La Lettre volée* (1844). Plus de quarante ans avant Sherlock Holmes chez Arthur Conan Doyle, Dupin était de ceux qui comptaient sur l'observation et la déduction pour résoudre l'énigme d'un meurtre en chambre close.

Même pays, autre époque : en 1920 fut lancée la revue *Black Mask*, par le journaliste H. L. Mencken et le critique littéraire George Jean Nathan. C'était la vague des « pulps », ces revues à 10 cents, destinées à un public de jeunes et de fans attirés par les récits d'aventures, les westerns, les romances, les « comic strips », et bientôt par le polar au sang neuf. Bref : des fictions de genre. L'époque, aussi, du premier âge d'or de Hollywood, quand le cinéma devenait parlant. *Black Mask* publia les nouvelles de deux auteurs qui, très vite, devinrent des scénaristes prisés, et virent leurs livres adaptés : Dashiell Hammett et Raymond Chandler. Les précurseurs d'un polar plus social et plus politique : le « hard-boiled » (dur à cuire), qualifiant les fictions mais aussi les personnages. Il s'agissait toujours de résoudre un crime, mais on changeait de focale : plutôt que le « qui », il s'agissait surtout de dévoiler le « pourquoi ». À la morale on préférait l'interlope et l'amoral. Le contexte social devenait aussi •••

Holmes et Moriarty luttant près des chutes du Reichenbach dans le roman *Le Dernier Problème* (1891).

SOTHEBY'S/WIKIPÉDIA

LE JOUR OÙ CONAN DOYLE VOULUT TUER SHERLOCK HOLMES

C'est l'histoire d'un écrivain prisonnier de son personnage et d'un héros récurrent qui, en devenant plus célèbre que son créateur, a vaincu la mort même. En 1887, dans *Une étude en rouge*, le médecin devenu romancier Arthur Conan Doyle donne naissance à Sherlock Holmes, détective privé le plus célèbre de la fiction. Son intelligence hors du commun, sa méthode implacable et jubilatoire, son tempérament incontrôlable, à la limite de la folie, son humour désopilant aussi, magnifié par le duo qu'il forme avec le docteur Watson, en font la nouvelle obsession des lecteurs. Plus encore, à travers lui se dessine un archétype d'enquêteur qui traverse le genre jusqu'à aujourd'hui. Dès 1890, Sherlock Holmes est de retour dans *Le Signe des Quatre* et la ferveur populaire s'embrase encore davantage. Mais Conan Doyle vit mal la situation. Il est dépassé par sa créature, lui qui préférerait se consacrer à une autre littérature et à une veine romanesque plus historique. Alors, il prend une décision radicale : tuer son héros. Pour cela, il a un plan, lui offrir des adieux grandioses, un dernier affrontement d'anthologie contre Moriarty et un saut de la mort dans les chutes du Reichenbach comme un ultime sacrifice pour s'assurer de tuer son ennemi juré. Mais *Le Dernier Problème* (1891) fait scandale et les lecteurs hurlent au meurtre littéraire. Dix ans plus tard, après l'échec de ses romans « napoléoniens » qui l'ont plongé dans de graves difficultés financières et face à la vindicte populaire qui n'a jamais faibli, Arthur Conan Doyle fait volte-face. D'abord par le biais d'une ruse narrative dans *Le Chien des Baskerville* (1901), flash-back se situant avant la mort du détective, puis par un coup de théâtre dans *La Maison vide* (1903), où l'on découvre que Sherlock Holmes a maquillé sa mort pour arrêter le dernier lieutenant en liberté de Moriarty, le redoutable colonel Sebastian Moran. L'immortel s'offre une nouvelle vie qui se déclinera finalement en une série de soixante enquêtes, conclue en 1927 par *L'Aventure de Shoscombe Old Place.*

Léonard Desbrières

important que l'énigme. Le hard-boiled raconta la prohibition, les élites corrompues, la naissance des grandes villes modernes et la Grande Dépression.

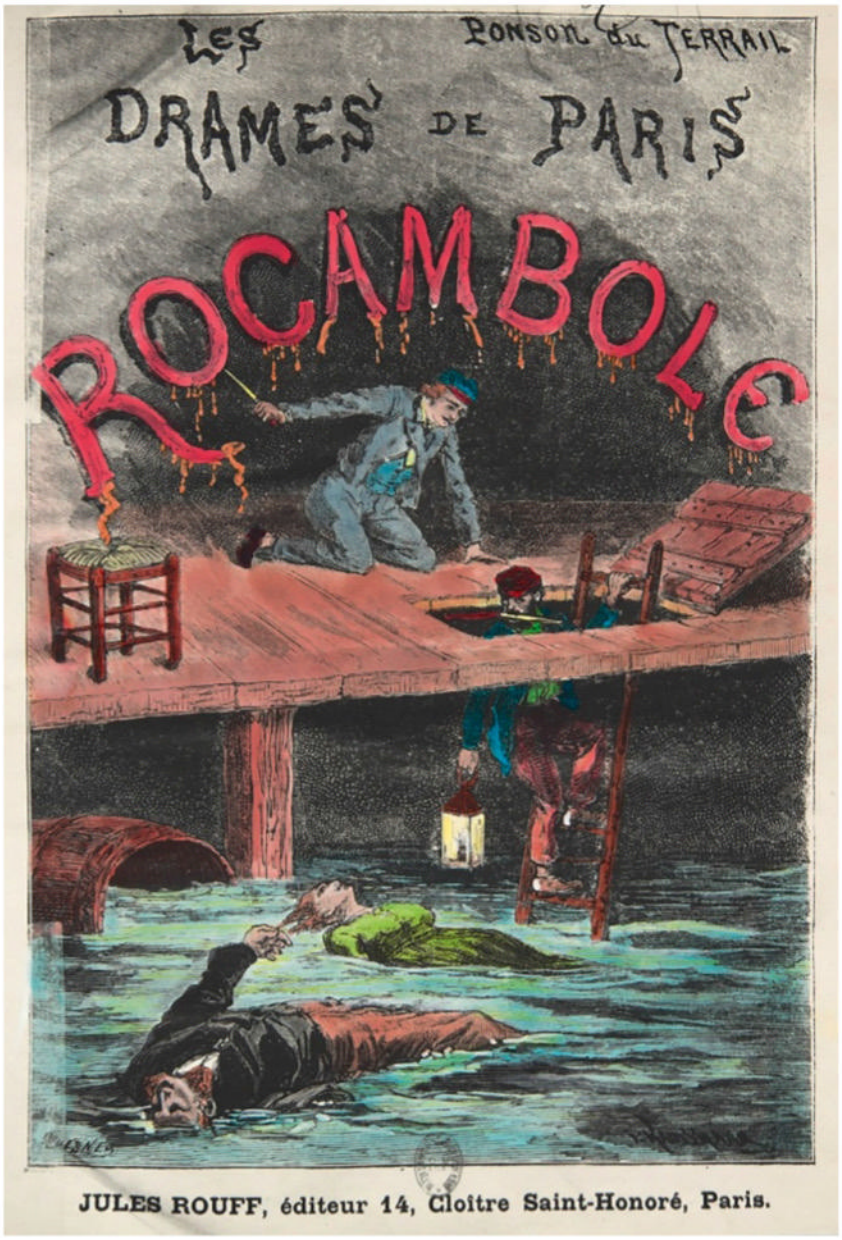
Après plus de trente nouvelles parues dans *Black Mask* et mettant en scène son détective sans nom, le « Continental Op », Hammet créa Sam Spade, héros d'un seul livre, mais du livre le plus connu de l'auteur : *Le Faucon maltais* (1930). Son confrère Chandler créa, lui, le premier héros récurrent du hard-boiled : Philip Marlowe, présent dans huit romans (dont *Le Grand Sommeil*, 1939)… presque tous issus de nouvelles publiées dans *Black Mask*. Spade et Marlowe furent tous deux incarnés au cinéma par Humphrey Bogart.

DES PERSONNAGES ADAPTABLES… OU PAS

Un certain Jules Maigret fit également ses premières apparitions en 1929 dans des nouvelles de la revue *Détective*. Paru deux ans plus tard, *Pietr-le-Letton* fut le premier des soixante-quinze romans que Georges Simenon consacra à son célébrissime commissaire jusqu'en 1972. Une durée qui obligea l'écrivain belge à suivre les évolutions de la société, le travail de la police parisienne. Mais chaque enquête de Maigret est surtout une peinture de l'humaine condition dans les lieux où il se rend. Et si ce personnage a passé les époques, c'est aussi parce que son simple nom évoque une image et une présence : sa pipe au bec, son pardessus et son chapeau, son flegme, son rythme. Logique, donc, qu'il soit devenu récurrent au cinéma (treize films en France), mais surtout à la télévision (moult séries en France, Italie, Grande-Bretagne, Italie, URSS). Dans une moindre mesure, le Nestor Burma de Léo Malet doit également aux écrans – petits ou grands – d'avoir passé les époques. Les 175 San Antonio écrits par Frédéric Dard n'ont pas eu cette chance car, précisément, la gouaille de l'auteur dépassait son propre personnage. Aux États-Unis, l'exception notable s'appelle John Dortmunder : créé en 1970, héros d'une quinzaine de romans, l'as du cambriolage inventé par Donald Westlake n'a jamais eu droit à un grand film malgré six adaptations – quand d'autres livres de l'auteur ont inspiré des films réalisés par Godard, Cavalier, Boorman et autres Costa-Gavras. Quand ils ont réussi à convaincre les lecteurs sur plusieurs générations, les grands héros récurrents sont une manne à adaptations, séries ou feuilletons… C'était vrai du temps de Maigret, ça l'est encore plus aujourd'hui.

Si elles sont adaptées, c'est que ces figures récurrentes vont au-delà de la relation triangulaire entre auteur, personnage et lecteur. Elles disent l'éternelle condition humaine, tout en symbolisant les bouleversements d'une époque. Ainsi, dans un polar qui fut longtemps à dominante masculine, les premières grandes héroïnes récurrentes incarnaient aussi de nouveaux métiers (Kay Scarpetta la légiste-profileuse de Patricia Cornwell), de nouvelles méthodes (la hackeuse Lisbeth Salander, de la série *Millénium)* ou un rapport féministe et intersectionnel au monde (là aussi, merci Lisbeth).

Quand elle a décidé d'écrire au noir en 2020, elle dont les livres étaient estampillés « littérature générale », Max Monnehay a créé un personnage atypique : Victor Caranne, psychologue intervenant à la prison centrale de l'île de Ré. Manière de



Couverture de *Rocambole. Les Drames de Paris* de Pierre Alexis Ponson du Terrail, éditions Jules Rouff en quatre volumes (1884).

PIERRE PONSON DU TERRAIL, ROCAMBOLE, LES DRAMES DE PARIS, ÉDITIONS JULES ROUFF, 1884.

traiter de la condition carcérale, avec un héros typique du genre. Caranne a tant de cicatrices à recoudre quand il a un moment libre qu'il est, à ce jour, apparu dans trois romans dont les titres disent ses démons : *Somb*, *Je suis le feu* et *À la gorge*.

MINIER ET THILLIEZ, LES « SERIAL SELLER »

Admirateur revendiqué de Michael Connelly, Bernard Minier avait passé sept romans avec son flic toulousain Martin Servaz quand il a décidé, en 2022, de créer Lucia Guerrero, lieutenante à l'Unité centrale opérationnelle de la Guardia civil. La première raison s'inscrivait dans l'ADN de l'auteur : ce natif de Béziers voulait, grâce à une héroïne espagnole d'emblée destinée à être récurrente, écrire sur le pays d'origine de sa propre mère. Après *Lucia* en 2022 et *Les Effacées* en 2024, Minier publie *Ruptures* (XO) en ce printemps, et nous avoue avoir eu « *envie d'un personnage nouveau* » pour « *changer radicalement de point de vue* ». Il poursuit : « *Je ne suis pas Servaz, mais il est de ma génération. Lucia est espagnole, elle a maintenant la quarantaine, et je lui ai collé un fils, désormais ado. Son regard n'est pas le mien, mais plutôt celui de femmes que je connais… et que je questionne.* » Cette vision enrichie ainsi qu'une protagoniste plus fonceuse que l'érudit et tempéré Servaz permettent à Minier de traiter des nouvelles technologies mais aussi de féminité, de maladies, de parentalité… et de l'avenir. Il n'est pas prévu que Servaz croise un jour Guerrero, car « *le "crossover", c'est rarement le meilleur bouquin d'un auteur* », sourit-il en louchant vers l'Américain Michael Connelly (chez qui c'est devenu systématique). Mais Minier, qui tient à un rythme de publication annuel, doit alterner entre ses deux personnages, et rit du piège qu'il s'est lui-même tendu : « *Je ne peux même plus faire de roman unitaire, qui me prendrait au moins trois ans…* »

Autre « serial seller » au rythme annuel, Franck Thilliez a eu moins de difficultés : *L'Autre Moi* (Fleuve noir, 28 avril) sera un roman indépendant. Sans le duo formé par le commissaire Franck Sharko et l'inspectrice Lucie Henebelle. Le plus gradé est apparu en 2004 dans le premier roman de son créateur, *Train d'enfer pour Ange rouge*, pour apparaître dans le suivant, *La Chambre des morts*, où l'on voyait apparaître l'inspectrice. Pour autant, ils ne se rencontrent que dans le cinquième « Sharko », et travaillent ensemble dans •••

CINQ ENQUÊTEURS EMBLÉMATIQUES TOUJOURS EN ACTIVITÉ

HERCULE POIROT

→ **Créatrice :** Agatha Christie
→ **Première apparition :** *La Mystérieuse Affaire de Styles* (1920)
→ **Particularité :** L'enquêteur le plus célèbre du plat pays, officiant au Royaume-Uni et reconnaissable entre mille avec sa tête ronde, ses moustaches soigneusement cirées et sa dégaine de dandy magnifiquement capturée par l'acteur Peter Ustinov, a résolu, avec son sens de la déduction inégalé, pas moins de quarante enquêtes avant de « quitter la scène » en 1975… et de renaître en 2014 sous la plume de Sophie Hannah.

LISBETH SALANDER

→ **Créateur :** Stieg Larsson
→ **Première apparition :** *Les hommes qui n'aimaient pas les femmes* (2005)
→ **Particularité :** Ne vous fiez pas à son physique frêle et à son look d'adolescente, la hackeuse devenue enquêtrice est aussi redoutable quand il s'agit de rendre la monnaie de leur pièce aux hommes qui maltraitent les femmes que lorsqu'il faut débusquer les plus atroces criminels de Suède. Après la trilogie originelle, elle continue à tracer sa route sous la plume de David Lagercrantz puis de Karin Smirnoff.

HARRY HOLE

→ **Créateur :** Jo Nesbø
→ **Première apparition :** *L'Homme chauve-souris* (1997)
→ **Particularité :** L'inspecteur de la police criminelle d'Oslo est l'archétype même de l'enquêteur dans le polar scandinave : alcoolique, dépressif, taciturne mais terriblement attachant. Surtout, il est animé par une rage et un sens de la justice qui le rendent impitoyable dans ses traques du mal le plus abject. On attend désespérément son retour, lui qui est absent depuis *Le Couteau* (2019) où il a bien failli y rester.

KAY SCARPETTA

→ **Créateur :** Patricia Cornwell
→ **Première apparition :** *Postmortem* (1990)
→ **Particularité :** Depuis près de quarante ans, elle est une héroïne dans un monde d'hommes. Elle donne à voir l'enquête sous un angle original, celui du médecin légiste qui mène l'enquête post-mortem. Elle incarne de manière troublante l'idée d'un alter ego fictionnel de l'auteur. Autant de raisons qui expliquent le culte voué à celle qu'on retrouvera dans une nouvelle enquête au mois de mai.

HARRY BOSCH

→ **Créateur :** Michael Connelly
→ **Première apparition :** *Les Égouts de Los Angeles* (1992)
→ **Particularité :** De son vrai nom Hieronymus Bosch, en hommage au peintre hollandais, l'inspecteur de la LAPD est le plus pur héritier des enquêteurs du « hard-boiled » américain, Sam Spade et Philip Marlowe. Un homme en proie à ses démons, en guerre avec sa hiérarchie mais le plus fin limier qui soit. Depuis *Nuit sombre et sacrée* (2020), sa 24e apparition, il mène l'enquête en duo avec une autre héroïne récurrente de Michael Connelly, à la tête de l'unité des Affaires non résolues, Renée Ballard.

Léonard Desbrières

ITV - YELLOWBIRD PRODUCTIONS - NETFLIX - PRIME VIDEO - RED ARROW INTERNATIONAL

FRED VARGAS ET ADAMSBERG
UN RETOUR DE RÊVE

Il faut l'écrire avec tristesse : le précédent roman de Fred Vargas n'était pas à la hauteur de ceux écrits auparavant. D'où l'inquiétude au moment d'entamer *Une unique lueur.* Inquiétude vite dissipée dès les premières pages, qui semblent conduire le récit vers une enquête fermement installée dans les bureaux du commissariat tenu par Adamsberg, chiffonné par un petit quelque chose mais quoi. C'est dire si le héros vargassien, qui s'affole des miettes sur sa veste comme autant d'indices à déchiffrer, est à son aise pour résoudre ce meurtre, et puis un autre, qui convoque poésie et cinéma. *« L'imaginaire se moque du vraisemblable »,* lance le commandant Mordent. Il ne croit pas si bien dire, et Fred Vargas avec lui. Cette enquête est surtout, pour l'autrice, l'occasion de se recentrer sur cette équipe de rêve qui avance à côté de ses pompes, celles d'Adamsberg en l'occurrence : Danglard, Retancourt, Veyrenc et les autres. *Une unique lueur* déroule pas à pas, caillou après caillou, cette enquête, lors de réunions dans la salle du *« concile »,* et Vargas prend manifestement plaisir, grâce à des dialogues magnifiques et magiques, à donner sa chance à tous les collègues d'Adamsberg. Une ode au roman et à l'amitié. **Éric Libiot**

UNE UNIQUE LUEUR
FRED VARGAS
525 P., FLAMMARION, 23 €. EN LIBRAIRIES LE 8 AVRIL.

José Garcia interprète Jean-Baptiste Adamsberg, dans le film *Pars vite et reviens tard* de Régis Warnier.

les neuf suivants : *« Il me fallait deux flics très différents pour construire l'intrigue du* Syndrom E. *J'ai longtemps cherché, avant de me dire : "Mais je les ai déjà, ce sont Sharko et Henebelle !"* » S'il publie des « one shots » réguliers, Thilliez a fait en 2018 un autre pas de côté, qu'il a réitéré. Il a ainsi créé un écrivain de papier, Caleb Traskman, pour avoir *« un personnage caché, maléfique, qui se glisse entre les lignes et ne se dévoile que par bribes au court des trois romans »* : *Le Manuscrit inachevé, Il était deux fois* et *Labyrinthes,* une trilogie singulière où le héros récurrent tire toutes les ficelles sans presque apparaître, sinon subrepticement. Traskman est le *« héros négatif »* de son auteur, *« celui qui veut nuire ». « Héros positifs »,* Sharko et Henebelle *« m'imposent un style d'histoire : enquête policière, réalisme, et schéma classique du polar procédural ».*

SECRET DE LONGÉVITÉ

Fred Vargas avoue : *« J'ai envisagé plusieurs fois de créer un autre enquêteur. Mais en imaginant un nouveau venu, je m'apercevais qu'il ressemblait toujours beaucoup à Adamsberg… Il faut croire que j'ai besoin de l'effet délassant de ce personnage. »* Le 8 avril, *Une unique lueur (lire ci-contre)* sera donc la onzième apparition du commissaire Jean-Baptiste Adamsberg depuis *L'Homme aux cercles bleus en* 1991, dans une œuvre riche de seize romans (en plus de nouvelles et, surtout, d'essais). Comme Maigret, ce héros-là a eu une belle existence romanesque avant de se voir transposé sur grand écran (sous les traits de José Garcia dans *Pars vite et reviens tard* de Régis Warnier) puis sur petit écran (Jean-Hugues Anglade puis Yvan Attal prenant le rôle, dans les téléfilms de Josée Dayan). *« Quand j'ai créé Adamsberg, j'étais chercheur au CNRS,* se souvient Vargas. *Le roman policier n'était qu'un à-côté destiné à des phases de détente. Aujourd'hui, j'ai quitté le CNRS, mais je continue d'alterner romans et enquêtes scientifiques. Il m'a toujours été difficile de dire pourquoi Adamsberg est ainsi fait. Ce que je sais, c'est que je l'ai voulu juste lent et calme, se laissant porter par les événements. Ce n'est que plus tard, après ces volumes où il est resté tel quel, que j'ai réalisé avoir créé l'exact contraire de moi-même, qui travaille ou agis à un rythme excessif et passionné. »* Et pour le faire durer, la chercheuse a trouvé la recette : *« le célibat »* ! Plus sérieusement : elle est de ceux, nombreux, qui pensent que les racines du roman criminel ont à voir avec les mythes de l'Antiquité. *« Pour moi, l'enquêteur symbolise le héros qui, après avoir surmonté quantité d'épreuves, réussit à délivrer les hommes d'un danger. Et le meurtrier du polar symbolise ce grand danger. »* Mais, ajoute-t-elle : *« Je pense qu'une figure de héros est incompatible avec une situation matrimoniale. Il est seul et doit l'être. Il peut être amoureux avant de partir en quête, ou bien se marier après le succès, mais pas pendant. C'est donc volontairement que je n'avais pas fait vivre sous le même toit Adamsberg et Camille, volontairement que j'ai fait exploser le couple en lui laissant un*

GAUMONT COLUMBIA TRISTAR FILMS

enfant. » Elle conclut : « *Le couple installé dé-héroïcise l'enquêteur. Par exemple, j'aime beaucoup Ed McBain et ses aventures du "87e District". Mais son Steve Carella a une vie de couple qui affaiblit progressivement sa propre dimension héroïque au profit d'un caractère d'homme normal.* »

QUAND TOUT COMMENCE AVEC LA MORT

Nouvelle venue sur la planète Polar, Ingrid Glowacki n'en est pourtant qu'à son second roman. *La Notaire* (Albin Michel) se penche sur un personnage très en vogue au XIXe siècle (Balzac, Flaubert, Maupassant), mais peu à la page dans la fiction de suspense (on note une apparition chez Agatha Christie, une autre chez Maud Tabachnik). Ce fut pendant huit ans le métier de l'autrice, qui a pris « *le polar comme un défi* », pour s'inspirer, dit-elle, « *de dossiers de successions et d'inventaires dont je me suis occupée, sans rompre le secret professionnel puisque je les mélange* ». Le défi était aussi de porter à la fiction une profession littérairement invisibilisée. « *Pourtant, c'est un peu la commedia dell'arte, le métier de notaire,* s'étonne-t-elle. *On voit le pire et le meilleur de l'humain, et souvent au pire moment : quand quelqu'un meurt.* » Et puisque le polar est un genre où tout commence quand quelqu'un meurt, Ingrid Glowacki a prévu d'y revenir : « *Initialement, mon Anna était construite pour trois tomes. Mais plus ça va, moins c'est figé… "Ma" notaire est née d'une opposition entre cette fonction professionnelle, qui est rigide, codifiée, et sa vie aussi bouillonnante que son psychisme puisqu'elle est bipolaire.* » Le second tome est d'ailleurs prévu à l'automne prochain. En ce début avril, le premier paraît en même temps que la nouvelle aventure d'un personnage qu'elle connaît d'assez près : Aurel le consul, le récurrent de Jean-Christophe Rufin *(lire ci-dessous)*… qui n'est autre que son mari depuis un an ! Ainsi, les héros se croisent et leurs inventeurs s'épousent… Cette histoire a décidément de l'avenir. ■ **Hubert Artus**

Max Monnehay.

Bernard Minier.

Franck Thilliez.

DE NOUVELLES RECRUES DANS LA BRIGADE

Sous les plumes de Jean-Christophe Rufin et de François Sureau, le consul Aurel et Thomas More intègrent la grande famille des héros récurrents.

Tous deux ont beaucoup en commun. Une carrière bien remplie avant l'écriture – François Sureau fut haut fonctionnaire et avocat, Jean-Christophe Rufin, médecin et diplomate. Une reconversion littéraire couronnée de succès – récompensée pour le premier du grand prix de l'Académie française en 1990 avec *L'Infortune* et, pour le second, du prix Goncourt en 2001 avec *Rouge Brésil*. Un destin glorieux qui leur vaut de revêtir l'habit d'académicien. Depuis peu, ils partagent une autre passion, celle de mener une double vie romanesque, façonnant en parallèle de leurs œuvres plus « classiques » une série aux influences policières qui met en scène un héros récurrent. Le premier à dégainer fut Jean-Christophe Rufin. En 2018, dans *Le Suspendu de Conakry*, apparaît pour la première fois son personnage du consul Aurel Timescu, inspiré de son expérience. Après avoir officié aux quatre coins du monde, en Guinée, en Azerbaïdjan ou au Mexique, son héros malgré lui embarque, cette fois, dans *La Folie Sainte-Hélène*, pour le bout du monde, une île perdue au cœur de l'Atlantique Sud, connue pour être le lieu d'exil et de mort de Napoléon Bonaparte. Son fantôme rôde d'ailleurs autour de cette nouvelle enquête menée par Aurel pour élucider la disparition du consul en place, alors qu'il était en conflit avec les Reconstituteurs, des passionnés d'Histoire venus rejouer l'Empire là où trépassa leur héros. Un septième épisode plus savoureux que jamais, mélange de suspense, d'humour et d'érudition. Apparu pour la première fois l'année dernière, dans *Les Enfants perdus*, le nouveau héros de François Sureau en est, quant à lui, à sa seconde enquête. Thomas More, c'est son nom, n'est pas un philosophe humaniste du XVIe siècle mais un limier de haute volée, ancien de la Sûreté impériale. On l'avait découvert au beau milieu de la défaite de Sedan, en 1870, on le retrouve désormais, dans *Loin de Salonique*, en 1913, à la frontière du monde grec et du monde ottoman. C'est là que le corps d'un professeur de droit parisien est découvert. Le début d'une enquête où vont se percuter les idéaux révolutionnaires et les ambitions nationalistes, laissant présager le chaos du monde à venir, l'attentat de Sarajevo et le début de la Première Guerre mondiale. Du grand polar historique. **Léonard Desbrières**

LES AVENTURES D'AUREL LE CONSUL. LA FOLIE SAINTE-HÉLÈNE
JEAN-CHRISTOPHE RUFIN
264 P., CALMANN-LÉVY, 19,90 €. EN LIBRAIRIES LE 1er AVRIL.

LES AVENTURES DE THOMAS MORE. LOIN DE SALONIQUE
FRANÇOIS SUREAU
160 P., GALLIMARD, 19 €

MARIE ROUGE – BRUNO LEVY/XO – AUDREY DUFER/FLEUVE NOIR

LE LIVRE À LIRE

BERNARD LEHUT

Chaque mois, notre célèbre intervieweur propose dans *Lire Magazine* un entretien avec un auteur dans l'actualité, à travers un podcast dont nous vous retranscrivons une version courte dans nos pages. Pour ce numéro d'avril, il a interrogé MARC DUGAIN, qui, dans *Submersion*, exploite une fois encore sa « fascination-répulsion » pour le pouvoir et ceux qui l'exercent.

« Comprendre les mécanismes du pouvoir et éclairer mes lecteurs »

De *La Malédiction d'Edgar* à *Submersion* en passant par la trilogie « L'Emprise » ou *Tsunami*, vos livres explorent le pouvoir. D'où vient cette attraction ?

Marc Dugain. De très loin. Enfant, j'ai côtoyé mon grand-père défiguré pendant la Première Guerre mondiale. J'en ai fait le sujet de mon premier roman [*La Chambre des officiers*]. Et dès l'adolescence, avant même d'entrer à Sciences Po, je me suis demandé comment des dirigeants ont pu emmener une classe d'âge au massacre. De là est née une forme de fascination-répulsion pour le pouvoir qui ne m'a plus quitté.

Trois ans après *Tsunami*, qu'est-ce qui vous a incité à mettre en scène une nouvelle fois un président de la république ?

M.D. Ce que j'appelle le passage à l'acte dans l'actuel contexte international. Auparavant existaient une retenue, la régulation des institutions mondiales, l'État de droit plus ou moins respecté. Aujourd'hui émergent des leaders, pour la plupart élus démocratiquement, qui versent dans une brutalité menant souvent à la guerre. Notre génération a tellement pensé que tout cela relevait du passé qu'elle est frappée de sidération.

L'un des aspects spectaculaires du roman est la submersion de sollicitations qu'affronte votre président. Est-ce le plus grand défi de la charge ?

M.D. Oui, quand on est dans l'entonnoir de problèmes de millions de personnes, comment trier ce qui est important ou pas, voir loin et non avoir le nez sur la prochaine échéance électorale, trouver le temps de penser et de se retrouver soi-même ? Le risque de saturation existe, il faut une solide santé mentale face à ce flux de sollicitations. Tout en écrivant le livre, je me disais qu'il était bizarre qu'après des milliers d'années d'évolution on en soit encore à confier le sort de 70 millions de citoyens à un seul homme même si son pouvoir n'est pas absolu.

Votre chef d'État se jauge par rapport à ses prédécesseurs. Quelles sont les qualités d'un grand dirigeant ?

M.D. La fidélité à ses convictions, ne pas céder à la première contrariété a fortiori à l'ère des réseaux sociaux si versatiles. Les convictions doivent être plus fortes que la volonté de rester en place, *« d'aller à la gamelle »*, comme dit l'un de mes amis politiciens.

Le président de *Submersion* est confronté à une question existentielle : pour sauver la démocratie, faut-il en transgresser les principes ?

M.D. Quand on a en face de soi des menteurs, des manipulateurs pathologiques tels Poutine, Trump ou Netanyahou, que tous les coups sont permis, se réfugier derrière les valeurs démocratiques devient parfois de la lâcheté. Il faut combattre à armes égales. Le rôle d'un chef d'État consiste à savoir où fixer la limite entre ce qui est acceptable ou pas pour préserver la démocratie. Mon président, comme moi, pense qu'il peut aller très loin *(rires)*.

Diriez-vous, pour conclure, que vos romans sont un acte politique ?

M.D. Disons qu'il s'agit plutôt d'une traduction de mon inquiétude, de ma volonté de comprendre les mécanismes du pouvoir et d'éclairer mes lecteurs. J'ai moi-même assez de mal à savoir pour qui voter pour ne pas devenir le porte-parole d'un parti ou d'un candidat. Je n'aspire qu'à transmettre un espoir de transparence à ceux qui me lisent comme le fait un journaliste d'investigation. Alors, dans ce sens-là, oui, c'est une démarche politique. ■

Propos recueillis par B.Le.

★★★☆☆
SUBMERSION
MARC DUGAIN
288 P., ALBIN MICHEL, 21,90 €.
EN LIBRAIRIES LE 1er AVRIL

➔ Retrouvez l'intégralité de l'entretien dans le podcast de Bernard Lehut, disponible sur nos réseaux sociaux et sur *ouest-france.fr* à partir du 26 mars.

AUDREY SOVIGNET – SAMUEL KIRSZENBAUM/ALBIN-MICHEL

LE CAHIER CRITIQUE

68 UN ÉLÉPHANT, ÇA NE TROMPE PAS **CLAUDIE HUNZINGER**

72 **SOFIA ANDRUKHOVYCH** UNE ODYSSÉE UKRAINIENNE

80 **FRANKENSTEIN** ENTRE QUATRE PLANCHES

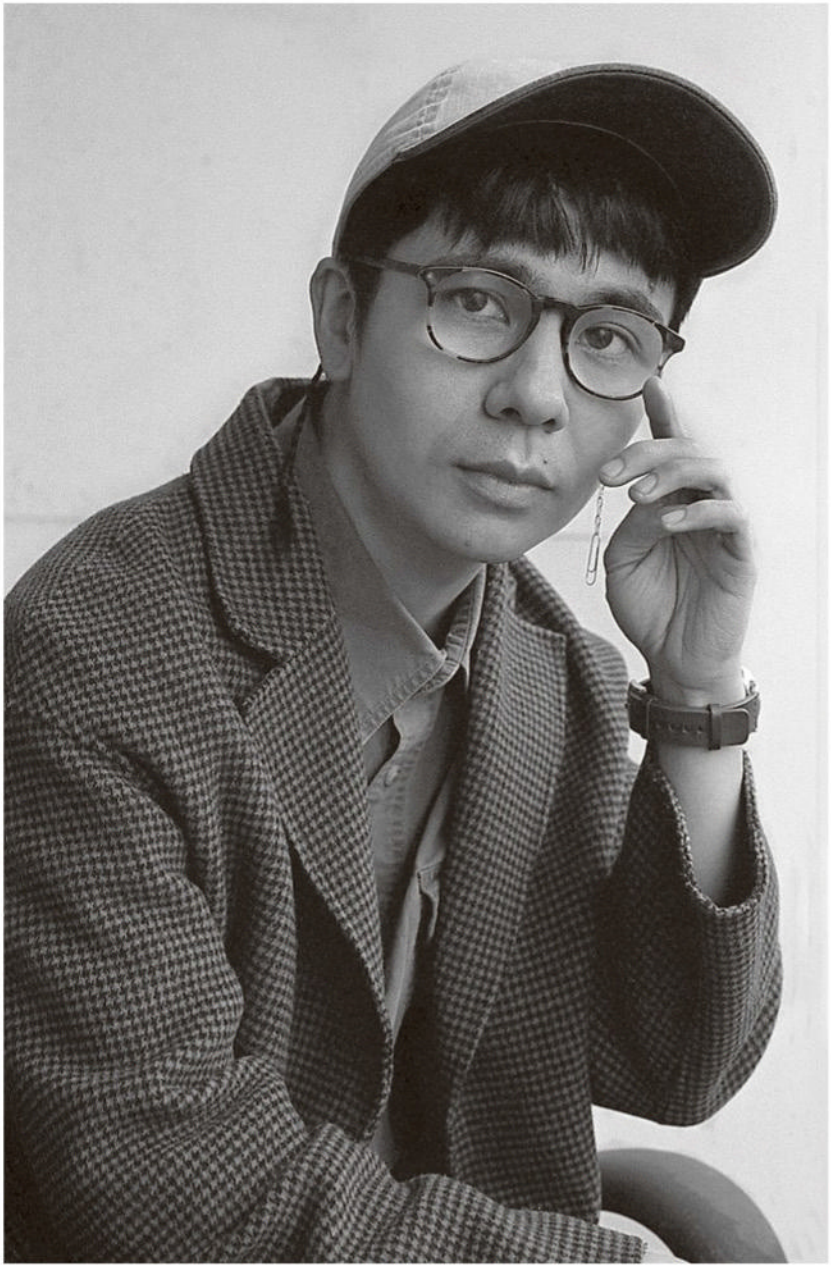
88 NOTRE AVENIR EN IA, SELON **BRUNO PATINO**

JOËL SAGET/AFP – MAYLIS COLLET/BELFOND – DAVID SALA/CASTERMAN 2026 – ROBERTO FRANKENBERG/GRASSET

OCEAN VUONG

Splendeur des marges

Jeune prodige des lettres américaines, le romancier et poète d'origine vietnamienne livre avec *L'Empereur de la joie* un deuxième roman puisant sa force et son inspiration dans la masse laborieuse d'un pays *« où gisent les rêves »* de ceux qui ont cru à ses promesses.



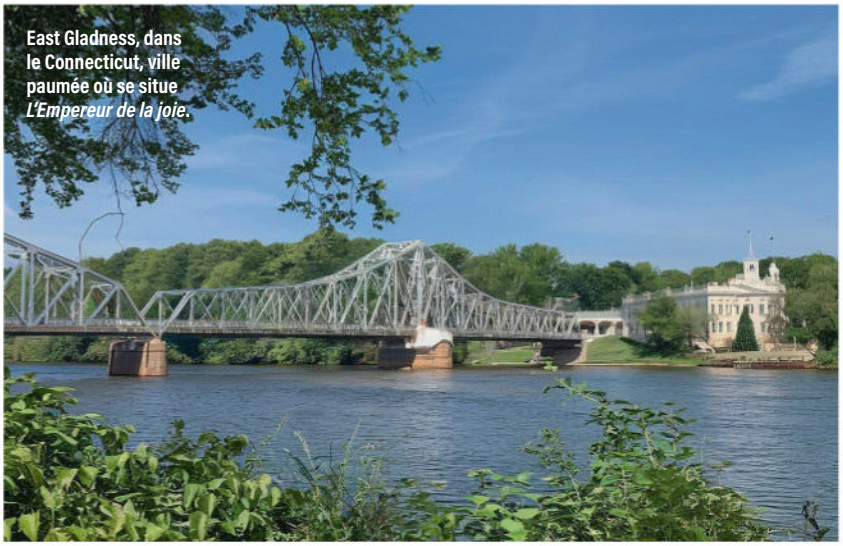
GIANCARLO VALENTINE/GALLIMARD

Rarement premier roman avait aussi bien porté son titre. En 2019, *Un bref instant de splendeur* éblouissait les lecteurs anglophones, best-seller immédiat propulsant sur le devant de la scène littéraire un jeune auteur né en 1988 à Hô Chi Minh-Ville. Remarqué dès la publication de ses premiers poèmes dans des revues et dans le recueil *Ciel de nuit blessé par balles*, Ocean Vuong évoquait, dans ce récit autobiographique prenant la forme d'une lettre qu'un fils adressait à sa mère analphabète, l'exil, la pauvreté, l'homosexualité, le langage qui éloigne plus qu'il ne rapproche, et une guerre dont le narrateur se savait issu, résumant l'histoire de sa famille par l'équation suivante : *« Un soldat américain a baisé une jeune fermière vietnamienne. D'où le fait que ma mère existe. D'où le fait que j'existe. D'où le fait que : pas de bombe = pas de famille = pas de moi. »*

Si *L'Empereur de la joie* s'inscrit dans la continuité stylistique et thématique de ce premier roman, il ne le prolonge pas pour autant mais en développe l'intention poétique : révéler la beauté de vies vécues en marge de la société. *« C'est si beau ici, même les fantômes vous le diront »*, annonce la voix guidant nos premiers pas dans East Gladness, ville en bordure d'autoroute et de voie ferrée que tout le monde *« contourne sans traîner »* tant elle semble avoir peu à offrir. Le 15 septembre 2009, sous une pluie diluvienne, un jeune homme suit cette voie ferrée jusqu'au pont King Philip's dont il enjambe la rambarde, le regard tourné vers le fleuve en contrebas. À 19 ans, Hai se pense *« à court de solutions pour rattraper ses erreurs »*. Sans emploi et sortant de désintox, il ne peut retourner vivre chez sa mère, qui habite pourtant de l'autre côté du pont mais le croit à Boston, où Hai lui a dit étudier la médecine. À défaut de blouse blanche, Hai porte ce jour-là une veste UPS trop grande pour lui, dont le U est presque effacé.

LE PARI DE LA BEAUTÉ ET DE LA DIGNITÉ

Depuis sa maison en équilibre au-dessus du fleuve, Grazina dissuade Hai de mettre fin à ses jours. Atteinte de démence, la vieille dame vit seule depuis la mort de son époux, le départ de ses enfants et de son infirmière. En échange de quelques courses et de bons soins, Grazina propose à Hai d'occuper la chambre de sa fille, ce qu'il accepte. *« Juste le temps de me remettre sur pied, hein ?*



East Gladness, dans le Connecticut, ville paumée où se situe *L'Empereur de la joie*.

« OCEAN VUONG REDESSINE LES CONTOURS DU GRAND ROMAN AMÉRICAIN, QUI N'EST AUTRE QUE CELUI DES OUBLIÉS DE L'HISTOIRE ».

Après, je fiche le camp. » Les semaines passent, les cœurs s'apprivoisent. Originaire de Lituanie, la famille de Grazina a fui le système soviétique, de la même manière que celle de Hai a fui le régime communiste vietnamien. C'est pourtant à la guerre que jouent nos deux colocataires, se poursuivant de pièce en pièce, « *leurs doigts imitant des pistolets, verrouillés et rechargés tandis qu'ils s'accroupissaient au milieu des fauteuils aux motifs fleuris* ». Mais le véritable combat que mène Hai est bien celui de sa dépendance aux opioïdes, qu'il dissimule à Grazina tout en lui dérobant ses médicaments.

Grâce à son cousin Sony, Hai est embauché chez HomeMarket, une chaîne de fast-food servant toute l'année des plats de Thanksgiving, où « *"cuisiner" signifiait réchauffer une nourriture spongieuse préparée douze mois plus tôt dans un laboratoire en périphérie de Des Moines* ». « *L'équipe était composée de gens comme la Nouvelle-Angleterre en modelait tant : érodés par les intempéries et constamment vannés, ou à cran, voire les deux.* » C'est pourtant au contact de Maureen la caissière mélancolique, de BJ la catcheuse rêvant de devenir professionnelle, de Wayne le « *Chef rôtisseur* » « *bâti comme une armoire à glace* », d'Amanda « *la fille à la plonge* » et du Russe, « *version améliorée de Gollum dans* Le Seigneur des anneaux », que Hai se découvre une seconde famille, solidaire et aimante bien que salement cabossée par la vie. Comme eux, Hai « *faisait désormais partie des masses laborieuses qui nourrissaient le pays. Il était le carburant de l'Amérique. Et il brûlait d'être utile, et dûment utilisé* ».

EXTRAIT

Plutôt que de prendre le parti de la laideur de ces paysages de banlieue et du cynisme caractérisant un système ultralibéral auquel Hai et ses camarades sacrifient leurs forces et leur santé, Ocean Vuong fait le pari de la beauté, qui se loge jusque dans les nids-de-poule « *que les averses d'été transforment en cuvettes d'eau verte cristalline où les vairons folâtrent librement* », et de la dignité de ceux qui abattent chaque jour, pour joindre les deux bouts, un travail dont tout le monde détourne les yeux. Incisive, parcourue de fulgurances oniriques et sublimes, la prose d'Ocean Vuong redessine les contours du grand roman américain, qui n'est autre que celui des oubliés de l'Histoire, dont les visages « *déformés par le vent et la vitesse comme les parias des toiles de Munch* » défilent au-delà des vitres des voitures et des bus Greyhound, de toutes ces vies anonymes auxquelles la littérature est peut-être la seule à donner un contour. ■

Laëtitia Favro

★★★★★

L'EMPEREUR DE LA JOIE [THE EMPEROR OF GLADNESS]

OCEAN VUONG

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR HÉLÈNE COHEN

512 P., GALLIMARD, 25 €

Matrice poétique

En novembre 2019, trois mois après la parution d'*Un bref instant de splendeur*, la mère d'Ocean Vuong mourait d'un cancer. Rassemblés sous une même couverture dans la collection Poésie/Gallimard, *Ciel de nuit blessé par balles* et *Le temps est une mère* entourent l'écriture de ce premier roman, dont les thèmes – la guerre du Vietnam, l'exil aux États-Unis, la persistance de la violence, la découverte de la sexualité – composent le premier recueil, tandis que le second accompagne le deuil de la mère. « *Assez jeunes pour croire que rien / ne peut les changer, ils entrent, main dans la main, / dans le cratère de bombe* », lit-on dans le poème « Un peu plus près du précipice », avec la sensation d'entrer à notre tour dans ce cratère, main dans la main avec un poète qui, jusqu'au fond du précipice, cherche et préserve la beauté. ■ **L.F.**

★★★★☆

CIEL DE NUIT BLESSÉ PAR BALLES [NIGHT SKY WITH EXIT WOUNDS],

SUIVI DE *LE TEMPS EST UNE MÈRE [TIME IS A MOTHER]*

OCEAN VUONG

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR MARGUERITE CAPELLE ET MARC CHARRON, 240 P., POÉSIE/GALLIMARD, 8,40 €

DR

PATRICIA REZNIKOV

À l'Est, rien de nouveau

Une amie ukrainienne m'a mise en garde dès février 2022 au commencement de la guerre : Européens, réagissez, sinon vous finirez comme la Transnistrie ! (région moldave occupée par la Russie). Depuis sa lecture en 1998 de *Kaputt* de Curzio Malaparte et du récit du pogrom de Iași en 1941, Lionel Duroy est hanté par la Roumanie, son effroyable passé antisémite et par sa voisine historique, la Moldavie. Dans *Un mal irréparable*, paru en août dernier, il nous racontait la déportation d'une famille roumaine par les communistes. Il publie aujourd'hui *Une journée dans la vie de Maria Ivanova,* où il laisse parler Maria, jeune journaliste moldave qui vit à Chișinau, la capitale, avec sa fille. En ce jour d'élection, elle choisit de retourner à Branişte, son village natal. Citadine cultivée, progressiste, pro-européenne, elle retrouve les siens, nostalgiques de l'époque communiste et de la collectivisation. Ses parents vouent l'Occident capitaliste et dépravé aux gémonies, persuadés que l'Europe ne leur apportera rien de bon. À sa demande, elle pilote l'écrivain français Marc Orban, double de Duroy, dans les arcanes de l'identité moldave. Il suit le duel entre Maia Sandu, présidente anticorruption sortante, et Alexandr Stoianoglo, le candidat soutenu par la Russie. Sandu a pour projet d'arrimer la Moldavie, devenue depuis l'effondrement de l'URSS en 1991 une kleptocratie, à l'Union européenne. Quant au plan de la Russie, il est de s'emparer de la Moldavie.

Dans son récit, Duroy nous met face à la figure de l'écrivain, toujours nécessaire en ce qu'elle survole le réel en voyeuse sensible. Quel plus beau cadeau un auteur peut-il faire à son personnage que lui donner la parole ? Le lecteur suit Maria chez les siens, écoute son histoire : études, mariage à 19 ans et divorce – terrible anecdote du jeune mari qui perd au jeu l'argent de l'opération de sa femme ! Elle n'a pas l'habitude qu'on s'intéresse à elle ou à son pays. De son côté, l'écrivain discret et élégant fait sensation, il détonne dans le repas de famille. Sergiu, un jeune ramassé dans la rue par Maria et ses amis lors de la soirée électorale, s'avère incarner le visage trouble du pays. Voici l'Histoire à visage humain, celle vivante en ses mille anecdotes, qui intéresse tant Anne Applebaum, la grande historienne américaine spécialiste des pays de l'Est.

> VOICI L'HISTOIRE À VISAGE HUMAIN, CELLE VIVANTE EN SES MILLE ANECDOTES

Mai 1960. Une femme quitte pour quelques heures l'hôpital psychiatrique où elle réside. Dans sa ville de Cluj en Roumanie, anciennement Kolozsvár en Hongrie – symbole de la déchirure des identités –, elle convoque ses souvenirs, pêle-mêle, en un subtil patchwork : son père adoré, le ghetto, les réminiscences surréalistes de l'adolescence brisée dans les camps nazis où elle fut déportée en 1944, les nouveaux arrivants du camp qu'elle distrayait pour les rassurer, Göth le *Lagerführer* sanguinaire, la maîtresse du père et son fils, le petit Laci qu'elle a tant aimé, les *« distributions »* en Roumanie soviétique, Yeux-Bleus, la psychiatre, Gábor, le grand amour aimé à l'ombre de la mort, le cousin martyr à l'âme pure, la poésie d'Endre Ady, sa mère qui refusait d'admettre ce qui lui arrivait. Mémoire, survie, responsabilité. Lucidité, dignité, vérité. Tel est le projet de *La Promenade,* ce texte inclassable de la grande écrivaine Mária Földes, née en 1924 à Arad en Transylvanie dans une famille aisée et laïque, qui aura traversé son siècle et dont l'œuvre sur la Shoah fait référence. *« Je suis capable de tout supporter,* dit-elle, *à l'exception de la vie elle-même. »* ■

★★★★☆
UNE JOURNÉE DANS LA VIE DE MARIA IVANOVA
LIONEL DUROY
176 P., FLAMMARION, 19 €. EN LIBRAIRIES LE 8 AVRIL.

★★★★☆
LA PROMENADE [A SÉTA]
MÁRIA FÖLDES
TRADUIT DU HONGROIS PAR CATHERINE FAY,
168 P., SYRTES, 17 €

AUDREY SOVIGNET

LiRE magazine

Inoubliables autrices

Jane Austen, les soeurs Brontë, Agatha Christie, Colette, Marguerite Duras, George Sand, Françoise Sagan, la Comtesse de Ségur, Virginia Woolf

UN NUMÉRO COLLECTOR DE 228 PAGES EN VENTE ICI

BENJAMIN DE LAFORCADE ▪ ADELINE DIEUDONNÉ

Une vérité qui arrange

Dans leurs romans respectifs, l'auteur toulousain et l'écrivaine belge explorent deux facettes d'une mascarade parfaitement orchestrée. Tantôt fantasque, tantôt mesquin ou macabre, mais toujours maîtrisé, l'art du mensonge y est déployé avec un soin tel qu'il prend au piège personnages et lecteurs.

Après le très remarqué *Berlin pour elles*, finaliste du prix Femina 2024, *Woody,* le troisième roman de Benjamin de Laforcade déploie un univers et une tonalité radicalement différents, qui interdisent toute anticipation. Dès le début, la personnalité de Woody, le protagoniste, alors enfant, saisit par sa singularité. Sa piété se manifeste avec une intensité sans compromis : *« Si Dieu décidait de se débarrasser de tout le monde et de tous les noyer d'un seul coup, c'est moi qu'il enverrait sur l'arche avec les zèbres et les girafes »,* confie-t-il, avec la même fantaisie que pour ses autres extravagances. Malade imaginaire assumé, il redoute le sida, se croit atteint d'une tachycardie incurable et joue à plein poumon une commedia dell'arte digne des plus grands dramaturges. À l'école, il tombe sous le charme d'Abigaëlle, puis de Valentin, *« deux objets célestes à la masse négative »,* qui deviennent rapidement ses meilleurs amis et ses amants, au grand désarroi de ses parents et de ses camarades, qui n'y voient qu'une honteuse maladie. La langue de ce roman, sensorielle et jaillissante, accompagne Woody en électron libre, brouillant toutes les frontières de ses désirs malgré les jugements constants : *« Parce qu'il faut être clair, paraît-il, avoir une préférence, une orientation stricte qu'on garde toute sa vie. Comme si ces choses-là étaient assez étanches pour ne pas déborder, déteindre, comme si jamais le désir n'évoluait. »* Bientôt, l'adolescence s'achève avec l'année du bac. Les trois amis réussissent l'examen, mais Woody affirme l'avoir raté, avant de disparaître sans explication. Ses deux amis restent esseulés, confrontés pour la première fois à la douleur de la perte et aux mystères d'un deuil amical. L'absence amorce un changement décisif de point de vue dans le roman, les affirmations y deviennent progressivement nuancées. Au retour du protagoniste, le monde a changé, et la déflagration est totale. Avec une maîtrise saisissante, Benjamin de Laforcade conduit son lecteur sur un fil d'incertitude, le laissant profondément troublé par une étrange impression de déjà-vu et d'attachement pour Woody. Son existence rapportée s'adapte *« à votre goût, pour que jamais ne vous vienne l'envie de quitter le théâtre ».*

ÉROS ET THANATOS

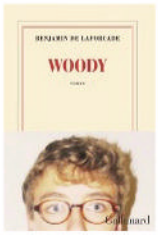
Partant de cette même machinerie, Adeline Dieudonné puise dans tout son arsenal littéraire pour donner naissance à *Dans la jungle*, un texte définitivement enveloppé d'un macabre éclat. Dès le premier chapitre, le ton est implacable : deux familles, des

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD. - JÉRÔME BONNET/L'ICONOCLASTE

parents en deuil, se retrouvent chez le notaire pour évoquer l'héritage qui leur est légué. Pour les uns, leur fille, Aurélie, a été assassinée, tout comme ses propres enfants. Pour l'autre, Arnaud, époux et fils, en est tout simplement l'assassin. Sur le papier, le couple incarne le cliché idéal : réussite sociale, chien, enfants, train de vie aisé, et opportunités professionnelles. Étape après étape, leur histoire se déploie, retraçant leur première rencontre et la personnalité d'un garçon à première vue « *flegmatique, concentré, mesuré dans ses gestes* », face auquel Aurélie tombe immédiatement sous le charme. Une spontanéité amoureuse qu'elle paiera bientôt, car « *si elle s'était montrée si accessible avec lui, elle devait forcément l'être avec tous les autres* », d'après son nouveau petit ami. Ces réflexions rances dévoilent progressivement la jalousie maladive de celui qu'elle épousera plus tard. Les histoires qu'Arnaud s'invente reflètent ses propres tentations et frappent par leur vraisemblance, annonçant avec certitude sa lente dérive vers la folie. Pour mener à bien ses manipulations, il distord la vérité, transpose la honte sur sa femme, endosse le rôle d'évidente victime et bâtit, pierre par pierre, un agrégat de mensonges tous plus vicieux les uns que les autres. Il la quitte et la reprend selon ses intérêts, use de l'abandon comme appât affectif et assoit ses propres contrariétés sans jamais communiquer pleinement. À chaque absence, Aurélie traque ses insuffisances, déconnectée de ses défenses, de son ego et de sa confiance.

L'écrivaine belge dissèque les années, les mois et les journées de ce couple, la lente incursion du non-retour et l'avènement funeste d'un Monsieur Tout-le-Monde en col blanc, devenu assassin. L'homme qui tue n'a ni visage ni classe sociale. Il n'est jamais question d'un « true crime » mettant le féminicide et l'infanticide au service d'une intrigue : aucune enquête, juste l'injonction à observer. La progression, lente et méthodique, est brillamment instiguée, nécessaire et sordide, où chaque détail compte et participe activement au puzzle du trépas. ■

Marie Jouvin



★★★★☆
WOODY
BENJAMIN DE LAFORCADE
228 P., GALLIMARD, 19 €.
EN LIBRAIRIES LE 9 AVRIL.

EXTRAIT

★★★☆☆
DANS LA JUNGLE
ADELINE DIEUDONNÉ
448 P., L'ICONOCLASTE, 22,50 €.
EN LIBRAIRIES LE 2 AVRIL.

Drôlement incorrect

Avec *Le Petit Polémiste*, en 2020, Ilan Duran Cohen avait imaginé une dystopie satirique décoiffante, dans un monde à mi-chemin entre régime de contrôle social à la chinoise et politiquement correct à l'américaine. Le héros, Alain Conlang, avait été dénoncé à la suite d'un propos douteux lors d'un dîner privé. Pas de pitié pour les déviants ! Il est à présent « *candidat à la renaissance* » (comprenez, détenu) dans un « *institut d'épanouissement* » (prison), avec des « *conseillers* » (gardiens) chargés de sa rééducation… Comme dans le premier épisode, Ilan Duran Cohen pousse, dans *Le petit polémiste se marie*, la caricature à fond, en insistant particulièrement sur la question du langage (dès la première page, on apprend que les mots « blanc » et « noir » sont désormais interdits) et sur les délires de la logique inclusiviste en roue libre (le mot « humain » est interdit aussi, par égard pour nos « *concitoyens issus de l'animalité* » !). Malgré certains effets déjà vus, c'est toujours drôle et cinglant. ■

Bernard Quiriny

★★★☆☆
LE PETIT POLÉMISTE SE MARIE
ILAN DURAN COHEN
314 P., ACTES SUD, 21 €

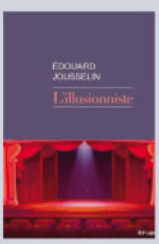
AUDREY SOVIGNET

MARQUE-PAGE

par Baptiste Liger

Passage à l'acte

Les comédiens plus ou moins en galère semblent inspirer les écrivains. Ce mois-ci, on aura pu suivre le destin d'un garçon qui se rêvait roi du stand-up dans *Je suis drôle* de David Foenkinos *(lire page 6)* et le parcours de l'humoriste héros du nouveau roman d'Éric Metzger, *Seul en scène* (L'Olivier). Le personnage de *L'Illusionniste*, lui, doit tourner une publicité en province pour un fromage – le Brebiloup – et, à ce titre, séjourne une semaine dans une petite *« station balnéaire à moitié vide »*, Saint-Frulon-la-Baie. À l'hôtel – un peu bruyant –, il rencontre différentes personnes, parmi lesquelles un retraité de chez Axa et un barman dont il faut se méfier. Surtout, Étienne est fasciné par la réceptionniste, Charlotte. C'est décidé : ce sera elle, le modèle pour l'héroïne de la pièce qu'il souhaite écrire – et qu'il finira par monter à Paris. De quoi chambouler l'existence de cette jeune femme, dont le couple (avec un garçon accro à la PlayStation) bat un peu de l'aile… On imaginerait volontiers la suite, mais Édouard Jousselin (dont on avait aimé *Les Cormorans* et *La Géométrie des possibles*) sait prendre des chemins inattendus – à l'image des étranges extraits de manuel de développement personnel qui rythment le récit. La création (la réinvention ?) de la vie, le jeu, le succès, la violence et les changements de perspective (à plus d'un titre) seront ainsi au cœur de ce récit qui, sur un canevas a priori attendu, monte en puissance jusqu'à un dernier tiers, sorte de mosaïque narrative, tout en virtuosité. Car *« dans la multiplicité de l'illusionniste, il ne faut pas se fier à une facette plus qu'une autre »*. Pas seulement sur les planches…



★★★★☆
L'ILLUSIONNISTE
ÉDOUARD JOUSSELIN
256 P., RIVAGES, 21 €

QUE VAUT ?

LE NOUVEAU RECUEIL DE FRÉDÉRIC BEIGBEDER

Il a beau *« faire pousser des tomates dans [son] jardin, sniffer de l'iode au lieu d'autre chose »* dans son Pays basque d'adoption, Frédéric Beigbeder – ou plutôt son double burlesque Octave Parango – n'est pas devenu barbant. Certes, quelques textes ont déjà paru dans la presse, mais on pardonne sa paresse à cet Oblomov à la française. Depuis *Nouvelles sous ecstasy*, l'écrivain excelle dans le format court : saillies fulgurantes, confessions mi-figue mi-raisin et moralisme de night-club. Avec *Ibiza a beaucoup changé*, il maintient le cap, et le titre dit vrai : certains textes déclinent – encore et toujours ! – la nostalgie d'un faste festif révolu. Dans cette veine, celui où il aborde l'hôtel Meurice en radeau pour une fête apocalyptique est sûrement le plus imaginatif. Ailleurs, il cultive l'autodérision du vieux dragueur parisien ; l'humour fait mouche, même si les ressorts grincent parfois pour qui le lit depuis longtemps dans ce numéro d'équilibriste nombriliste, qui a le mérite d'être assumé. On ne pourra pas davantage lui reprocher de donner dans le politiquement correct : *« Pour qu'une femme me plaise, il suffit qu'elle me repousse »*, écrit-il, rêvant aussi d'*« entrer à l'Académie parce qu'elle [le] rejette »*. Son art de la chute sous forme de maxime désabusée demeure vif, et son regard surprend toujours par sa fraîcheur quand il s'attaque à des thèmes surexploités comme l'IA, ou même… le père Noël. Les décennies passent, mais, décidément, Beigbeder ne sent pas le sapin. **Simon Bentolila**

★★★☆☆
IBIZA A BEAUCOUP CHANGÉ
FRÉDÉRIC BEIGBEDER
224 P., ALBIN MICHEL, 19 €. EN LIBRAIRIES LE 1er AVRIL.

CLAUDIE HUNZINGER

Échapper aux caisses

Habituée des renards et des cerfs, la lauréate du prix Femina 2022 pour *Un chien à ma table* hérite d'un éléphant pour ce texte de commande questionnant notre volonté de dominer la nature.

En septembre dernier, le Centre Pompidou fermait ses portes au public pour au moins cinq ans. Pour la collection « Un seul art », dix écrivains dérogent à cette fermeture, chacun se voyant confier une œuvre appartenant aux collections du musée, à partir de laquelle ils donneront naissance, *« en écho, en miroir, en communion »* à un texte littéraire. Est-ce parce qu'elle vit dans le massif des Vosges, entourée de nature sauvage, qu'on a « commandé » à Claudie Hunzinger cet *Éléphant* ? Pas n'importe lequel : celui du peintre Gilles Aillaud (1928-2005), *« un éléphant dans sa prison »*, seul, une défense brisée, exposé au regard des badauds. *« Une montagne de mélancolie »*, commente l'une des voix menant le récit. Elles sont cinq : Jenny (double de Claudie), Gabor, Capde, Lisa et Mohawk, auxquelles celles d'un rouge-gorge et de la nuit viendront se mêler. Comment écrire cet animal en captivité, que Jenny n'a jamais vu ? *« Ça m'est venu hier en pensant aux étranges paysages de lacs et de savanes primordiales d'il y a 125 000 ans qui s'étendaient par ici, […] ça m'est venu que ma vie s'était passée dans un recoin d'Europe entre les dos immobiles d'une troupe d'éléphants de montagnes. Devenus montagnes. »*

FAIRE BOUGER LA FRONTIÈRE ENTRE HUMAIN ET ANIMAL

Les Vosges offrent dès lors un cadre pour l'éléphant échappé de sa solitude, et permettent à l'écrivaine de faire bouger la frontière entre humain et animal. Si l'humain n'est pas dans la cage, c'est bien lui qui a enfermé l'animal. *« C'est l'ambiguïté de cette relation qui m'occupe et l'étrangeté des lieux où s'opère cette séquestration silencieuse et impunie »*, précisait Gilles Aillaud. Une ambiguïté que le personnage principal de Claudie Hunzinger explore à travers l'histoire de sa propre famille, *« où l'on déportait les enfants dans des internats lointains ». « S'il n'y avait pas eu l'internat, je n'aurais sans doute pas découvert l'issue et comment échapper aux caisses. À toutes les caisses. »* Prêtant l'oreille à cette *« masse flottante »*, l'écrivaine interroge notre rapport à la nature, et la possibilité de représenter cette relation sous une forme artistique. Peu à peu, l'identification opère, de sorte qu'on ne sait plus qui, de l'animal ou de l'humain, est le plus aliéné. ■

Laëtitia Favro

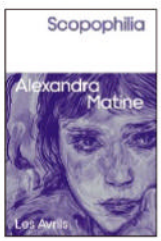
EXTRAIT

★★★☆☆
L'ÉLÉPHANT
CLAUDIE HUNZINGER
128 P., GRASSET/CENTRE POMPIDOU, 17 €.
EN LIBRAIRIES LE 1er AVRIL.

JF PAGA/GRASSET

Les regards dévorants

Après *Les Grandes Occasions* et *La Pire Amie du monde*, Alexandra Matine explore une nouvelle voix féminine pleine d'aspérités dans *Scopophilia* – autrement dit, le plaisir de regarder et d'être vu. Dès son plus jeune âge, la famille de Georgia lui fait comprendre que l'amour de soi est « *une vanité à bannir* » et l'amour des autres « *un mensonge à décrypter* ». Elle habite une chambre d'étudiant lorsque le pays connaît la pandémie. Restée seule dans l'immense bâtiment, elle monte sur les toits et commence des vidéos sur sa « *la plateforme* ». En quelques mois, elle devient la première influenceuse de France, publie des posts sponsorisés et contrôle son image physique jusqu'à en créer une version erronée. Lorsque le confinement prend fin, jusqu'alors protégée par un écran, sa carrière se confronte à la vie réelle : on la reconnaît dans la rue et on l'invite aux plus grandes soirées. Au fil des rencontres qui la réduisent à un objet de marque, des internautes qui la déshabillent à chaque sortie, des critiques agressives et des médias sexistes, l'ascension toujours plus sordide de Georgia ne fait que commencer. À la croisée de *The Neon Demon* et de *The Substance*, *Scopophilia* se révèle un roman d'une lucidité vertigineuse. ■ **Marie Jouvin**



★★★★☆
SCOPOPHILIA
ALEXANDRA MATINE
464 P., LES AVRILS, 23 €

Le fait divers, c'est son affaire

Souvenez-vous, en 2015, Didier Decoin bluffait les lecteurs avec son *Dictionnaire amoureux des faits divers*, soit 800 pages traitant des précurseurs des *Experts* aux grandes erreurs judiciaires, du cannibale Issei Sagawa à la Porsche de James Dean. Fan du polar américain mais aussi et surtout des faits divers, l'auteur de *John l'Enfer* revient avec un mix de ses deux passions. C'est dans l'Amérique de 1944, au cœur de l'État ségrégationniste de Caroline du Sud, que nous entraîne l'ancien président de l'académie Goncourt. Ou plutôt la juge Lucy McGillish, diligentée de nos jours pour enquêter sur le procès expéditif qui envoya le jeune Noir George Stinney à la chaise électrique. Un *cold case* qu'elle va s'efforcer d'élucider en compagnie de son fidèle – et délicat amoureux – greffier noir Goliath, afin d'ordonner, ou pas, la révision du procès. Au fil de l'ouvrage, l'évidence s'impose : aucune preuve ne permet d'incriminer l'adolescent de 14 ans dans le meurtre des deux fillettes blanches d'Alcolu, cité forestière dirigée par des apôtres des lois Jim Crow. C'est cette Amérique-là qu'explore Didier Decoin dans *Maypops*, tout comme il s'attarde sur les délicieuses relations entre la brillante juge et son greffier. ■ **Marianne Payot**

★★★☆☆
MAYPOPS
DIDIER DECOIN
416 P, STOCK, 22 €.
EN LIBRAIRIES LE 1er AVRIL.

CHLOÉ VOLLMER/LES AVRILS – BENJAMIN DECOIN/STOCK

ET AUSSI...

★★★☆☆
LA GRANDE MÉTHODE
LOUISA YOUSFI
152 P., LA FABRIQUE, 15 €

L'enterrement du père au pays est un motif récurrent de la littérature contemporaine. Pour le narrateur, fille ou fils d'immigrés en France, le voyage en Algérie engendre une perte de repères. La langue, la religion, les rites et rituels de leurs proches retrouvés : tout concourt à une prise de conscience violente de la distance créée par l'exil. Un grand chambardement que Louisa Yousfi explore dans un texte hybride, où chaque chapitre est une création littéraire en soi. Dès l'avion, la question de la légitimité des descendants élevés en France est posée. Ils s'en sortiront en plongeant dans un bain de mots, de rites et rituels, comme si seule l'immersion pouvait les aider dans leur *« quête de pouvoir »* (et non d'identité, terme éculé selon l'autrice). **Gladys Marivat**

★★★☆☆
LES ÉVADÉS DU CONVOI 53
BENJAMIN FOGEL
304 P., GALLIMARD, 21 €

Le convoi 53 a existé, qui partit de Drancy le 25 mars 1943 et arriva cinq jours après au camp de Sobibór : Mille huit personnes, arrêtées à Paris ou raflées à Lyon (comme Simon Badinter, père du futur ministre), dont cent dix-huit enfants. Treize personnes s'évadèrent. Toutes traquées et reprises. Mais sept d'entre elles survécurent. Dont les frères Robert et Paul Fogel. Le premier avait trompé sa petite amie, et celle-ci l'avait dénoncé aux occupants. Le second mit des décennies à parler. Son petit-fils l'écouta encore et toujours : voilà comment, aidé par les récits d'autres survivants, le nouveau livre de Benjamin Fogel recompose les lignes de (sur)vie de ces valeureux dont nous sommes tous des obligés. **Hubert Artus**

BRUNO VERJUS ▪ ADÉLIE VERNHES

Histoires de bonne chère

Le chef étoilé et l'ancienne commis de cuisine se sont inspirés de leur expérience du monde de la gastronomie pour nous concocter de savoureux mets littéraires.

François Rabelais et ses récits gargantuesques, Alexandre Dumas et son *Grand dictionnaire de cuisine ;* Marcel Proust et sa fameuse madeleine : nos plus grands écrivains n'ont cessé d'établir des ponts entre gastronomie et littérature. Rien de surprenant alors à voir certaines figures de la restauration se tourner aujourd'hui vers l'écriture, pour saisir les forces à l'œuvre dans un monde romanesque en diable, où l'idéal de partage, de transmission se fracasse contre la réalité douloureuse d'une existence consacrée aux autres.

Côté pile, la magie des saveurs. Dans ses assiettes comme dans ses livres, Bruno Verjus écrit le manifeste d'une cuisine pensée comme un langage à chérir. Après *L'Art de nourrir*, autobiographie retraçant son destin de chef autodidacte, le voilà qui s'aventure sur les rivages du roman avec *La Recette*. Une épopée culinaire et poétique qui raconte la quête obsédante de Miki, trentenaire d'origine chinoise, installée à Paris, pour percer les secrets d'un vieux livre de cuisine dont s'échappe une recette à moitié effacée, celle de la tarte aux pralines roses, classique de notre gastronomie entouré de légendes et de mystères. Celle qui a appris le français en déchiffrant le menu des restaurants, celle pour qui tout n'est que goût et odeur, émotion et souvenir, en est persuadée, il se cache dans ces pages la clé de ce qui fait la magie de la cuisine : cette faculté, plus encore que de régaler les papilles, de réaccorder les âmes.

L'ENVERS DES FOURNEAUX

Côté face, les angles morts de la restauration. En salle ou en cuisine, dans des brasseries ou des étoilés, aujourd'hui aux côtés de chefs qui souhaitent se lancer, Adélie Vernhes a touché du doigt les paradoxes d'une vocation si viscérale qu'elle conduit souvent à s'oublier voire à se sacrifier. Au point qu'elle a ressenti le besoin de les raconter. À travers une mosaïque d'instantanés, de scènes capturées, de portraits saisis sur le vif, *L'Exercice des mâchoires* dit la joie mais surtout la souffrance de ceux qu'on ne voit pas, trop obnubilés par nos plats. Le tout avec une langue ciselée, des phrases courtes, percutantes, à l'image du rythme frénétique qui régit les fourneaux. Des froides matinées de Rungis aux coups de feu sous le passe, l'autrice façonne un jeu de miroirs entre la douleur, celle des services interminables, des corps qui s'abîment, de l'isolement, et la beauté, celle d'un beurre qui mousse à la perfection, d'un produit qui vous rappelle la richesse de la nature, des éclats de rire provenant d'une table conquise ■ **Léonard Desbrières**

★★★☆☆
LA RECETTE
BRUNO VERJUS
272 P., ALBIN MICHEL, 20,90 €.
EN LIBRAIRIES LE 1er AVRIL.

★★★☆☆
L'EXERCICE DES MÂCHOIRES
ADÉLIE VERNHES
128 P., JULLIARD, 17,50 €

Pas conte du tout

Une obsession. Deux visages. Après une relecture du *Petit Chaperon rouge* dans *De grandes dents*, un essai passionnant qui déconstruisait la morale admise d'un danger prenant la forme de l'inconnu, Lucile Novat choisit le roman pour détourner, dans *Voir venir*, un autre conte de Charles Perrault, *La Barbe bleue*. « *Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ?* » Un château, la maison d'éducation de la Légion d'honneur, cachée dans la basilique Saint-Denis où furent enterrés les rois de France, une institution réservée aux descendantes de décorés de la République. Un prédateur, des familles, un microcosme, une société, gangrenée, où l'on délire et souffre en silence. Des proies, Lou, Yasmine, Adèle, Suzanne et leur surveillante Vanessa, gardienne fragile d'un royaume peuplé de fantômes où le drame est prêt à surgir. Noir et dérangeant, bourré de style, un bijou qui convoque autant les classiques du gothique anglais que le *Virgin Suicides* de Sofia Coppola. ■ **L.D.**

★★★★☆
VOIR VENIR
LUCILLE NOVAT
192 P., SOUS-SOL, 20 €

PASCAL ITO/ALBIN MICHEL – ASTRID DI CROLLALANZA/JULLIARD

VALÈRE NOVARINA

La parole incarnée

Désoubli est l'œuvre posthume d'un styliste hors norme, un artiste protéiforme, qui, avant de s'en aller, nous a cédé les clés de son « atelier autobiographique ».

Valère Novarina est mort le 16 janvier dernier. Il venait de terminer l'assemblage d'une réunion de documents publiés aujourd'hui sous le titre de *Désoubli*. Ce livre, qui apparaît comme une sorte d'*« atelier autobiographique »*, éclaire utilement une œuvre qui peut, au premier abord, sembler d'une lecture difficile. « Désoubli » : le mot manquait au français, comme va nous manquer ce miraculeux styliste pour qui l'organe de la parole, c'était la main. Valère Novarina tonitruait et bousculait le langage en virtuose, il ramenait son auditeur aux origines sauvages de la poésie. Les éclairages multiples fournis ici, photographies, dessins, exercices d'admiration ressuscitent les personnages de son théâtre fantasmé comme de sa vie : Dante ; Mme Guyon, mystique du XVII^e^ siècle, dont il note la survivance chez Bach et Dubuffet ; le guide que fut pour lui l'homme de théâtre Roger Blin ; Antonin Artaud, bien sûr ; Alain Trutat, l'indispensable artisan de France Culture. Sans oublier Fanfoué le Piot, sculpteur sur bois, Jean la Grêle, le menuisier avec lequel il prit des leçons de patois. La prose déferlante de Novarina était faite pour la récitation. *« Vois*, écrit-il, *à membres, à bras, à tronc, la pensée vient dans le théâtre de la matière se renouer à l'espace. Nous entendons ce drame joyeux derrière nos oreilles.* » Oui, sa parole demandait à s'incarner, comme celle des troubadours d'antan, de Rabelais, si ce n'est des premiers récitants de l'humanité. ■

Serge Sanchez

★★★★☆
DÉSOUBLI
VALÈRE NOVARINA
320 P., P.O.L, 22 €

Peintre à découvert

Longtemps Christophe Langlois a cherché à saisir le mystère d'Alfred Sisley : les paysages de l'impressionniste anglais, qui s'échina à ne peindre qu'en extérieur, scrutent le spectateur autant que l'inverse au point qu'il en fait littéralement partie. Connu pour ses poèmes et nouvelles, l'auteur de *Je commence toujours par le ciel* propose ici une biographie romancée organisée autour de l'exil de Sèvres à Moret-sur-Loing d'un Sisley harcelé par ses créanciers. Au fil du voyage se révèle la vie du peintre, de la naissance d'une vocation à son quotidien d'artiste mésestimé, en passant par un apprentissage aux côtés de Monet et Renoir. Pour approcher l'art de cet homme flegmatique et déterminé, les descriptions s'enchaînent, ouvragées et élégantes. Le procédé ne fonctionne que parce que l'écriture se hisse à des hauteurs rarement lues. ■

Antoine Faure

★★★★☆
JE COMMENCE TOUJOURS PAR LE CIEL. UNE VIE D'ALFRED SISLEY
CHRISTOPHE LANGLOIS
376 P., LES INSTANTS, 22 €

IRMA ROSENTALSKI/P.O.L

LES ÉCRIVAINS DE LIRE magazine

LE POING ARMÉ DE DIEU
HUBERT PROLONGEAU
320 P, LE SEUIL/CADRE NOIR, 19,90 €

Riche d'une quarantaine d'ouvrages, la bibliographie d'Hubert Prolongeau compte quelques romans, dont des polars historiques. Comme ce *Poing armé de Dieu*, où il prête sa voix… à un tueur réel. Orrin Porter Rockwell (1813-1878) est resté dans l'Histoire pour avoir été l'ami, le disciple et le porte-flingue de Joseph Smith. Celui qui, après une « révélation », fit publier le *Livre de Mormon*, avant de fonder l'Église de Jésus-Christ des saints des derniers jours, plus communément baptisée « mormone ». Avec cet antihéros (qui cède parfois la narration à son épouse), notre collaborateur retrace les sales missions de Rockwell, les pérégrinations du gourou, les deux progressant dans une Amérique en voie d'urbanisation, entre complots et vandalismes. **Hubert Artus**

LES SEPT PÉCHÉS CAPITAUX. LA LUXURE, LA REINE DE MAI
NÉO
272 P., ALBIN MICHEL, 20,90 €

Sept jeunes femmes nues, alignées dans une cave dans une sorte de composition soigneusement pensée. Un carnet rouge rempli de noms. Et, au-dessus, un conférencier en costume cerise, Tobias Gantzer, qui décrit devant cinq cents étudiantes une toile introuvable : une femme rousse, debout sur des corps, sexe flamboyant, allégorie vivante de la Luxure. Manon, fascinée, le suit. Elle se retrouve dans un sous-sol du 15^e^ arrondissement, face à une *« fenêtre »* ouvrant sur des collines *« peintes »* avec un réalisme sidérant. Notre chroniqueur transforme l'enquête en expérience d'emprise, l'érudition picturale se charge d'électricité sensuelle. La tension naît du regard, de la parole, de ce trouble qui fait vaciller le réel. Signé Nicolas d'Estienne d'Orves – alias NéO –, *La Reine de mai* est un roman ambitieux, vénéneux, d'une redoutable maîtrise. **Simon Bentolila**

VASYLYNA VRUBLEVSKA/BELFOND

SOFIA ANDRUKHOVYCH

Un passé, des figures

Roman mosaïque, agglomération de récits censément disparates, *Amadoca* est comme un miroir fracturé tendu au visage de l'Ukraine. « Souviens-toi », lui dit-il.

Texte monstre, littéralement (plus de 1 000 pages au total), dont seule la première partie est publiée ici – la seconde viendra en septembre –, *Amadoca* est tissé de blessures et d'oubli. Bohdan, l'un de ses protagonistes, revenu amnésique du Donbass, est « *un monstre défiguré aux pommettes cassées et au nez enfoncé, avec le crâne cabossé et une ribambelle de douleurs dans tout le corps* ». Une infirmière tente, sans succès, de raviver ses souvenirs. Puis une femme se présente, qui croit le reconnaître. « *C'est mon homme* », clame-t-elle. Je peux l'aider. Les médecins restent sceptiques. Bientôt, Romana ramène le blessé chez lui, chez eux, hagard, perdu. Elle lui montre des photos. Est-elle « *capable de trouver les mots pour apprendre à Bohdan comment sa famille [a] participé à la plus grande des catastrophes* » ? Dans cet espoir, elle lui raconte. Et, ce faisant, s'adresse au lecteur.

Avant cela, on en aura appris davantage sur cette jeune archiviste, sur leur singulière et irréelle rencontre, à Bohdan et à elle, sur la façon dont elle s'est prise d'affection pour son père à lui, un chirurgien esthétique nanti d'une épouse mourante, propriétaire, par ailleurs, d'un appartement aux murs couverts de clichés saisissants, faces détruites, recomposées – « *des orifices nasaux qui dissimulaient dans leur obscurité des cartilages insoupçonnés et brillaient de leurs tissus internes brûlés, des cavités buccales privées de palais, le chaos des parties d'un visage déstructuré, comme dans les œuvres cubistes* ». Devenue la femme de ménage du praticien, Romana découvre l'existence de Zoïa, étrange patiente au « *profil parfait* » qui a pourtant recouru à ses services et lui a raconté sa vie, mentionnant, au passage, son grand-père Krassovsky, redoutable membre du KGB. C'est chez le professeur, aussi, que Romana va découvrir une photographie d'un faciès massacré, celui « *d'un homme ayant survécu par miracle à une opération militaire dans l'Est* » : Bohdan !

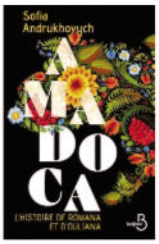
La deuxième partie est construite, encore, autour de photographies – celles contenues dans les valises que Bohdan a apportées aux archives avant son départ au front. Ces clichés-là sont liés à un récit plus ancien, celui d'Ouliana Frassouliak, la grand-mère du mutilé, et de Pinhas Birnbaum, jeune Juif auquel le lient des sentiments ardents. Nous sommes en Galicie, peu de temps avant la Seconde Guerre mondiale. Un jour, Pinhas présente

à Ouliana un vieil ouvrage de cartographie et lui narre la légende, citée par Hérodote et Ptolémée, du lac Amodaca, aux confins de la Volhynie et de la Podolie, qui figurait sur les cartes anciennes avant de se volatiliser. A-t-il bel et bien existé ? Qu'en est-il des mondes, des cultures, des peuples effacés ?

AVANT L'INVASION DE LA RUSSIE

Puis vient le chaos – les Allemands. Les Birnbaum tentent d'échapper à l'ombre qui fond sur eux ; ils échouent. Le jeune Pinhas se terre, est capturé, fuit, atterrit dans un ghetto, un camp de travail, connaît l'horreur, presque la mort. Sa petite sœur, Feiga, survit elle aussi et, au terme de maintes tribulations, est adoptée par un certain Krassovsky. Meurtres, résistance, trahisons, passions impossibles… « Amadoca *parle d'amour*, explique l'écrivaine en entretien, *de ses multiples manifestations. Le plus souvent, cet amour naît à l'état pur, mais sous la pression des circonstances qui déforment l'individu et son destin, il se révèle "mauvais", perverti, malade, toxique.* »

La mémoire, on l'a vu, est ici la grande affaire – individuelle ou collective, entière ou fragmentée, perdue, sélective, recréée, retrouvée. Veut-on se souvenir, en a-t-on seulement besoin, que voit-on lorsque l'on mire son reflet tremblant ? Les ordres, les injonctions, le devoir, l'absolue nécessité peuvent-ils se substituer à la morale et, de cette façon, rendre inutile le rapport au passé et à l'histoire ? Tel est le passionnant questionnement philosophique qui, à la manière d'une rivière souterraine, irrigue ce roman, écrit avant l'invasion de l'Ukraine par la Russie comme si l'autrice, mue par la prescience de ce qui allait advenir, avait tenu à poser par avance les termes de cette vitale et insoluble équation. Ailleurs, la fille de l'écrivain Yuri Andrukhovych, dont l'œuvre est traduite en français chez Noir sur Blanc, évoque la difficulté qu'elle a eue à écrire ce livre pendant la pandémie. « *Le monde se dirigeait inéluctablement vers une telle issue* », dit-elle. Mais n'est-il pas question d'autre chose ? C'est glaçant – on songe à un lac pris par le gel, que seule la hache pourrait briser. ■ **Fabrice Colin**



★★★★☆
AMADOCA [ID]
SOFIA ANDRUKHOVYCH
TRADUIT DE L'UKRAINIEN PAR IRYNA DMYTRYCHYN, 544 P., BELFOND, 24 €

Mater dolorosa

Premier livre de l'ancienne députée espagnole MAR GARCÍA PUIG, *Histoire des vertébrés* est érudit, subversif et engagé.

Le 20 décembre 2015, Mar García Puig accouchait de jumeaux prématurés, quelques heures après avoir été élue députée (coalition de gauche) de Barcelone. Un double bouleversement accru par le fait qu'elle dut avoir recours à la PMA. L'autrice, redevenue éditrice à plein temps à la fin de ses mandats en 2023, ne dissimule ici rien de sa dépression post-partum, encore moins d'avoir dû allaiter dans les couloirs du Congrès. Dans *Histoire des vertébrés*, il est question des femmes et du patriarcat en politique, mais aussi des asiles psychiatriques pour mamans « perturbées » dans l'Angleterre victorienne, de la damnation biblique des infertiles, ou de Médée devenue icône féministe. Ouvrant archives médicales et références culturelles, Puig convoque aussi bien Hérodote que Joan Didion, Proust que Virginia Woolf, Dante que Darwin. Imbriquant le tout, cette *Histoire…* est la nôtre. ■ **Hubert Artus**

RITA PUIG-SERRA/GLOBE – AUDREY SOVIGNET

★★★☆☆
HISTOIRE DES VERTÉBRÉS [LA HISTÒRIA DELS VERTEBRATS]
MAR GARCÍA PUIG
TRADUIT DU CATALAN (ESPAGNE) PAR LISE BELPERRON, 368 P, GLOBE, 23 €.
EN LIBRAIRIES LE 2 AVRIL.

MARQUE-PAGE

par Alexis Brocas

Sens interdit

Pas facile de faire preuve d'originalité au royaume de la littérature fantastique, justement peuplé d'inventions défiant la raison ! L'Argentine Samanta Schweblin y parvient cependant grâce à un parti pris très personnel : faire surgir le surnaturel non pas d'outre-monde ou d'outre-espace mais de la psyché même de ses personnages. De là notre impression, en lisant les nouvelles du *Bon Mal*, d'assister à d'étonnantes séances de psychanalyse par la fiction, où les fêlures des esprits s'étendent en failles dans le réel. Où, comme le résume « La femme d'Atlantida » (poétesse clocharde avec escargots dans les cheveux), *« tout ce qui arrive est forcément ce que je suis »*. Et de ce postulat solipsiste naît une forme d'étrangeté nouvelle et radicale. Elle peut baigner l'histoire d'un père éloigné de son fils (depuis que celui-ci est devenu muet après l'absorption d'une pile au lithium), découvrant que les coups de fil silencieux qu'il reçoit viennent peut-être d'un épisode passé. Ou se retrouver, en version comique, dans le sort d'une romancière qui, un soir, entend les manifestations sonores de William, le chat récemment décédé dont l'existence l'empêchait de divorcer. Et que dire de cette femme appelant l'amie qui fut témoin des derniers instants de son fils, avec en tête une demande qui réclame que l'on prenne les symboles pour des réalités (*« Le cheval, Leila »*) ? Le monde peut-il être autre chose que ce que nous percevons à son sujet ? C'est aussi en nous refusant toute explication claire, et en y substituant des bribes de sens, que ces textes réussissent à cerner l'énigme de nos existences. Une exception : le mystère du chat fantôme précité, dont la clé se trouve dans le frigo !

★★★☆☆
LE BON MAL [EL BUEN MAL]
SAMANTA SCHWEBLIN
TRADUIT DE L'ESPAGNOL (ARGENTINE) PAR ISABELLE GUGNON, 256 P., GRASSET, 23 €

3 POCHES EN PLUS

★★★☆☆
EVERGLADES
R.J. ELLORY
544 P., LE LIVRE DE POCHE, 9,90 €.
EN LIBRAIRIES LE 1er AVRIL.

En 1976, lors d'une intervention, Garrett Nelson reçoit une balle dans la jambe ; inapte au terrain, il doit quitter son poste de shérif adjoint. Il accepte un emploi de gardien au pénitencier de Southern State, au cœur des marais. Fouilles, tensions entre détenus, exécutions à la chaise électrique : R.J. Ellory décrit l'apprentissage d'un homme confronté chaque jour à la peine de mort. Le roman montre ce qu'un tel travail inflige aux corps et aux consciences. Âpre, précis, sans complaisance. **Simon Bentolila**

★★★★☆
UN AIR DE FAMILLE
ALESSANDRO PIPERNO
464 P., PICCOLO, 13 €. EN LIBRAIRIES LE 2 AVRIL.

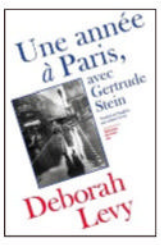
Où l'enterrement d'une ancienne amante croise une convocation disciplinaire à l'université. Le narrateur, professeur de littérature française, se défend d'avoir cité Flaubert hors contexte : on l'accuse de misogynie, il plaide la lecture. Alessandro Piperno observe avec un humour acide la guerre des générations et les petites lâchetés d'un homme qui n'est ni innocent ni coupable. Un roman vif, où l'autodérision sauve tout de la démonstration. **S.B.**

★★★☆☆
TANT QUE FLEURIRONT LES CITRONNIERS
ZOULFA KATOUH
456 P., 10/18, 9,20 €. EN LIBRAIRIES LE 16 AVRIL.

À Homs, une étudiante en pharmacie devient aide-chirurgienne faute de médecins. Elle opère sans anesthésie, choisit quel blessé tenter de sauver, rentre le soir auprès de sa belle-sœur enceinte. Une promesse faite à son frère emprisonné la retient, mais les bombes la poussent vers l'exil. Zoulfa Katouh ancre son récit dans le quotidien des hôpitaux assiégés et donne chair aux visages derrière les chiffres. Les scènes sont traversées d'images tenaces. Un roman qui oblige à regarder la Syrie autrement. **S.B.**

L'autre est mon miroir

Deborah Levy serait-elle devenue aussi française qu'anglaise ? En ce mois d'avril, nous avons la primeur de découvrir son nouveau livre, *Une année à Paris, avec Gertrude Stein,* deux semaines avant sa publication par Penguin. La narratrice, son alter ego, poursuit le fantôme de Gertrude Stein. L'Américaine a passé la majeure partie de sa vie dans le 6e arrondissement. Elle y écrivait et y tenait salon, en bonne collectionneuse d'œuvres avant-gardistes signées Cézanne, Matisse, Picasso. Elle y aimait aussi une femme, Alice, dont le nom soutint entre autres le best-seller de Stein, *L'Autobiographie d'Alice B. Toklas*, mais qui n'en est pas une. Stein y emprunte la voix d'Alice pour dresser son propre portrait. Et Levy use du même drôle de retournement pour écrire cet essai (auto) biographique – qui n'en est pas un. Elle parle de la vie de Gertrude Stein mais donne une place équivalente à celle de sa narratrice (qui a deux amies étonnantes, qui se balade, digresse sur Woolf, Hemingway...). Le lien est une réflexion humblement métatextuelle sur la notion de composition : « *comment (se) composer* », agencer « *les pièces disparates de notre être* », « *s'affranchir* » de « *la cohérence* » pour faire « *de la place à la nouveauté* » ? Comme ça. ■ **Juliette Savard**



★★★★☆
UNE ANNÉE À PARIS, AVEC GERTRUDE STEIN [MY YEAR IN PARIS WITH GERTUDE STEIN]
DEBORAH LEVY
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR CÉLINE LEROY, 224 P., SOUS-SOL, 21,50 €.
EN LIBRAIRIES LE 2 AVRIL.

Folies futures

Et si le plus fin et le plus cruel observateur de la société américaine était un écrivain d'origine russe, né en URSS, à Leningrad, en pleine guerre froide ? Depuis *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes Russes* (2005), Gary Shteyngart met en scène dans des farces jubilatoires des personnages, doubles de papier assumés, jouant souvent le rôle d'immigrants paumés dans un New York cosmopolite.Son nouveau roman nous plonge dans un futur tellement proche qu'il a des airs de présent qui déraille. Il déroule l'effondrement de deux institutions sacrées de l'Amérique. La démocratie d'abord, succombant sous les coups de boutoir d'un technofascisme qui ne se cache plus. La famille ensuite, celle de Vera Bradford-Shmulkin, 10 ans, qui doit composer avec le chaos ambiant, entre un père déjanté, une belle-mère WASP, un demi-frère exhib et le fantôme d'une mère qu'elle traque partout. Comment ne pas penser à *Super triste histoire d'amour*, autre conte futuriste qui jouait, lui, avec les codes de la comédie romantique. *Vera dans son monde* en est le savoureux prolongement et la preuve qu'à la dystopie plombante Gary Shteyngart préfère les contre-utopies où tout s'effondre mais où demeure une part de rêve et de fantaisie, une ironie tragique qui colle si bien à la vie. ■ **Léonard Desbrières**

EXTRAIT

★★★★☆
VERA DANS SON MONDE [VERA, OR FAITH]
GARY SHTEYNGART
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR STÉPHANE ROQUES, 240 P., L'OLIVIER, 22 €. EN LIBRAIRIES LE 3 AVRIL.

SHEILA BURNETT/LE SOUS-SOL - LACOMBE/L'OLIVIER

WERNER HERZOG

Sauver le vrai

À l'heure des *deepfakes* et des *fake news*, le réalisateur et auteur allemand s'interroge sur la manière dont on peut, malgré tout, garder foi en la vérité, ou ce qu'il en reste.

Werner Herzog n'a pas seulement tourné des dizaines de films et mis en scène des opéras, on lui doit aussi quelques livres dont des mémoires (*Chacun pour soi et Dieu contre tous*) et un roman (*Le Crépuscule du monde*). Avec *L'Avenir de la vérité*, il propose une réflexion sur la possibilité de conserver la foi dans la vérité « *à l'heure où les* fake news *prolifèrent à une vitesse fulgurante, où la falsification numérique à grande échelle est devenue possible, où la propagande politique se nourrit de mensonges* ». Certes, l'histoire regorge de mensonges et de faux, de la donation de Constantin aux villages Potemkine. Mais l'avènement de l'intelligence artificielle a propulsé la falsification dans une ère nouvelle, comme Herzog en a fait l'expérience : il existe une vidéo de lui, créée par IA, parlant avec le philosophe Slavoj Žižek. La forme est parfaite mais les propos sont dépourvus de sens. Cette question de la vérité l'amène à évoquer ses techniques de cinéaste, et à revenir sur la notion de « vérité extatique » qu'il a toujours défendue en art contre les tenants du « cinéma-vérité ». De fil en aiguille, il en vient à raconter aussi ses rencontres avec Elon Musk, Raël, Bruce Chatwin ou Mike Tyson, lequel lui parle longuement… des rois mérovingiens ! Bordélique, intuitif et passionnant, cet essai évocateur est écrit dans le style accoutumé de l'auteur, péremptoire, pince-sans-rire et direct, avec son lot de piques contre le cinéma industriel aux scénarios fadasses comme des plats Tricatel. ■ **Bernard Quiriny**

EXTRAIT

★★★★☆
L'AVENIR DE LA VÉRITÉ [DIE ZUKUNFT DER WAHRHEIT]
WERNER HERZOG
TRADUIT DE L'ALLEMAND (ALLEMAGNE) PAR JOSIE MÉLY, 156 P., SÉGUIER, 21 €

Gerbe poétique

En tournée nord-américaine entre juin et juillet 2014, Nick Cave entreprend de consigner observations, dessins et fulgurances sur les « sacs à vomi » à sa disposition. *The Sick Bag Song* consiste en un recueil de ces trouvailles, telles que griffonnées sur leurs exotiques supports puis traduites en français, certes à déconseiller aux émétophobes. Sur le ton guère joyeux qu'on attendait, l'auteur de *Where the Wild Roses Grow* y sublime par la poésie l'ordinaire des journées vécues sur la route, incidents diversement graves, idées de chansons, considérations historico-touristiques, souvenirs de concerts, références culturelles ou pensées à celle qui lui manque. On y trouve même des fils conducteurs. Un égotisme plus ou moins utile ? De l'art, en somme. ■ **Antoine Faure**

★★★☆☆
THE SICK BAG SONG [ID.]
NICK CAVE
TRADUIT DE L'ANGLAIS (AUSTRALIE) PAR SERGE CHAUVIN, 192 P., LA TABLE RONDE, 20 €. EN LIBRAIRIES LE 2 AVRIL.

Patti et les siens

Les livres de Patti Smith, portés par une écriture d'une absolue douceur, contiennent souvent ce que la lecture peut offrir de plus salutaire : un temps figé, un calme retrouvé, une « *carte menant au royaume de l'imagination infinie* ». Dans ce nouveau recueil de textes, de son enfance à des voyages plus ou moins récents, l'artiste partage certains moments particuliers de son existence. Ils sont le *Pain des anges*, dit cette âme imprégnée de sacré et qui a roulé sa « *bosse rebelle* ». Si elle prolonge des thèmes déjà présents dans ses précédents livres – des souvenirs de son jeune âge, son amour pour Rimbaud, son amitié avec Mapplethorpe, son expérience unique de la scène, son lien indéfectible à la nature, l'écriture, la musique –, elle évoque ici plus particulièrement ses parents et son mari, le guitariste Fred Smith, « *l'homme de [sa] vie, le meilleur sauvage* », décédé en 1994. Une facette plus intime d'elle-même à préserver de l'oubli, que l'on accueille avec joie. ■ **J.S.**

★★★★☆
LE PAIN DES ANGES [BREAD OF ANGELS]
PATTI SMITH
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR CLAIRE DESSERREY, 304 P., GALLIMARD, 23 €. EN LIBRAIRIES LE 9 AVRIL.

LENA HERZOG/SÉGUIER - FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

3 RAISONS DE LIRE

LE JOUR OÙ TU M'AS TOUCHÉE DE YAN GELING

Une immersion dans une troupe d'artistes
Alors que la Révolution culturelle vit ses dernières heures, des adolescents sont recrutés à travers toute la Chine pour former une troupe artistique au sein de l'Armée populaire. Soumis à une discipline stricte, ils évoluent en vase clos, avec pour mission de promouvoir la littérature, les arts et la beauté auprès des soldats. Leurs talents, leur personnalité différente les unes des autres et leur soif de vivre confrontée à la rigueur de l'époque donnent lieu à des anecdotes empreintes d'un irrésistible humour noir.

Un récit inspiré de la jeunesse de l'autrice
Née au sein d'une famille d'intellectuels, Yan Geling sert, à 12 ans, dans l'Armée populaire de libération. Écrit à la première personne, *Le jour où tu m'as touchée* s'inspire, comme plusieurs de ses romans, de son expérience singulière. *« Cette histoire remonte à une trentaine d'années. Notre maison rouge était encore pleine de rêves, dont la plupart étaient beaux et pleins d'audace »,* indique sa narratrice au début de son récit.

Une période méconnue de l'histoire chinoise
Portrait d'une génération prise dans les soubresauts du pays, le récit débute pendant la guerre sino-vietnamienne et raconte, sur quatre décennies, les luttes, les espoirs déçus. Adaptée au cinéma en 2017 par Feng Xiaogang, cette immersion à nulle autre semblable dans une histoire méconnue sous nos latitudes interroge le sens d'une vie vécue quand elle a été en partie volée, et les liens entre mémoire et écriture.

Laëtitia Favro

★★★★☆
LE JOUR OÙ TU M'AS TOUCHÉE
YAN GELING
TRADUIT DU CHINOIS PAR MÉLIE CHEN, 304 P., ACTES SUD, 23,50 €

Le Missouri sous le bistouri

Il fallait une affaire d'un autre genre, qui touche à l'intime, pour pousser le *gaijin* Jake Adelstein (devenu le premier étranger à intégrer la rédaction d'un journal japonais et auteur culte de *Tokyo Vice,* récit dingue d'une infiltration au sein des yakuzas) à revenir au pays. Columbia, Missouri. Été 1992, son père, anapath à l'hôpital des anciens combattants, lui confie une drôle d'histoire. Depuis des semaines, dans l'aile Est, des morts étranges adviennent. Des vétérans, pourtant rétablis, tombent comme des mouches au cœur de la nuit. L'appel est confus, furtif. Ils n'en parleront plus. Trente ans plus tard, il est l'un des derniers témoins encore en vie et lègue à son enquêteur de fils les dossiers qu'il a réunis. Le début d'un travail de fourmi pour reconstituer les faits. D'abord, le coupable, rapidement identifié. À chacun des codes bleus, signalant un patient sur le point de sombrer, le même infirmier. Puis les vaines tentatives de docteurs muselés, menacés, tentant d'alerter les autorités. Et finalement le mystère qui entoure le procédé employé pour les crimes, leur mobile et la machination pour les dissimuler. *Code bleu* est un récit haletant qui joue avec la frustration, alimente les théories. La définition d'un « true crime » réussi. ■

Léonard Desbrières

★★★☆☆
CODE BLEU [THE SERIAL KILLER, THE COVER-UP AND A TWO-GENERATION QUEST FOR JUSTICE]
JAKE ADELSTEIN
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR CYRIL GAY, 400 P., MARCHIALY, 23 €

La conjuration des narcissiques

Après la lecture du roman de Bergthóra Snæbjörnsdóttir, vous trouverez l'adjectif « toxique » un peu galvaudé. L'autrice de *La Congrégation des magnifiques* ne lésine pas sur les moyens pour martyriser ses personnages et distille son poison à toutes les pages. Attention : roman dérangeant. On y suit Verónika, la fille d'Hákon et Halldóra, un couple richissime possédant un empire de salles de sport en Islande, obsédé par l'apparence. Au fur et à mesure que l'on avance dans le récit, le malaise s'installe, révélant derrière le vernis une noria de mauvais génies (solitude, violence, méchanceté, alcoolisme, boulimie…). Mais dans cette trajectoire existentielle semée d'embûches, Verónika cherche à s'en sortir. Dans ce roman cruel mais comique, élu l'an dernier meilleur livre de l'année par les libraires islandais, l'aérobic et les milk-shakes amincissants fondent une évocation sarcastique de ces années 1980 et 1990 que l'on retraverse sans nostalgie, à la manière d'un mauvais rêve. Écrivain moraliste pour les temps présents, Bergthóra Snæbjörnsdóttir offre un pendant romanesque à ce culte du moi identifié dès 1979 par Christopher Lasch dans *La Culture du narcissisme.* ■

Solange Bied-Charreton

★★★★☆
LA CONGRÉGATION DES MAGNIFIQUES [DUFT - SÖFNUÐUR FALLEGA FÓLKSINS]
BERGTHÓRA SNÆBJÖRNSDÓTTIR
TRADUIT DE L'ISLANDAIS PAR HADRIEN CHALARD, 473 P., GRASSET, 19 €. EN LIBRAIRES LE 1er AVRIL

CHLOÉ VOLLMER-LO/MARCHIALY – SAGA SIG/GRASSET

DOLORES REDONDO

Des corps confits

L'autrice espagnole livre une suite à sa tétralogie des « Vallées tranquilles », avec un nouveau roman d'une profondeur… différente.

Un meurtre est souvent l'acte d'une seule personne et, en même temps, toujours une histoire collective. C'est l'ADN même du roman policier. Chez Dolores Redondo, le collectif se lie à l'intemporel. On est au bord d'un gouffre quand débute l'intrigue de *Celles qui ne dorment pas*, en février 2020 – le gouffre de Legarrea, dans une de ces « vallées tranquilles » de Navarre. Nash Elizondo, psychologue médico-légale et anthropologue, passe son temps libre à chercher « *l'origine anthropologique et sociale derrière les mythes les plus populaires des zones qu'ils étudiaient* ». Sa petite équipe et elle sont venues ici car, « *d'après la tradition orale* », on aurait jeté là une ou plusieurs sorcières qui terrifiaient la population. Cette rumeur se rapporte à deux dates bien distinctes: 1936, le début de la guerre civile, et la fin de l'Inquisition. Quand Nash et ses confrères descendent les 50 mètres du gouffre, ils trouvent une guirlande de roses desséchées, une dépouille de brebis, un matelas puant et le cadavre de la jeune Andrea Dancur, déclarée disparue depuis trois ans. Rapidement, la Police florale (on retrouve l'inspectrice Amaia Salazar, vue il y a longtemps chez Redondo) rouvre ce *cold case*. Dans la famille de la victime, tous s'accusent. Les enquêteurs se disputent l'accès aux preuves. Nash, elle, agit officieusement. Elle trouve bientôt des ossements. De momie… Dès lors, le roman imbrique trois intrigues: les règlements de comptes autour du meurtre, les interprétations au sujet de cette momie, et une trame intime sur Nash elle-même. Problème: il y a urgence à tout dénouer avant que le covid ne s'étende et ne confine tout le monde… Malgré quelques trous, la mise en écho de ces dimensions aboutit à un bon polar, procédural et métaphysique. ■ **Hubert Artus**

EXTRAIT

★★★☆☆
CELLES QUI NE DORMENT PAS [LAS QUE NO DUERMEN NASH]
DOLORES REDONDO
TRADUIT DE L'ESPAGNOL (ESPAGNE) PAR ISABELLE GUGNON, 592 P., GALLIMARD/SÉRIE NOIRE, 21 €

Paris sous les drones

Chez Bronnec, lauréat du prix Landerneau 2026, le suspense ne se joue pas dans les ruelles mais dans les cabinets feutrés. Cette fois, la menace tombe du ciel: des drones frappent Paris tandis qu'à l'Élysée on tente de tenir une ligne européenne face aux États-Unis et à la Russie. On retrouve ces conseillers insomniaques et ministres sous pression chers au romancier. La force de *Toute l'infortune du monde* tient à ce que tout paraît imminent. Bronnec montre une démocratie qui s'effrite à la fois sous les bombes, et sous l'effet de la fatigue, de la peur et des calculs politiciens. L'abondance d'enjeux épaissit parfois le récit. Mais c'est aussi sa singularité: un polar politique qui préfère la pression continue aux explosions faciles. ■ **Simon Bentolila**

★★★☆☆
TOUTE L'INFORTUNE DU MONDE
THOMAS BRONNEC
448 P., GALLIMARD/SÉRIE NOIRE, 20 €

L'enfance en joue

L'époque est pleine d'inquiétude. C'était au mitan des années 1990 en Belgique, mais rien n'a peut-être changé. Ici ou ailleurs. Dans *Lalie en l'air*, les enfants jouent dans les rues et tentent d'appréhender le monde des adultes; les adultes avancent tant bien que mal sous des regards parfois méfiants. D'une écriture magnifique, simple, douce mais elle aussi pleine d'inquiétude, Anne-Sophie Kalbfleisch raconte en trois points de vue une histoire qui fait écho aux crimes de Marc Dutroux. Lalie, une fillette un peu seule, fait la rencontre de Mark, professeur et jardinier; Sophie la meilleure amie de Lalie, rêve elle

d'être détective. Trois personnages qu'Anne-Sophie Kalbfleisch interpelle à la deuxième personne du singulier. Il faut saluer le style de cette romancière belge qui donne à chacune des voix une personnalité, une vie, des rêves. Le drame sourd mais rien ne dit qu'il va exploser. La tension se maintient jusqu'à la fin, soutenue par une langue incroyablement maîtrisée. Un grand livre. ■ **Éric Libiot**

★★★★☆
LALIE EN L'AIR
ANNE-SOPHIE KALBFLEISCH
128 P., ROUERGUE/LA BRUNE, 18 €.
EN LIBRAIRIES LE 1er AVRIL

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD – KAREL DUERINCKX: FONDATION VOCATIO/ROUERGUE

Thérapie de l'étrange

Dans la France qu'anticipe le primo-romancier Aurélien Blanchard, des « *mégafeux* » inextinguibles menacent le « *New Nantes* », le « *grand shutdown* » a privé la population d'Internet et, malgré un « *effondrement progressif* » qu'on devine né des catastrophes écologiques et de l'égoïsme des humains, la civilisation tourne encore, portée par son inertie. Braque, lui aussi, vit au ralenti. Sorti de prison une fois de plus, il accepte moyennant un maigre salaire d'escorter un « *informe compagnon de route* », sorte d'adolescent androgyne et mutique à trompe de tapir qu'il finit par appeler Victor. Plutôt que le remettre à un inquiétant zoologue, Braque choisit de s'enfuir avec la créature, dont les pouvoirs mystérieux se révèlent peu à peu. Veiller sur Victor, puis sur le couple de jeunes marginaux qui se joint à eux pour atteindre la mer, transforme le « *chameau émotionnel* » qu'est Braque, désormais avide d'exprimer ses émotions. La langue simple à la métrique soignée des *Chemins écarquillés* donne à partager le point de vue de ce taiseux mélancolique s'ouvrant au monde. Dans une société en perdition, il découvre l'étrange sentiment d'aller mieux, rafraîchissant paradoxe au temps où semblent s'accomplir les dystopies. ■ **Antoine Faure**

Tant de décalage

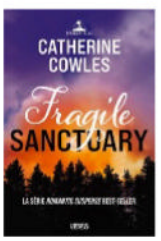
Le Ministère du Temps n'a pas volé son statut de best-seller. Alors qu'une adaptation en série devrait voir le jour cette année, le roman de Kaliane Bradley poursuit sa brillante épopée internationale. Il nous emmène dans un avenir proche, où le gouvernement britannique a mis au point le voyage dans le temps, mais n'a pas encore tenté l'expérience. Il est donc décidé d'exfiltrer de leur époque des personnes sans impact sur l'Histoire, des individus pris dans les guerres ou les catastrophes naturelles. Face à ce projet hors norme, la narratrice commence sa mission de « *passerelle* » : elle doit aider les « *expats* » temporels à s'adapter. Elle fait la connaissance de Graham Gore, capitaine de frégate, un homme à « *l'apparence surréaliste* » qui aurait dû mourir vers 1847 lors d'une expédition dans l'Arctique. Le Londres du XXIe siècle lui apparaît méconnaissable, qu'il s'agisse des deux guerres mondiales ou de la révolution sexuelle, et Graham ne manque jamais de le rappeler avec un délicieux sarcasme. Le duo comprend vite que le projet du ministère est menacé, le confrontant à des choix vertigineux. L'écrivaine britannico-cambodgienne signe un texte dystopique et plein d'humour, qui ne donne aucun répit. ■ **Marie Jouvin**

Descendre des cendres

Encore méconnue des lecteurs français, la saga « Sparrow Falls » rencontre un franc succès outre-Atlantique grâce à un trope de plus en plus en vogue : le « romantic suspense ». Sparrow Falls est une bourgade de 3 000 habitants dans l'Oregon, décor central de *Fragile Sanctuary,* le premier tome. Rhodes a perdu ses parents et sa sœur dans un incendie alors qu'elle n'avait que 13 ans. Devenue pupille de la nation, l'adolescente est recueillie par la famille Colson, qui tente de lui offrir, tant bien que mal, une vie normale. Quatorze ans après le drame, elle revient sur les lieux où son existence s'est effondrée pour rénover la grande bâtisse victorienne de ses parents grâce à l'héritage qu'ils lui ont laissé. Parmi les ouvriers de l'entreprise se trouve Anson, son meilleur ami. Un garçon taciturne, « *un peu misanthrope* », passionné par les rénovations post-incendie et porteur d'un lourd secret. Entre eux, le courant passe mal, jusqu'à ce que Rhodes devienne la cible d'accidents suspects, poussant Anson à s'impliquer dans sa protection. Dès lors, les questionnements s'imposent : l'incendie qui a dépeuplé la famille de Rhodes était-il véritablement accidentel ? Tout porte à en douter. Catherine Cowles livre un *page-turner* redoutable d'efficacité ! ■ **M.J.**

★★★★☆
LES CHEMINS ÉCARQUILLÉS
AURÉLIEN BLANCHARD
170 P., CHRISTIAN BOURGOIS, 17 €

★★★★☆
LE MINISTÈRE DU TEMPS [THE MINISTRY OF TIME]
KALIANE BRADLEY
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR JEAN ESCH, 416 P., AUTREMENT, 22 €.
EN LIBRAIRIES LE 1er AVRIL.



★★★★☆
FRAGILE SANCTUARY [ID.]
CATHERINE COWLES
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR CÉCILE ARDILLY, 480 P., VERSO, 19,90 €

VALENTINE VIGNAULT/BOURGOIS ÉDITEUR - KA BRADLEY/AUTREMENT - DR/VERSO

MORGANE CAUSSARIEU

Bayou le maléfique

Baron Cimetière plonge le lecteur au cœur d'un vaudou sombre et sans folklore, sociétal et dérangeant.

Rien que le décor est angoissant : La Nouvelle-Orléans, sur les terres troubles du vaudou louisianais. C'est là que l'on retrouve Mika, adolescent français en rupture. Happé par une passion amoureuse, il s'ouvre à la spiritualité locale. Mais très vite, drogues, transes et rituels créent une brèche ; celle du Baron Cimetière, figure *« obscène, lubrique, menteur, alcoolique et tricheur, mais pas entièrement mauvais pour autant »*. Vraiment ? Car autour de lui gravitent les gédés, esprits-enfants affamés, dont la présence diffuse une horreur sourde et profondément dérangeante. Et sous sa coupe se trouve aussi Bean, un enfant broyé par les adultes autant que par le surnaturel… Le tour de force de *Baron Cimetière* réside dans son regard implacable sur l'enfance et la prédation. Si le récit s'installe d'abord avec une lenteur presque moite, au fil du bayou, c'est pour mieux s'emballer et happer le lecteur. Derrière la peur et la violence de certains rituels vaudous, l'autrice explore une horreur plus profonde encore : celle du consentement, de la domination et de la prédation morale.

Multirécompensée, Morgane Caussarieu poursuit ici un sillon singulier, porté par une écriture charnelle et inconfortable, au service d'une spirale tragique où l'amour, la mort et le sacré s'entremêlent. ■ **Mathieu Charrier**

★★★★☆
BARON CIMETIÈRE
MORGANE CAUSSARIEU
288 P., ACTES SUD JEUNESSE, 15,90 € (À PARTIR DE 16 ANS)

Myrtille Turbine à la page

Née dans une série audio interactive, l'héroïne au *« turbo-skate »* et à la *« cyber-loupe »* débarque désormais en librairie, avec une adaptation papier qui conserve la magie de l'univers sonore, grâce notamment au trait de Gorobeï. Dans *Marcia Vortex a disparu !*, premier tome de la série, Myrtille mène l'enquête à Donjon-sur-Fosses pour retrouver son idole, Marcia Vortex, star de métal disparue à quelques heures d'un concert. Entre égouts, salon de coiffure et restaurant familial, elle dénoue les fils d'une enquête dans laquelle il est aussi question de famille et d'engagement écologique. ■ **M.C.**

★★★☆☆
MYRTILLE TURBINE DÉTECTIVE. MARCIA VORTEX A DISPARU !
THIBAULT BÉRARD, GOROBEÏ
88 P., SARBACANE, 8,90 € (À PARTIR DE 6 ANS). EN LIBRAIRIES LE 1er AVRIL.

ET AUSSI…

★★★★☆
CAPTAIN BICEPS T. 8. L'ATOMISEUR
ZEP, TEBO
48 P., GLÉNAT, 11,50 € (À PARTIR DE 9 ANS). EN LIBRAIRIES LE 1er AVRIL.

Six ans que l'on attendait le retour de notre héros et ses bras bodybuildés. Captain Biceps traverse désormais le multivers pour affronter une galerie d'ennemis venus de partout, de Marvel au manga, jusqu'à *Minecraft*. Créé par Zep, le papa de Titeuf, et Tébo, le justicier revient dans une rafale de gags courts, absurdes et drôles, signant une parodie toujours amusante des super-héros classiques. M.C.

★★★★☆
L'EXTRAVAGANTE ÉCOLE DE MÉLISANDE MALICE (T. 1)
KATE McKINNON, ALFREDO CÁCERES
320 P., POCKET JEUNESSE, 16,50 € (À PARTIR DE 9 ANS)

Kate McKinnon, célèbre notamment pour ses sketchs dans l'émission américaine *Saturday Night Live*, signe un premier roman jeunesse qui célèbre la bizarrerie. Dans une Amérique de 1911 corsetée par la bienséance, trois sœurs brillantes et rebelles intègrent une institution secrète dirigée par la redoutée Mélisande Malice, où la *« science folle »* devient un art de vivre. Emballant ! M.C.

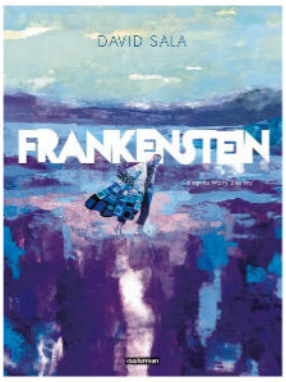
★★★☆☆
FABLE FOR THE END OF THE WORLD
AVA REID
424 P., SLALOM, 21,95 € (À PARTIR DE 13 ANS). EN LIBRAIRIES LE 2 AVRIL.

Mel et Inesa, deux ados, sont forcées de participer à *« The Gauntlet »*, un jeu mortel diffusé en direct. Entre créatures surnaturelles et pièges sadiques, leur survie dépend de leur alliance (fragile) et de la cruauté des spectateurs, qui votent pour leurs épreuves. Ce roman explore la question de l'exploitation des corps féminins ou de la culture toxique du streaming. L'écriture captive même si la fin est un peu abrupte. M.C.

M. CAUSSARIEU/ACTES SUD - GOROBEÏ/SARBACANE 2026

David Sala
Frankenstein

C'est une créature qui a le vent en poupe. Depuis le roman de Mary Shelley, *Frankenstein,* on ne compte plus les adaptations sur grand écran, parodiques ou réalistes, jusqu'à celle réalisée par Guillermo del Toro pour Netflix. La bande dessinée n'est pas en reste, accumulant les albums, entre illustration fidèle et fantasmagorie. Dernière en date : ce magnifique *Frankenstein* dans lequel David Sala reprend la trame du récit de Shelley tout en restant fidèle à son propre univers graphique ; soit la marque des grands artistes. Le cinéma a souvent réduit l'histoire à la créature face à son créateur, le docteur Frankenstein, et à la vindicte de la foule qui cherche à l'éliminer. Le roman de Mary Shelley est beaucoup plus ambitieux et complexe : c'est l'histoire d'un homme qui veut vaincre la mort et défier Dieu en donnant naissance à cette créature, et celle d'une créature qui affronte la cruauté du monde. Entre les deux se jouent la haine, la peur, l'affection, l'incompréhension, la fascination… Le roman gothique par excellence. Que David Sala transforme en un récit (fidèle) d'une ampleur graphique exceptionnelle : jeu avec les couleurs et les formes (un des talents de Sala), cases pleine page ou découpage serré, changement régulier de perspectives et d'échelle de plans… ce *Frankenstein* devient un conte onirique ou cauchemardesque maîtrisé de bout en bout, et qui fait appel aux grands maîtres de la peinture du début du XXe siècle, version expressionnisme et constructivisme, Egon Schiele et Kazimir Malevitch en particulier. Impressionnant. **Éric Libiot**



FRANKENSTEIN
DAVID SALA
220 P., 28 €, COPYRIGHT CASTERMAN.
EN LIBRAIRIES LE 15 AVRIL.

BIO EXPRESS

1973
Naissance à Décines-Charpieu (Rhône) puis études à l'école Émile-Cohl de Lyon, l'un des hauts lieux de l'art graphique en France. Il commence une carrière comme illustrateur de couvertures pour des romans de genre (policier, science-fiction…) avant d'investir la bande dessinée avec la trilogie *Replay,* lui au dessin, Jorge Zentner au scénario (Casterman, 2000).

2003
Il publie en quatre tomes, toujours avec Jorge Zentner, *Nicolas Eymerich, inquisiteur* d'après les romans de Valerio Evangelisti. Suivront plusieurs albums adaptés ou illustrés de romans : *Cauchemar dans la rue* d'après Robin Cook, *Le Joueur d'échecs* d'après Stefan Zweig, *Hänsel & Gretel* des frères Grimm ou *La Belle et la Bête* de Madame Leprince de Beaumont.

2022
Pour l'immense *Poids des héros* (2022), David Sala reçoit le prix Landerneau BD et le grand prix BD *Elle*. Il alterne aujourd'hui entre des albums pour adultes et pour la jeunesse en gardant son style inimitable : *La Colère de Banshee* et *Le Bonheur prisonnier* (avec Jean-François Chabas), *Le Géant Chagrin* (avec Carole Martinez)…

CHLOÉ VOLLMER-LO/CASTERMAN

J'étais insatiable et progressais si rapidement qu'à la fin de ces deux années, j'étais parvenu à améliorer certains instruments de chimie, ce qui me valut beaucoup d'estime et même une certaine admiration de mon mentor.

18

DAVID SALA/CASTERMAN 2026

19

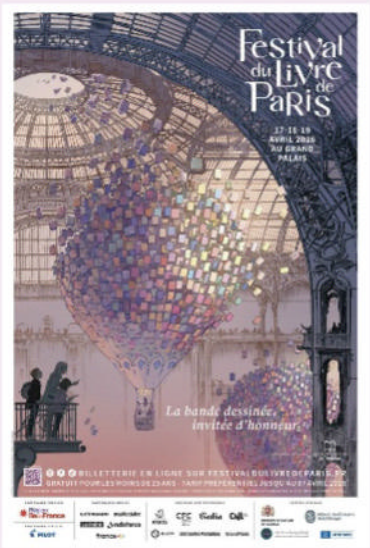
DAVID SALA/CASTERMAN 2026

FESTIVAL DU LIVRE DE PARIS 2026

Le rendez-vous est pris !

Le Festival du Livre de Paris est de retour sous la nef du Grand Palais, du 17 au 19 avril. Cette nouvelle édition entend explorer le voyage sous toutes ses formes, et aura pour invitée d'honneur la bande dessinée.

Après le succès de l'édition 2025, le Festival du Livre de Paris revient cette année avec une programmation toujours plus riche et exaltante. Sous la verrière du Grand Palais, 450 maisons d'édition et 1200 auteurs attendront les visiteurs pour des rencontres, dédicaces, débats, tout au long du week-end, les 17, 18 et 19 avril. La jeunesse avait été très largement présente l'an dernier, l'édition 2026 lui a préparé une programmation encore plus foisonnante, ainsi qu'un espace dédié agrandi. Et parmi les nouveautés de l'événement, une « nocturne » inédite conjuguant cuisine et littérature régalera les visiteurs le vendredi soir.



Lieu clé des rencontres professionnelles du monde du livre, le festival réserve aux acteurs de la profession un « village », facilitant notamment les échanges internationaux entre les 14 pays présents durant la manifestation.

Cette année, *Lire Magazine* vous donne rendez-vous au stand NC34, en plein cœur de la nef, pour rencontrer notre équipe, discuter avec Baptiste Liger, directeur de la rédaction, (re)découvrir nos publications et services – de nos ateliers d'écriture à notre tout nouveau Club Lecture. Durant tout le week-end, vous pourrez retrouver nos journalistes, qui animeront rencontres et tables rondes sur les différentes scènes du Grand Palais. Pour tout savoir de notre présence au festival, il suffit de vous rendre sur nos réseaux sociaux ! (Instagram : @lire.magazine et Facebook : Lire Magazine) ■

Margaux Morasso

festivaldulivredeparis.fr

HONNEUR AU NEUVIÈME ART

En soutien après l'annulation du célèbre rendez-vous annuel de la BD à Angoulême, la programmation du Festival du Livre de Paris a décidé de convier la bande dessinée en tant qu'invitée d'honneur. Le Balcon d'honneur réservera donc son espace de 500 mètres carrés au neuvième art, avec notamment deux expositions réunissant près de 300 planches. La première, « CRUSH ! », est consacrée à la romance en bande dessinée et dans toutes les formes graphiques. La seconde, « Le voyage comme révélateur », constitue un hommage aux héros de BD dont les aventures se fondent sur la découverte de l'ailleurs. Au cœur de cet espace, une librairie permettra aux visiteurs de se procurer les ouvrages exposés, et de les faire dédicacer. Et quoi de mieux, pour parfaire cette mise à l'honneur, que de confier la réalisation de l'affiche de l'édition aux talentueux François Schuiten et Laurent Durieux ? ■

M.M.

DR

3 QUESTIONS À...

Pierre-Yves Bérenguer ▮ Directeur général du Festival du Livre de Paris

Pouvez-vous nous présenter le thème de cette édition ?
Le thème du Festival du Livre de Paris 2026 est « Le voyage » dans son acception la plus large : voyage littéraire, intérieur, migratoire, poétique, découverte, évasion... Croisé aux grands enjeux sociétaux contemporains, ce thème inspirant viendra colorer la programmation.

Comment le festival se renouvelle-t-il chaque année pour continuer à séduire les jeunes lecteurs ?
Nous devons l'admettre, pour de nombreux jeunes, le livre n'est pas ou plus un « objet sacré » et venir au livre tardivement ou par le biais d'autres supports ou médias doit être considéré comme un fait de société et être traité comme tel, sans éluder la question. J'ai donc fait le choix d'intégrer les nouveaux supports numérique et audio, d'ouvrir nos scènes à la danse, au théâtre, aux performances, et de mettre en valeur les adaptations littéraires au cinéma ou en séries télé. Nous avons aussi développé des parcours pédagogiques, et doublé la superficie du Village de la jeunesse !

Le 17 avril, le festival lance sa première « nocturne »... Pouvez-vous nous en parler ?
La nocturne est consacrée au voyage sensoriel et au dialogue entre arts culinaires et littérature. Le public pourra acheter des passeports du goût, entreprendre un voyage sous la nef du Grand Palais à l'aide d'une carte et déguster des mets préparés par des chefs, liés à une parution littéraire. Masterclass, rencontres et impromptus artistiques viendront enrichir cette soirée ! ■

Propos recueillis par M.M.

3 ALBUMS EN PLUS

★★★★☆
L'OCCUPATION DES SOLS
GUY DELISLE
80 P., GALLIMARD BD, 15,90 €

Guy Delisle et Jean Echenoz s'étaient déjà rencontrés pour un projet commun *(Ici ou ailleurs)*; cette fois, le dessinateur adapte l'un des romans de l'écrivain, *L'Occupation des sols,* dans lequel le portrait géant d'une femme sur un mur disparaît sous les yeux de son mari et de son fils. Delisle occupe la page de son dessin minimaliste, nourri de phrases d'Echenoz. Le choix des passages du livre opéré par Delisle est parfait, qui prend l'album à son compte, tout en laissant flotter la petite musique échenozienne. **E.L.**

★★★★☆
OUTLINE
MICHÈLE FISCHELS
208 P., DARGAUD, 24,50 €

Très impressionnant projet de fin d'études de l'Allemande Michèle Fischels qui fait une entrée pleine de talent avec cet *Outline.* Trois amis, Ben, Clara et Andreas, abordent leur dernière année de lycée et s'interrogent sur leur avenir. Récit classique de l'adolescence que l'autrice magnifie grâce à un dessin jeté sur le papier qui s'apparente parfois à l'esquisse, mais qui donne à l'ensemble une force et une singularité étonnantes. **E.L.**

★★★★☆
LES MYSTÈRES DE HOBTOWN. L'AFFAIRE DES HOMME DISPARUS (T. 1)
BERTIN, FORBES
312 P., DELCOURT, 29,95 €. EN LIBRAIRIES LE 2 AVRIL.

Premier tome, mais récit complet, des *Mystères de Hobtown* qui met en cases un club de lycéens détectives enquêtant sur plusieurs disparitions dans une petite ville de Nouvelle-Écosse. Les deux auteurs canadiens font le pont entre Sherlock Holmes, *Twin Peaks* et le giallo en un dessin qui fleure bon les comics des années 1940-1950. Soit un grand remue-ménage graphique passionnant. L'intrigue reste mystérieuse jusqu'au bout. La série comptera quatre tomes: deux rééditions (les deux premiers) et deux inédits. **E.L.**

RODOLPHE - GRIFFO

La tragédie humaine

Le duo adapte librement *La Peau de chagrin* de Balzac. Où il est démontré ici que le récit de ces illusions perdues est toujours dans l'air du temps.

L'adaptation de romans (plus ou moins) classiques est l'un des sous-genres de la bande dessinée: Cervantes, Colette, Orwell, Echenoz *(lire ci-contre)*… et maintenant Balzac et sa *Peau de chagrin,* rebaptisé *Chagrin* par Rodolphe (scénario) et Griffo (dessin). Un nouveau titre pour une adaptation qui joue le pas de côté en imaginant que l'histoire contée ici a servi au grand Honoré de B. pour imaginer la sienne. Bonne idée, qui permet au duo d'être à la fois fidèle et infidèle à ce roman à l'ambiance « réalisme magique », paru en 1831, et appartenant à « La comédie humaine » balzacienne. On y retrouve les thèmes du grand homme, ici les ambitions, les rêves, les désirs et les illusions (perdues?) de Raphaël de Valentin, jeune noble ruiné, écrivain en herbe qui se retrouve propriétaire d'une peau de chagrin qui exaucerait tous ses vœux. Le fil rouge balzacien est là, mais Rodolphe préfère sans doute la chimère à la magie… Tandis que Griffo, en pleine forme, imprime du caractère à son dessin. Le découpage est précis, proche d'un romanesque assumé, le trait est anguleux et s'inspire d'un théâtre de marionnettes, les couleurs sont passées à la gomme pour laisser entrevoir la tragédie universelle qui se prépare. Le duo a l'habitude de travailler ensemble *(Dickens & Dickens, L'Oracle della luna)* et son osmose est évidente: la fluidité entre le récit et le dessin est maîtrisée jusqu'au rebondissement final. Un bel album qui fait honneur au classicisme. ■ **Éric Libiot**

★★★★☆
CHAGRIN
RODOLPHE, GRIFFO
136 P., GLÉNAT, 24 €

GRIFFO/GLÉNAT 2026

MARI YAMAZAKI

Bains de sagesse

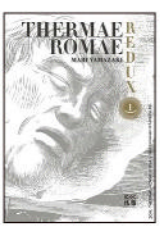
Vingt ans après la saga culte « Thermae Romae », la mangaka s'y replonge et modernise son histoire des thermes entre la Rome antique et le Japon contemporain.

Lucius Modestus n'est plus l'ingénieur triomphant d'autrefois. Il est désormais sexagénaire, son couple vacille, son fils remet en question ses choix, et la Rome du IIe siècle semble s'éloigner de ses idéaux fondateurs. Malgré les chantiers impériaux qui lui sont confiés, le doute s'installe : les thermes sont-ils encore des lieux de cohésion ou de simples instruments de pouvoir ?

Thermae Romae Redux ne se contente pas de reproduire la recette de la série mère, alternant les allers-retours entre Rome antique et Japon contemporain. Cette fois, Lucius s'intéresse au *senshitsu*, la qualité intime des eaux. Le récit s'ouvre aussi à une idée plus large : les bains comme outils de domination ou de diplomatie, mais également à un conflit esthétique entre une Rome fascinée par les bains de lait d'ânesse, symbole d'une beauté artificielle, et un Japon où l'eau, pure et universelle, incarne une harmonie plus profonde.

Entre réflexion politique, opposition esthétique et quête intime, *Thermae Romae Redux* explore la transmission, le vieillissement et la réconciliation entre technique et humanité. Plus contemplatif, ce retour signé Mari Yamazaki résonne étonnamment avec nos préoccupations contemporaines autour du bien-être et du rapport au temps long. ■

Mathieu Charrier



★★★★☆

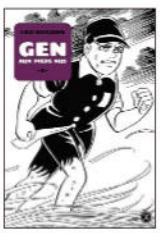
THERMAE ROMAE REDUX (T. 1)

MARI YAMAZAKI

TRADUIT DU JAPONAIS PAR WLADIMIR LABAERE ET RYOKO SEKIGUCHI, 200 P., CASTERMAN SAKKA, 9,45 €

Hiroshima, le retour

Keiji Nakazawa a 6 ans quand la bombe atomique ravage Hiroshima, emportant son père, son frère et sa sœur. Vingt ans plus tard, il publie *Gen aux pieds nus*, manga autobiographique en dix tomes (1973-1985). Œuvre majeure, comparée au *Maus* de Spiegelman pour sa puissance narrative et son importance historique, il y raconte l'horreur, la faim, mais aussi la résilience des survivants. Le Tripode poursuit sa réédition avec la sortie du tome 4, qui débute en août 1945 : le Japon a capitulé. Gen et sa famille, réunis mais démunis, retournent dans une ville en ruines, sous occupation américaine, entre marché noir et misère. À l'heure où les tensions nucléaires resurgissent, ce récit reste essentiel. ■ **M.C.**



★★★★☆

GEN AUX PIEDS NUS (T. 4)

KEIJI NAKAZAWA

TRADUIT DU JAPONAIS PAR VINCENT ZOUZOULKOVSKY, 288 P., LE TRIPODE, 13,90 €

ET AUSSI...

★★★☆☆

LOVE BULLET (T. 1)

INEE

196 P., VEGA DUPUIS, 8,35 €

Oubliez les cupidons potelés et leurs flèches dorées. Dans *Love Bullet*, ces anges de l'amour dégainent des revolvers au barillet en forme de cœur, tirant des balles magiques pour faire naître la passion. Notre héroïne s'appelle Koharu Sakurada, 15 ans, lycéenne qui, après une mort tragique en sauvant son amie, renaît en *« Cupid »* moderne, recrutée par la *« Déesse de l'Amour »*. Autour d'elle, une équipe de cupidons aussi charismatiques que déjantés. Publié au Japon depuis octobre 2023 et signé Inee, jeune mangaka dont c'est la première série, *Love Bullet* séduit par son originalité, son graphisme dynamique et des scènes de combat qui marient l'amour et les armes à feu. M.C.

★★★☆☆

ODDTAXI (T. 1)

KAZUYA KONOMOTO

208 P., NOBI NOBI !, 7,50 €

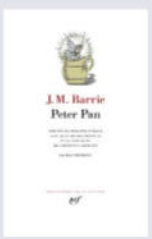
Odokawa, chauffeur de taxi taciturne et misanthrope, arpente les rues de Tokyo. Son quotidien va toutefois être chamboulé quand il se retrouve mêlé à la disparition d'une lycéenne. Détail qui a son importance : Odokawa est un morse qui évolue dans un univers anthropomorphique. Adapté d'une série animée à succès diffusée dans plus de deux cents pays, *Oddtaxi* est un drôle d'objet qui mêle les codes du manga et du film noir. Sorte de version animalière de *Taxi Driver*, *Oddtaxi* traîne sa mélancolie au gré de ses pages pour se faire de plus en plus addictif, un peu comme si les univers de *Beastars* et de Raymond Chandler se rencontraient à un drôle de confluent. Ilan Ferry

QUE VAUT ?

J.M. BARRIE
EN PLÉIADE

La prestigieuse Bibliothèque de la Pléiade s'ouvre décidément de plus en plus à la littérature de genre. Après Lovecraft et Dracula, c'est Peter Pan qui se glisse (en volant ?) entre les reliures or et havane de la collection. Le volume, préfacé par Philippe Forest, qui publie parallèlement *Gais, innocents et sans cœur*, un essai sur le garçon qui refuse de devenir adulte, regroupe tous les textes de James Matthew Barrie, auteur totalement éclipsé par sa création, tournant autour du pays imaginaire et de ses habitants. Le texte le plus connu, *Peter Pan ou le Garçon qui ne voulait pas grandir*, présenté à la fois dans sa version théâtrale et sa version romanesque, est accompagné de l'album de photos *Les Petits Naufragés de l'île du Lac noir*, du *Petit Oiseau blanc* et de *Peter Pan dans les jardins de Kensington*, superbement adapté récemment en BD par Munuera. La genèse complexe de ses transformations (personnage secondaire d'un gros roman, héros d'une pièce de théâtre puis d'un roman et d'un recueil regroupant les extraits le concernant du premier roman, enfin d'une nouvelle version de la pièce) peut se suivre à la trace, et les rapports complexes de Barrie avec ce personnage que Walt Disney rendit mondialement célèbre sont passionnants à décrypter. À l'inverse de Pléiade plus récentes, ce *Peter Pan* comble un vrai manque et sera indispensable à tous ceux qui, un jour, auront volé vers Neverland. À noter aussi la parution de *Peter Pan et Wendy* au format poche des éditions P.O.L, dans une traduction inédite de Nathalie Azoulai.

Hubert Prolongeau

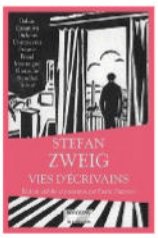


★★★★☆
PETER PAN
JAMES MATTHEW BARRIE
ÉDITION DE PHILIPPE FOREST ET JEAN-MICHEL DÉPRATS, 1168 P, LA PLÉIADE, 67 €. EN LIBRAIRIES LE 9 AVRIL.

Zweig biographe

Les biographies d'auteurs réunies dans cet agréable volume de la collection « Bouquins », *Vies d'écrivains*, ne procèdent pas d'une simple juxtaposition, elles forment un tout. Comme l'écrit Pierre Ducrozet dans sa présentation, *« Zweig pratique la biographie en miroir, l'autoportrait inversé, il traque l'autre en lui, peint Érasme et Montaigne comme ses alter ego, utilise leurs vies pour penser la sienne et le destin du monde »*. Aux biographies « à l'américaine », qui proposent une scrupuleuse collection de faits, Zweig oppose le sens profond d'un destin. En artiste et en penseur, il interprète ces vies, se les approprie, en joue comme d'une partition. Stendhal, Nietzsche, Dickens, Dostoïevski dévoilent les conceptions du romancier et répondent aux interrogations de l'homme. La vie de Freud, son voisin et ami viennois, révèle un don très rare de la synthèse. Enfin, si Érasme renforce ses convictions contre le fascisme, Montaigne donne à Zweig le courage d'en finir. On complétera ces lectures avec le *Magellan* qui paraît aux Belles Lettres dans une nouvelle traduction intégrale de Jean-Jacques Pollet. ■

Serge Sanchez



★★★★☆
VIES D'ÉCRIVAINS
STEFAN ZWEIG
TRADUIT DE L'ALLEMAND (AUTRICHE) PAR COLLECTIF, 864 P., BOUQUINS, 34 €

★★★☆☆
MAGELLAN. L'HOMME D'UN HAUT FAIT [MAGELLAN. DER MANN UND SEINE TAT]
STEFAN ZWEIG
TRADUIT DE L'ALLEMAND (AUTRICHE) PAR JEAN-JACQUES POLLET, 284 P., LES BELLES LETTRES, 25 €

Roland en roue libre

L'inoubliable Roland Topor (1938-1997) est surtout connu pour son œuvre de dessinateur, mais on doit à ce touche-à-tout de génie une foule de romans et nouvelles dont les plus célèbres demeurent *Le Locataire chimérique* (adapté à l'écran par Roman Polanski), *Joko fête son anniversaire* (devenu une pièce de théâtre) et cette *Plus belle Paire de seins du monde*, un recueil de nouvelles paru en 1986 aux éditions du Pré aux clercs. Réédité une première fois en 2014 chez Wombat, qui compte plusieurs livres de Topor à son catalogue, repris aujourd'hui par L'Arbre vengeur dans sa collection « L'Exhumérante », ce petit volume au titre aguicheur rassemble une cinquantaine de récits, longs de quelques lignes à quelques pages. Dans le genre humour absurde, gags macabres et fantastique du quotidien, c'est un régal. À mi-chemin entre Marcel Aymé, Jacques Sternberg et *Hara-Kiri*, Topor enchaîne les sketches et les situations délirantes avec un sourire goguenard et une inventivité en roue libre, sans se préoccuper trop du style. C'est inégal, mais truffé de pépites, avec deux ou trois dérapages de mauvais goût qui confèrent à l'ensemble son fumet incomparable, caractéristique de l'auteur. ■

Bernard Quiriny

★★★★☆
LA PLUS BELLE PAIRE DE SEINS DU MONDE
ROLAND TOPOR
260 P., L'ARBRE VENGEUR, 18 €

BRAZILIAN NATIONAL ARCHIVESW

MAZARINE M. PINGEOT

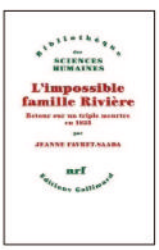
Anthropologie d'un meurtre

Jeanne Favret-Saada a fait partie de la petite équipe de disciples de Foucault à élaborer le volume *Moi, Pierre Rivière…* autour du triple meurtre perpétré par le jeune paysan Pierre Rivière sur sa mère, son frère et sa sœur, en 1835. Le prévenu avait alors rédigé un mémoire qui avait fortement impressionné le jury, lequel l'avait néanmoins condamné à mort. Il fut cependant gracié en raison de l'incertitude quant à son état mental, et sa peine commuée en prison à vie. Le parti pris revendiqué des chercheurs était alors de ne pas imposer de commentaire savant à un écrit « subalterne » qu'il fallait savoir lire et écouter au lieu de l'inscrire de force dans une grille d'interprétation déjà normée. Ainsi, historiens, philosophes, anthropologue avaient cherché à comprendre ce texte sans mobiliser le savoir psychiatrique qui l'a réduit à un délire paranoïaque du même ordre que celui du président Schreber, cas célèbre de Freud.

Cinquante ans plus tard, Jeanne Favret-Saada revient sur celui de Rivière, admettant certaines lacunes liées à l'idéologie de l'époque, mais entend répondre aux critiques qui n'ont cessé depuis la parution de l'ouvrage de Foucault. « *L'on peut refuser de trancher sur l'état mental de Rivière sans faire de celui-ci "un héros de l'antipsychiatrie"; l'on peut contester l'opinion des juges caennais sur son cas sans faire pour autant "l'apologie du crime", etc. Je déplore néanmoins la légèreté des motifs que nous avons avancés en 1973 pour refuser de nous colleter avec le Mémoire de Pierre Rivière, que nous avons ainsi abandonné à son obscurité. Le présent ouvrage est précisément consacré à en lever autant que je pourrai.* » Avec *L'Impossible Famille Rivière,* elle entend ainsi déconstruire, d'un côté, le reproche de « sociologisme » fait par les psychanalystes et, de l'autre, celui de « décontextualisation », déboutant les prétendants à une expertise exhaustive de l'histoire du Bocage normand dans les années 1830 (dont Le Roy Ladurie), puisqu'il n'en existe que des bribes imparfaites. Et de conclure dans un premier temps : « *Peut-être alors convient-il d'admettre que nous sommes condamnés à lire le Mémoire de Pierre Rivière sans autre assistance que l'état présent de l'historiographie de sa région.* »

Elle relie alors le « Mémoire de Pierre Rivière » en anthropologue, convoquant l'historiographie locale, juridique, pour éclairer ce triple parricide, car c'est ainsi que le Code pénal nommait le meurtre d'ascendants, en l'occurrence la mère, le frère et la sœur, ce qui est ironique pour un « parricide ». Jeanne Favret-Saada montre alors les défaillances de la loi à une époque où le divorce, s'il n'avait pas encore été interdit, était quasiment impossible à justifier, et ce, *a fortiori* dans la paysannerie française. L'incompatibilité n'était en tout état de cause pas un motif suffisant pour invalider une institution vieille de plusieurs siècles et que la Révolution française n'avait fait que laïciser, sans que le statut de la femme s'en trouve changé. Aussi, l'insoumission de Victoire Brion, mère de Pierre Rivière, vis-à-vis de son mari et de la coutume est-elle en tout point extraordinaire. Mais le tragique dans l'affaire est que l'attitude du mari, Pierre-Marguerin, n'est en rien répréhensible : doux, ne recourant jamais ni au droit ni à la violence, il incarne le modèle du « bon mari » – vertueux et tolérant. C'est pour cette raison que cette histoire intéresse l'anthropologue : son caractère d'exception éclaire la norme, en l'occurrence la politique du genre pratiquée dans la paysannerie du Bocage à la moitié du XIXe siècle. Passionnant. ■

> POUR RÉPONDRE AUX CRITIQUES QUI N'ONT CESSÉ DEPUIS L'OUVRAGE DE FOUCAULT



★★★★☆
L'IMPOSSIBLE FAMILLE RIVIÈRE. RETOUR SUR UN TRIPLE MEURTRE EN 1835
JEANNE FAVRET-SAADA
368 P., GALLIMARD, 23 €

AUDREY SOVIGNET

BRUNO PATINO

Les apprentis sorciers de l'IA

Dans *Le Temps de l'obsolescence humaine*, l'auteur de la célèbre *Civilisation du poisson rouge* passe en revue les effets de l'omniprésence à terme des intelligences artificielles à la ChatGPT. Sans catastrophisme indu, mais avec la conscience que nous entrons dans une « nouvelle ère » où notre définition d'humain sera en jeu…

ROBERTO FRANKENBERG/GRASSET

En Chine, il n'est aujourd'hui pas rare que, lorsqu'ils réservent une table dans un restaurant, des clients demandent à disposer d'une chaise en plus pour leur « ami » Xiaoice. La « petite glace » en chinois n'est pas une personne vivante ; c'est un robot conversationnel très sophistiqué, qui délivre des conseils de santé, de nutrition, d'amour même, aide à faire le tri sur les sites de rencontres et avec lequel on peut s'entretenir jusqu'à trente heures d'affilée ! Plus de 600 millions de Chinois l'auraient téléchargé. Le siège supplémentaire sera donc occupé par un smartphone allumé…

L'anecdote est caricaturale, mais elle anticipe un futur proche où les agents d'IA s'immisceront dans tous les domaines de notre vie : « *L'ère de ce que j'appelle "l'imbrication" hommes/machines, la troisième de la révolution numérique après celle de l'"accès" avec la création d'Internet puis celle de la "propagation" avec l'explosion des réseaux sociaux, n'en est encore qu'à ses débuts,* commente Bruno Patino. *Mais il faut nous y préparer car elle va se généraliser.* » Lui-même utilise certains de ces outils pour gérer son agenda chargé de président de la chaîne franco-allemande Arte, préparer ses rapports, résoudre ses problèmes au quotidien : « *Les "compagnons" d'IA, comme on dit aux États-Unis, sont déjà si performants et le seront de plus en plus qu'il n'y aura pas de retour en arrière : une fois adoptés, ils deviendront notre paysage obligé…* »

Dans *Le Temps de l'obsolescence humaine,* délaissant les débats qu'il qualifie de « *fantasmatiques* » sur les idées de singularité et d'une super-intelligence venant évincer la nôtre, il s'emploie, plus prosaïquement, à en explorer les conséquences possibles sur notre rapport à la réalité, nos liens avec les autres et, en fin de course, notre définition d'homme. Car ces nouveaux outils portent avec eux, écrit-il dans son livre, une véritable « *mutation anthropologique* ». Non seulement ils brouillent la frontière entre

interventions humaines et non humaines jusqu'à ne plus savoir déterminer qui est à l'origine de tel ou tel propos ou produit, nous ou la machine, mais ils nous font basculer dans une réalité qui diffère de celle sur laquelle nous nous accordions jadis.

PIÉGÉS PAR NOTRE CRÉATION

Avec leurs algorithmes boostant les informations les plus clivantes, les réseaux sociaux avaient injecté un surcroît de polarité dans nos sociétés ; en interposant entre le monde réel et ce qu'ils nous en donnent à voir un filtre continu, d'autant plus retors qu'il s'opère sans que nous en ayons conscience, les assistants d'IA nous précipitent, eux, dans une autre réalité. C'est la notion, lancée en 2000 par Jeff Bezos, le fondateur d'Amazon, et que Bruno Patino développe : à terme, nous n'aurons plus de contact direct avec le monde extérieur, mais avec la seule interprétation, mêlée indistinctement dans un effet miroir constant à la nôtre, qu'en fait la machine. Bref, après les temps de la post-vérité, entrerions-nous dans ceux de la post-réalité ?

Et Patino d'en décliner les effets possibles : la fragmentation sociale, la solitude des individus, devenus des espèces d'îles autistiques face à d'autres, et la fin, déjà bien entamée par les réseaux sociaux, d'un terrain commun entre les hommes et, au-delà, de cet espace public permettant la confrontation entre des vues opposées et leur harmonisation – soit, rien de moins que la démocratie ! Bien sûr, il ne s'agit là, pour l'heure, que de prophéties. Mais tout indique que nous nous dirigeons à grands pas vers elles. Comme dans ses précédents livres, l'auteur en accuse un dévoiement de la technique par le *« techno-capitalisme »*, chaque invention apportant, par l'extraction de nos données et l'exploitation commerciale qui en résulte, un surplus de profit. La chose est incontestable, sauf qu'il semble oublier que les techniques ne surgissent pas du néant : elles naissent de l'appareil de production, qui ne retient que celles qui confortent ses objectifs. Loin d'être neutres, dès le départ, elles sont orientées. Une critique qui ne remet pas en question la pertinence de ses analyses, mais rend plus difficile de savoir quoi leur opposer.

À tous les dangers qu'il pointe, Bruno Patino ne peut guère que nous inciter, dans son dernier chapitre, à sortir de notre *« passivité »* et à prendre quelques mesures de régulation des nouveaux outils d'intelligence artificielle. Mais cela suffira-t-il pour éviter qu'ils nous manipulent, et restent « humains », surtout quand on attend d'eux une *« nouvelle révolution industrielle »* ? Ou bien ne sommes-nous pas déjà, et sans retour, piégés par notre création ? Comme, sur un autre plan, avec la bombe atomique en 1945, l'humanité semble prendre plaisir avec l'IA à rejouer, à ses risques et périls, au vieux mythe de Faust… ■

Patrice Bollon

EXTRAIT

★★★★☆

LE TEMPS DE L'OBSOLESCENCE HUMAINE
BRUNO PATINO
208 P., GRASSET, 18 €

DANS LES BULLES DU POISSON ROUGE

N'était sa brillante carrière, Bruno Patino pourrait être ce pompier pyromane qui a loué et embrassé l'ère numérique avant d'en mesurer les effets néfastes sur nos comportements. Dans la série bande dessinée documentaire, voici *9 secondes. La civilisation du poisson rouge*, adaptation par Morgan Navarro du livre à succès de Bruno Patino, président d'Arte France, chaîne dont il a mené la révolution numérique télévisuelle. Paru en 2019, l'ouvrage pointait déjà les dérives du système et il est encore davantage au cœur de l'actualité aujourd'hui, alors que les réseaux sociaux jouent les bombes nucléaires. Le constat n'est pas réjouissant, mais Morgan Navarro a l'intelligence de prendre suffisamment de distance : le dessin est vif, le récit file à toute allure et la conclusion est sans doute moins amère à avaler. Elle n'en est pas moins douloureuse. ■

Éric Libiot

★★★☆☆

9 SECONDES. LA CIVILISATION DU POISSON ROUGE
MORGAN NAVARRO, BRUNO PATINO
144 P., DUPUIS, 19,90 €

AUDREY SOVIGNET

MARQUE-PAGE

par Solange Bied-Charreton

Pas si bêtes

Qu'y a-t-il de bestial dans l'animal ? Pas grand-chose si, par cette épithète, on désigne ce qui est stupide, violent, primaire. C'est ce que vient prouver le livre de Michel Kreutzer, *Le Désir animal*. S'appuyant sur Aristote, pour qui *« le désir est ce qui met en mouvement aussi bien les humains que les animaux »*, l'éthologue, professeur émérite à l'université Paris-Nanterre, nous invite à changer notre regard sur l'animal. Loin de se cantonner à la recherche de la satisfaction sexuelle, le désir s'invite en effet dans une multitude de dimensions de leur vie. Ainsi, certains agirs, qu'on a crus réservés aux humains, ne le sont pas le moins du monde. C'est le cas du rire, présent dans le comportement *« de très nombreuses espèces »*, mais également du jeu : *« Les rats qui jouent à cache-cache, les jeunes primates qui titillent les adultes le font pour éprouver des plaisirs hédonistes. »* La curiosité, la beauté, l'envie de paraître, ces désirs qui paraissent si éloignés de l'impératif de survie, sont aussi les leurs. Et si la tradition cartésienne a longtemps nié ou minimisé la subjectivité animale, Michel Kreutzer veut nous prouver qu'il y a pourtant là matière à psychologie. Frustration, addiction, vulnérabilité, en un sens : les bêtes sont à mille lieues de la représentation de l'animal-machine ! Leur subjectivité se révèle donc être riche en enseignements, et cet ouvrage passionnant, une invitation à repenser notre rapport aux animaux à l'aune de leur vie désirante.

★★★☆☆

LE DÉSIR ANIMAL
MICHEL KREUTZER
248 P., BELIN, 20 €

SIMONE DE BEAUVOIR

Une pensée à l'œuvre

Auréolée du succès remporté lors de la publication du *Deuxième Sexe*, la philosophe s'est servie de sa notoriété pour contribuer à l'essor du féminisme en France et dans le monde, faisant évoluer ses idées tout au long de sa vie.

« *Ce qui serait vraiment nécessaire, c'est que tout un groupe de femmes, de toutes sortes de pays, rassemblent leurs expériences vécues, et que nous tirions de ces expériences les modèles des situations que les femmes affrontent partout* », réfléchit Beauvoir dans une interview pour un magazine américain, à l'occasion des 25 ans de la publication du *Deuxième Sexe* outre-Atlantique en 1975. Ce moment indispensable de mise en commun, qu'elle appelle de ses vœux, se réalise un an plus tard avec l'organisation du Tribunal international des crimes commis contre les femmes (TICF), journées d'intenses discussions, de témoignages et de plaidoyers, où la parole, fait rare et précieux, est donnée avant tout à celles frappées au quotidien et de façon aiguë par l'inégalité de leur condition *(lire ci-dessous)*.

La pierre angulaire du féminisme de Beauvoir reste la publication du *Deuxième Sexe* qui, en deux volumes, l'entoure d'une réputation scandaleuse, mais lui donne aussi définitivement une notoriété immense, un statut d'icône publique qu'elle a su entretenir en mettant son nom et sa plume au service de causes concrètes, dans une pensée qui évolue jusqu'à la fin de sa vie. Les interventions regroupées dans le riche recueil *Une fois que les femmes ont ouvert les yeux* montrent effectivement, en quatre périodes courant de la fin des années 1940 à sa mort, en 1986, comment la philosophe a redéfini son engagement en accompagnant l'essor du féminisme, en France et hors de ses frontières.

La lire ici montre le rôle central que prend le fil de l'expérience, en contraste avec un travail de généralisation abstraite. En voyageant aux États-Unis, Beauvoir y découvre la pensée féministe locale, Kate Millett, Betty Friedan ou Shulamith Firestone (elle-même influencées directement par *Le Deuxième Sexe*), et affine son analyse de l'émancipation de la femme par le travail. Après avoir observé la place des femmes en Chine et en URSS, observation qu'elle redouble par son survol des mouvements issus de Mai-68, elle proclame un féminisme lié, mais non plus subordonné à la lutte des classes – et embrasse franchement la seconde vague féministe à plus de 65 ans. On lui a reproché, lors de la sortie du *Deuxième Sexe*, de ne pas s'adresser aux ouvrières. Entre autres choses, cette plongée passionnante dans le militantisme beauvoirien souligne à quel point celle-ci a de plus en plus désiré mettre les difficultés économiques des femmes au cœur de son engagement pour leurs droits, devenu le premier de ses combats. ■ **Eugénie Bourlet**

★★★★★
UNE FOIS QUE LES FEMMES ONT OUVERT LES YEUX. ÉCRITS ET PAROLES FÉMINISTES (1947-1985)
SIMONE DE BEAUVOIR
610 P., GALLIMARD, 28 €.
EN LIBRAIRIES LE 2 AVRIL.

Militantes de l'ombre

Du 4 au 8 mars 1976, deux mille femmes se réunissent à Bruxelles pour assister et plaider au « *Tribunal international des crimes commis contre les femmes* ». Après deux ans de préparation, l'événement organisé par des universitaires et militantes dénonce avec force l'ensemble des violences subies par les femmes à travers le monde et leur origine systémique : bouillonnante mise en commun des expériences, zooms sur les failles béantes de la justice et de l'action politique en général, résolutions qui appellent des changements radicaux, criants d'actualité… Pas de grande figure ni de couverture médiatique d'ampleur : seule une lettre de Simone de Beauvoir, lue en ouverture, salue un « *grand événement historique* ». Sélection de vingt témoignages de femmes le plus souvent anonymes, qui font le récit de leurs injustices, analysent, scandent parfois sous la forme de poème ou de lettre ouverte, ce *Tribunal international des crimes commis contre les femmes,* agrémenté de photos d'époque et de mises en contexte, rappelle l'importance primordiale du travail collectif de militantes de l'ombre, loin des paillettes et des institutions. ■ **E.B.**

★★★★☆
LE TRIBUNAL INTERNATIONAL DES CRIMES COMMIS CONTRE LES FEMMES
MILÈNE LE GOFF (DIR.)
256 P., HORS D'ATTEINTE, 22,50 €

COLLECTION SLB/GALLIMARD – LUCIE PENNEC/HORS D'ATTEINTE

BERTRAND VAN RUYMBEKE

Ainsi naquirent les États-Unis d'Amérique

L'historien retrace les faits ayant conduit à la déclaration d'indépendance du pays, qui fête cette année ses 250 ans.

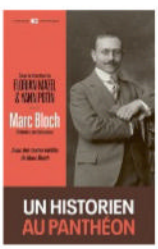
Voilà deux cent cinquante ans éclatait l'indépendance américaine, souvent résumée en quelques grands tableaux, comme l'arrivée de Lafayette et de ses volontaires français. Mais elle est plus riche d'enseignements pour notre époque qu'il n'y paraît. Bertrand Van Ruymbeke a choisi de la raconter chronologiquement. À lire *1776. L'année américaine*, l'argent est la clé initiale de ce conflit. Parce qu'il croule sous la dette, l'État britannique doit chercher des ressources fiscales dans ses colonies. Une loi de 1766 l'autorise à légiférer *« dans tous les cas quels qu'ils soient »*. Dans les colonies s'impose l'image d'une Angleterre outrepassant ses droits. Ce sentiment d'oppression est le ciment de l'alliance des colons, malgré leur infinie diversité économique et sociale.

À l'évidence, les milices américaines ont une forte conscience politique. Leurs chefs sont lettrés, sensibles aux questions du droit de l'époque : la liberté, la souveraineté… Les correspondances montrent l'émergence d'une nouvelle culture politique qui sous-tend la marche vers l'indépendance et sa déclaration le 4 juillet 1776. Ce moment constitue un immense tournant dans l'histoire politique et constitutionnelle mondiale. Or, l'auteur montre que d'autres voies auraient été possibles au sein de l'Empire britannique à peu de chose près : la situation était très volatile. Le concept d'indépendance lancé par Thomas Paine s'impose comme une alternative au chaos qui règne alors. ■ **Fabrice d'Almeida**

★★★★☆
1776, L'ANNÉE AMÉRICAINE
BERTRAND VAN RUYMBEKE
624 P., TAILLANDIER, 24,90 €

Marc Bloch au Panthéon

Le 8 mars 1944, Marc Bloch est arrêté par la Gestapo. Il est ensuite enfermé au fort de Montluc et subit la torture avant d'être exécuté avec vingt-neuf autres résistants le 16 juin 1944. Cette mort au service de la France a donné une autre dimension à cet historien et l'on serait tenté de dire, comme Barrès à propos de la mort de Péguy, que cette fin glorieuse donne à son œuvre la force de la vérité. Longtemps, la mémoire de Marc Bloch a été centrée sur ce sacrifice. Mais son travail historique mérite une place centrale dans notre vie intellectuelle, insistent Florian Mazel et Yann Potin dans un livre qui reprend les grands traits de sa production, *Marc Bloch. L'Histoire en résistance*. Il y a, bien sûr, l'aventure collective de la revue fondée avec Lucien Febvre, les *Annales d'histoire économique et sociale* et ses grands livres sur *Les Rois thaumaturges* ou *La Société féodale*. Nous penserons à cela en regardant Marc Bloch entrer au Panthéon le 23 juin prochain. ■ **F.d'A.**



★★★☆☆
MARC BLOCH. L'HISTOIRE EN RÉSISTANCE
FLORIAN MAZEL, YANN POTIN (DIR.)
384 P., SEUIL, 25 €

SOLÈNE REYNIER/TALLANDIER

3 RAISONS DE LIRE

IL N'Y A JAMAIS EU D'OCCIDENT DE DAVID GRAEBER

Pour la personnalité hors du commun de cet auteur

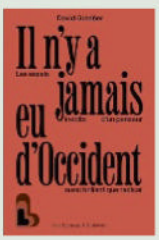
En Perfecto et jeans, les cheveux en bataille, l'Américain David Graeber (1961-2020) avait plus l'air d'un rocker que d'un intello. Il en était pourtant un, et pas des moindres : installé en Angleterre, il était devenu l'un des professeurs les plus en vue de la *so chic* London School of Economics. C'était aussi un grand militant, tendance « anar ». On lui devait le slogan des « 99 % » (contre les 1 % de super-riches) du mouvement Occupy Wall Street en 2011.

Pour ses analyses non conformistes

De son vivant, Graeber avait publié deux best-sellers mondiaux : sa somme *Dette. 5000 ans d'histoire* (2011) et son pamphlet sur les *Bullshit Jobs* (2018). Dans son recueil posthume d'articles inédits *Il n'y a jamais eu d'Occident*, il y revient, à côté de réflexions décoiffantes sur de nombreux autres sujets. Il avait l'art de trouver des angles d'attaque inédits qui renouvelaient de fond en comble leur traitement usuel.

Pour sa conception d'une autre action politique

Anthropologue passé à la sociologie et à l'économie, Graeber en avait gardé une sensibilité au *« sens commun social »*, soit à toutes ces habitudes de pensée héritées que nous ne questionnons jamais. Une nouvelle génération d'activistes en a tiré l'idée d'une action politique plus savante mais non moins pratique, selon le principe : « Les choses n'ont pas à être ainsi ». La vraie réponse à cette vague néoréactionnaire qui déferle aujourd'hui ? **Patrice Bollon**



★★★★☆
IL N'Y A JAMAIS EU D'OCCIDENT [THE ULTIMATE HIDDEN TRUTH OF THE WORLD]
DAVID GRAEBER
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR VASSILY PIGOUNIDÈS, 272 P., LES LIENS QUI LIBÈRENT, 25 €

QUE VAUT ?

LE NOUVEAU
LUC FERRY

Luc Ferry n'a rien perdu de son appétit pour les grandes questions et en voici une de taille dans son nouvel essai : l'amour-passion peut-il survivre au mariage ? L'auteur tient son sujet avec la clarté dont il a le secret. La thèse repose sur Platon. Éros est le dieu du manque : sans distance, sans obstacle, la flamme s'éteint ; la cohabitation conjugale serait la meurtrière du désir. Le conteur philosophe convoque Tristan et Iseut, Lancelot et Guenièvre, la Belle et la Bête et bien d'autres ; autant de variations qui entérinent la thèse platonicienne sans la soumettre à l'épreuve. Une approche qui laisse un angle mort : l'auteur distingue *éros*, *philia* et *agapè*, mais ne dialogue guère avec une autre lignée qui pense le désir comme puissance et transformation, de Spinoza à Deleuze. Luc Ferry connaît bien ce courant, pourtant il n'en dit mot. Le lecteur se retrouve alors face à une interrogation plus vaste : quel désir choisit-on de cultiver ? La conclusion de *Ne vous mariez jamais ! Vraiment ?* quitte brusquement les figures médiévales pour Tinder et les algorithmes de *matching*, démontrant qu'en amour la singularité prime sur la généralisation. La démonstration reste quelque peu scolaire et l'atterrissage contemporain, trop attendu. On referme ce beau volume – vivant, érudit, traversé d'une vraie tendresse pour les grands mythes – avec la sensation d'une pensée qui s'est choisi un camp. **Sophie Di Malta**

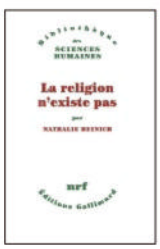
★★☆☆☆
NE VOUS MARIEZ JAMAIS ! VRAIMENT ?
LUC FERRY
352 P., L'OBSERVATOIRE, 22 €. EN LIBRAIRIES LE 10 AVRIL.

NATHALIE HEINICH

Désacraliser le sacré

Avec *La religion n'existe pas*, la sociologue remet l'église au milieu du village en montrant que le fait religieux n'est qu'une production symbolique parmi d'autres.

Dans les années 1960, le sociologue Pierre Bourdieu, dont Nathalie Heinich fut l'élève, écrivait déjà que la religion était une instance de fabrication des « *représentations collectives* » parmi d'autres. Proche du structuralisme de Lévi-Strauss dans l'analyse des logiques organisant « *la pensée sauvage* », il considérait que lesdites religions puisaient leur source dans les « *pratiques magiques* » des sociétés indifférenciées, la magie ayant pour fondement social de façonner un mythe, autrement dit une croyance collective fondatrice d'une représentation du monde singulière. Avec l'avènement de la division du travail au sein des sociétés modernes et l'apparition d'institutions religieuses et de « *professionnels de la religion* » (les clercs), le mythe se mua en idéologie et le tabou en péché : la religion comme fait social était née. Or, elle fut aussitôt mise en concurrence avec d'autres productions symboliques de même nature quoique laïques voire athées : monarchisme, marxisme, psychanalyse, science, art, etc. Cette mise en concurrence du fait religieux est au cœur de *La religion n'existe pas*, essai de Nathalie Heinich : « *Ce qu'on appelle religion se manifeste par une multiplicité de formes et assume une grande diversité de fonctions dont aucune n'est spécifiquement religieuse* », écrit-elle, citant l'historien Paul Veyne, qui considère que « *le mot de religion est un pavillon qui couvre des marchandises hétéroclites* ». Parmi les fonctions que l'on attribue à tort à la seule religion figurent : la sacralisation, le culte, la mystique, de même que les fonctions prophétique, sacrificielle, consolatrice voire vocationnelle ou charismatique. Autant d'éléments prétendument explicatifs du seul fait religieux qui façonnent « *sous des formes atténuées ou au contraire intensifiées* » maintes constructions sociales non religieuses : les idéologies communiste, fasciste ou nazie, par exemple, mais aussi l'État, l'école, l'idéal républicain, le vedettariat, le marché de l'art, les théories du complot, le discours scientifique, jusqu'aux « *rites d'interaction* » les plus ordinaires. « *Sur le plan conceptuel, au moins, on peut parfaitement se passer de "la religion" sans se priver* », conclut Heinich. Provocant mais convaincant. ■ **Jean-François Paillard**

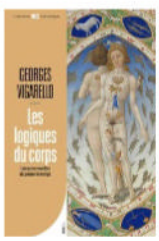


★★★★☆
LA RELIGION N'EXISTE PAS
NATHALIE HEINICH
160 P., GALLIMARD, 16 €

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

Le temps anatomique

Les *Logiques du corps* font ressortir l'unité des travaux antérieurs de Georges Vigarello, qui vont de l'histoire de la santé à celle du vêtement ou du sensible. Cet essai, agréable à lire, dégage d'abord les modèles *« fonctionnels »* qui unifient les diverses pratiques dont les sociétés occidentales se sont servies pour se représenter le corps humain. Ainsi, de l'Antiquité à la Renaissance, domine le modèle humoral qui se fonde sur un corps mélange de quatre humeurs (sang, bile, atrabile, pituite) dont il faut préserver la pureté. L'essor de l'anatomie et de la mécanique à l'âge classique induit un modèle fibreux : le *« corps machine »* fait de fibres qui se tendent ou se relâchent. Au tournant du XVIIIe siècle et du XIXe siècle, le modèle énergétique repose sur l'idée d'un corps traversé par une force vitale, capital limité qu'il faut gérer et alimenter. Au XXe et XXIe siècles, le modèle est celui du corps système d'informations (cerveau, réseaux neuronaux, etc.). Des modèles existentiels décrivent ensuite les manières dont les corps s'éprouvent. Ils complètent l'analyse en en montrant les dynamiques historiques intimes : l'affranchissement, l'individualisation et l'intériorisation des émotions et des affects. ■ **Jean Montenot**



★★★★☆
LES LOGIQUES DU CORPS. UNE AUTRE MANIÈRE DE PENSER LE TEMPS
GEORGES VIGARELLO
384 P., SEUIL, 25 €

Grâce à nos fêlures

Dans le remarquable *Fragilité*, Jean-Louis Chrétien analyse cette notion et l'élève au rang de dimension fondamentale de l'existant humain. Son approche est phénoménologique et herméneutique tant elle est nourrie de théologie et de la littérature, dans lesquelles la vérité se donne dans sa singularité. Est d'abord fragile ce qui peut se briser. La fragilité n'est donc pas simple fatigue, même si l'usure peut rendre fragile, ni vulnérabilité, possibilité de la blessure. Le latin *fragilitas* n'a pas d'équivalent en grec ancien, et c'est avec saint Augustin qu'il prend un sens éthique et spirituel. Méditant sur la fragilité du bois, ou celle, banale, du verre moins fragile cependant que le cristal ou la bulle de savon, la fragilité peut s'avérer recéler de la beauté telle cette fameuse « coupe d'or » du roman éponyme de Henry James, et que Charlotte, qui en a repéré la beauté chez un antiquaire à cause justement de sa fêlure, décide d'offrir à son amant (qui refuse y voyant un mauvais présage). Entre la beauté du fragile et la fragilité du beau, l'homme, fragile comme une coupe de cristal, peut se briser à tout instant ; à la philosophie et à la théologie de penser cette fragilité plutôt que de la masquer sous les illusions de la puissance. ■ **J.M.**

★★★★☆
FRAGILITÉ
JEAN-LOUIS CHRÉTIEN
304 P., MINUIT, 13,50 €

HERMANCE TRIAY/SEUIL – JERFA/WIKIPEDIA

ET AUSSI...

★★★★☆
TENEZ BON
PIERRE ASSOULINE
144 P., ROBERT LAFFONT, 17 €

Dans ce texte très personnel, Pierre Assouline prolonge sa réflexion sur la lecture, s'appuyant non plus seulement sur ce que les livres nous apprennent, mais sur ce qu'ils nous permettent de traverser. Il raconte comment certaines voix – de Job à Virginia Woolf, de Paul Auster à Philip Roth – l'ont aidé à tenir face au malheur, à la peur ou à la tentation du renoncement. Une méditation incarnée sur la résistance intérieure où Assouline avance en passeur, attentif aux destins, aux œuvres et aux phrases qui, de génération en génération, éclairent et soutiennent, de Jérusalem sous les sirènes d'alerte aux bibliothèques de son enfance. *Tenez bon* est un livre limpide et nécessaire. **Simon Bentolila**

★★★☆☆
UNE AUTRE HISTOIRE DES EXCRÉMENTS
FABIEN ESCULIER
304 P., ACTES SUD, 21 €.
EN LIBRAIRIES LE 1er AVRIL.

Depuis la mythique *Histoire de la merde* (1978) du psychanalyste Dominique Laporte, le sujet était tombé en déshérence. Le polytechnicien Fabien Esculier le relève brillamment dans un ouvrage hypersavant. Il y parle fosses d'aisances, vidanges mais aussi chimie et y oppose notre système *« linéaire »* moderne – évacuation de nos sales déjections avec leurs précieux nutriments via le tout-à-l'égout et sols gavés d'engrais de synthèse – au vieux mode *« circulaire »*, nos excrétats alimentant la terre et vice versa, seul écolo. En passant, il exhume les usages passés les plus bizarres de l'urine, cite une jouissive ode rimée au caca du XIXe siècle et finit son livre par le mot inopiné de « paix », à entendre bien sûr. Le sérieux n'abolit pas l'humour... **Patrice Bollon**

3 POCHES EN PLUS

★★★★☆
UNE HISTOIRE LITTÉRAIRE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE
OLIVIER RITZ
416 P., FOLIO, 10,50 €

Il faut lire l'extraordinaire livre d'Olivier Ritz. Car la Révolution accompagne une formidable mutation de la littérature. On retrouve des gloires oubliées, tel Marie-Joseph Chénier, dont la pièce *Charles IX* est un succès en octobre 1789. Tant de révolutionnaires écrivent pour accéder au pouvoir : Mirabeau, Hébert, Robespierre… pour affirmer de nouveaux droits, comme ceux de la femme, imaginés par Olympe de Gouge. Mais c'est André Chénier, le frère cadet de Marie-Joseph, qui passe à la postérité. **Fabrice d'Almeida**

★★★★☆
LA FABRIQUE DE L'ENNEMI
UMBERTO ECO
64 P., GRASSET, 8 €

Hérétique *« cracheur d'hostie »*, sorcière *« satanique »*, *« Gitan »* *« Sarrasin »*, juif ou *« nègre »* forcément *« corrompu »* ou *« corrupteur »*… Émaillée de textes aussi effrayants qu'édifiants, cette conférence de 2008 du philosophe italien nous explique comment les sociétés fabriquent leurs boucs émissaires, ces figures archétypales transformables en temps de guerre en *« ennemis héréditaires »*. Pour mieux comprendre la logique et la langue guerrières qui font actuellement florès sur notre planète. **Jean-François Paillard**

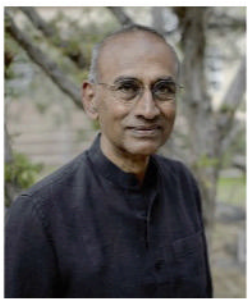
★★★☆☆
S'ESTIMER ET S'OUBLIER
CHRISTOPHE ANDRÉ
400 P., ODILE JACOB/POCHE, 10,50 €

Un air de flânerie dans cet abécédaire qui, comme son titre le suggère, *S'estimer et s'oublier*, cultive l'estime de soi sans verser dans le narcissisme. Christophe André mêle psychologie et sagesse pratique, souvenirs personnels et citations d'auteurs ; une méditation sur l'art de se tenir à bonne distance de soi. Le livre s'ouvre au hasard, se déguste avec simplicité. On en retient l'essentiel : l'estime personnelle gagne en maturité au moment où l'on cesse de trop se regarder vivre. **Sophie Di Malta**

VENKI RAMAKRISHNAN

La mort mode d'emploi

Dans *Pourquoi nous mourons*, le Prix Nobel de chimie décrypte le programme fondamental de la vie… et sa fin inévitable.



L'expérience humaine est celle de la finitude. Que nous le voulions ou non, à la fin, nous mourrons. Mais pourquoi ? Pour y répondre, il faut se tourner ici vers un Prix Nobel, Venki Ramakrishnan, spécialiste de la biologie moléculaire. Dans *Pourquoi nous mourons*, il met son expertise au service d'une explication fondamentale : le programme de la vie inscrit dans nos gènes, et comment l'âge vient peu à peu le perturber. Venki Ramakrishnan nous fait aussi voyager à travers « les » morts : comment elle se traduit à travers les espèces et les cultures. Et ce n'est pas aussi basique qu'il y paraît – la mort, mieux comprise désormais par la science, vient de dommages très particuliers à notre « système », mais le moment exact de la mort reste en débat. « *Les frontières de la vie sont floues* », relève l'auteur.

Ce flou vient s'accentuer à l'ère d'un transhumanisme qui entend défier la mort. La quête de longévité, voire d'immortalité, n'est pas nouvelle, mais ces nouveaux « prophètes » entendent intégrer ces promesses aux nouvelles techniques scientifiques. L'auteur aborde par exemple la cryogénisation, visant à conserver le corps et le cerveau par le froid – l'occasion de rappeler qu'il n'existe pas de preuve scientifique qu'un tel processus puisse fonctionner.

Au-delà de la faisabilité, l'auteur interroge un point essentiel : l'immortalité est-elle souhaitable ? En nous invitant à mieux comprendre la mort et son fonctionnement, l'auteur nous montre finalement comment elle fait partie de nous, en tant qu'êtres vivants. ■

Marcus Dupont-Besnard

★★★★☆
POURQUOI NOUS MOURONS [WHY WE DIE]
VENKI RAMAKRISHNAN
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR MARC KIRSCH, 360 P., ODILE JACOB, 25,90 €. EN LIBRAIRIES LE 22 AVRIL.

Il faut sauver le soldat chocolat

Rien de mieux qu'une barquette de chocolat après une mauvaise journée. Celui-ci est un symbole de réconfort pour beaucoup d'entre nous. La fin du chocolat serait dramatique. Mais elle ne le serait pas seulement pour nos dimanches soir : « *Le cacao est aujourd'hui un révélateur de l'évolution du climat et de la nature* », annonce la préface de cet ouvrage. L'historienne Katherine Khodorowsky se penche ici sur l'avenir du chocolat, tout à la fois dans sa fabrication et sa consommation. Car le cacao subit finalement les maux à l'origine de la crise écologique actuelle : l'excès. Lequel, il faut le dire, tue. Prendre soin de la planète, ne serait-ce pas prendre soin du cacao ? Dans *Quel chocolat pour demain ?*, Katherine Khodorowsky combine donc à la fois les enjeux de consommation et les enjeux climatiques. Pour sauver la planète, il faut sauver le chocolat, et vice versa. ■ **M.D.-B.**

★★★☆☆
QUEL CHOCOLAT POUR DEMAIN ?
KATHERINE KHODOROWSKY
224 P., DUNOD, 17,90 €

KATE JOYCE/ODILE JACOB

PHILIPPE DELERM

Le jardin d'Eden

C'est dans l'île de la Giudecca qui fait face à Venise, au bord du canal éponyme. Les autochtones qui se croisent, une poussette à commissions à la main, semblent se connaître depuis toujours, échangent des « *Ciao Francesca, ciao Roberto* » d'une familiarité presque tendre qui les ramène sans doute au temps de l'école. On se sent un peu intimidé, on entre comme par effraction dans les *calli* qui mènent au secret du lieu, abandonnant le coup d'œil sur la Sérénissime qui semble une maquette de campaniles et de palais pour un jeu d'enfants.

On longe la Fondamenta della Croce. Toujours cette envie de voir par-dessus le haut mur. On n'aperçoit à peu près rien, un haut cyprès, quelques arcades, le sommet d'une statue. Longtemps j'ai cru que c'était une métaphore : le nom « Jardin d'Eden » était trop beau, désignait un lieu paradisiaque qui permettait tous les fantasmes. Et puis il m'a fallu apprendre que Frederic Eden était le nom de l'ancien propriétaire, celui qui s'empara de ce vaste domaine en 1884, un lord richissime, handicapé physique, possesseur entre autres d'un château en Écosse. Il avait écrit un livre sur sa folle entreprise. En voici les premières lignes : « *Le jardin dont j'aimerais vous conter l'histoire n'était en ce temps-là qu'un banc de vase. Endormi, ignorant de sa douce destinée, il était resté là, des milliers d'années, blotti au creux de l'Adriatique.* » Il y a une magie particulière dans les lieux interdits. Je n'entrerai jamais dans le jardin de Frederic Eden, différent en cela de toute une intelligentsia qui le fréquenta au début du siècle dernier, Rilke, Cocteau, Régnier, James, Proust, le baron Corvo. Dans l'ouvrage d'Eden, on voit quelques photos en noir et blanc, perspectives infinies de pergolas, mais aussi le maître des lieux, couché dans sa chaise de repos, très élégant, avec un grand chapeau. Si son patronyme nous semble familier, c'est qu'il fut le grand-oncle du Premier ministre britannique Anthony Eden. Un petit monde, finalement, que ce Grand Monde où tous les gens « qui comptent » semblaient se connaître. Pas de photo en revanche de son épouse Caroline, dont on dit qu'elle fut pour beaucoup dans l'ordonnancement du domaine. Elle était la sœur aînée de Gertrude Jekyll, dont le nom est indissolublement lié à l'art des jardins anglais. Frederic Eden augmenta de deux acres l'ancienne propriété des sœurs du couvent de Santa Croce. Fleurs innombrables, iris, bois de muguets et bois de cerisiers. Toutes sortes de roses, et ce détail voluptueux : « *Nous avons été inspirés de planter des tulipes, et même des fraisiers parmi les roses. C'est un régal que d'aller cueillir ses fraises et ses roses thé dans le même cadre.* » Frederic se délectait également à voir les jeunes filles aristocratiques cueillir avec la bouche les mûres trop juteuses qui eussent risqué de les tacher.

> « NOUS AVONS ÉTÉ INSPIRÉS DE PLANTER DES TULIPES, ET MÊME DES FRAISIERS PARMI LES ROSES »

Un vrai paradis que cet éden d'Eden. Et cependant, l'image de la mort s'y est invitée. Après le décès de Lord Frederic, la propriété fut achetée par la princesse Aspasia de Grèce, dont la fille, la reine Alexandra de Yougoslavie, fit dans les jardins plusieurs tentatives de suicide. Le domaine échut ensuite au peintre architecte paysagiste autrichien Friedensreich Hundertwasser. On murmura que tout était à l'abandon, ce que dénia Jean-Paul Kauffmann, qui eut le privilège d'une visite pour son ouvrage sur les lieux secrets de Venise. La trace la plus dramatique en reste un poème de Cocteau, évoquant le suicide de son ami Raymond Laurent, une heure après leur visite commune à la perle de la Giudecca :

« Jardin exquisément fatal !/Sépulcre embroussaillé de roses,/ Si loin de la ville aux névroses,/Si loin, si loin de l'hôpital !/Jardin exquisément fatal,/Sépulcre embroussaillé de roses… »

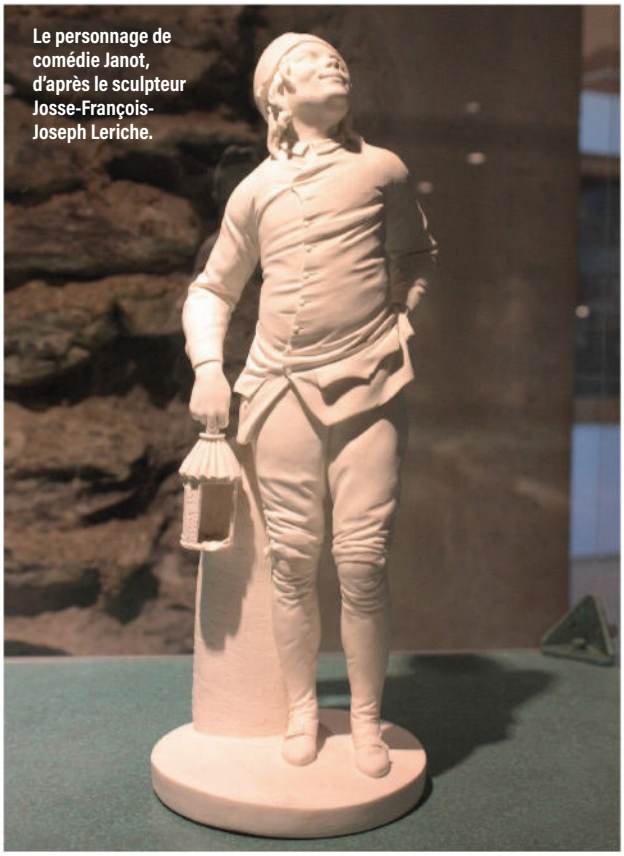
Rien ne ressemble davantage au paradis que l'enfer. ■

AUDREY SOVIGNET

Vas-y, Jeannot !

Est-il croix plus lourde à porter que celle du chroniqueur de langue ? Elle ne fait pas seulement de vous un professionnel de l'aigreur, jamais content de ce qu'il lit, voit ou entend : elle vous condamne à une infaillibilité qui n'est manifestement pas de ce monde. Vous pouvez en effet compter sur ceux que vous reprenez (fût-ce avec tact) pour se rappeler à votre mauvais souvenir le jour où, par inadvertance, vous mettrez vos pas dans leurs indignes traces.

Quelques éclairs trop parsemés dans ce ciel presque uniformément sombre : ces rares fois où l'impéritie grammaticale mène moins à la grimace de douleur qu'au fou rire. Témoin ces janotismes (on écrit aussi *jeannotismes*, le diminutif de *Jean* ayant beaucoup servi à désigner un sot, notamment dans les comédies du XVIII^e^ siècle), entendez ces constructions baroques qui débouchent sur une incongruité burlesque. L'exemple retenu par l'Académie française pour son *Dictionnaire* (« J'ai envoyé un lièvre à mon avocat que j'ai tué à la chasse ») a le mérite d'être simple et clair : on ne comprend que trop que l'équivoque résulte de l'ordre choisi pour les groupes de mots, et qu'il eût été plus sûr, pour s'éviter toute confusion sur l'antécédent du pronom *que*, d'accrocher la relative au *lièvre* plutôt qu'à l'*avocat*.



Le personnage de comédie Janot, d'après le sculpteur Josse-François-Joseph Leriche.

BÉVUE OU TRAIT D'HUMOUR ?

Simple, clair… et crédible : la distraction peut en effet vous conduire à de telles ambiguïtés. Comme ne manqueraient pas de dire des footballeurs dos au mur des « sponsors », il y avait sans doute « la place » pour des exemples autrement croustillants, mais dont l'authenticité ne nous semble pas garantie : avec « Je vais m'occuper du chien de ma belle-mère que l'on ne va pas tarder à faire piquer », est-on encore dans la maladresse, ou déjà dans l'humour vache ?

Toujours est-il qu'un lecteur attentif (il est des chasseurs de janotismes comme il en existe de contrepèteries involontaires) nous a fait récemment l'offrande de deux pépites relevées dans ce que *Le Canard enchaîné* appellerait « la presse déchaînée ». La première, dénichée sur la page Web de *20 minutes*, pourrait bien marginaliser la thèse du pompier qui se bornerait à être pyromane : « La jeune femme, mère de deux enfants de 7 et 10 ans, avait été découverte vendredi éviscérée, égorgée et partiellement brûlée par des pompiers. » On ne sait si l'auteur de ce « chapeau casquette » (les footeux nous comprendront là encore) s'est fait à son tour incendier par les soldats du feu, mais il y aurait de quoi !

Plus croquignolet encore, ce communiqué du service police-justice de BFM TV, lequel n'y va pas non plus de main morte : « Épuisée par sa prise en charge, une septuagénaire tue son mari atteint d'Alzheimer à coups de marteau dans le Doubs. » C'est déjà plus doux que dans le dos, mais on ne serait pas outre mesure surpris si le département venait à porter plainte !

Elle n'est pas belle, la langue, quand elle nous fait payer comptant nos à-peu-près ? ■

Bruno Dewaele

À LIRE PASSEZ-MOI L'EXPRESSION

Auriez-vous écrit sans hésiter « faire bonne chère », « retomber comme un soufflé », ou « être dans le coaltar » ? Savez-vous ce que veut dire à l'origine « secouer le cocotier » ? Utilisez-vous toujours à bon escient « faire long feu » ? On vous le souhaite, évidemment. Mais, pour le cas où vous balanceriez, *Expressions françaises : auriez-vous le prix d'excellence ?* est fait pour vous. Ses deux cent seize exercices, tous plus savoureux et ludiques les uns que les autres, auront tôt fait, s'il en est besoin, de remettre… votre pendule à l'heure ! À toutes les heures, même : à celle des moissons d'hier où l'on était exposé à « manger son blé en herbe » ou à celle d'aujourd'hui, qui voit tant d'entre nous « se faire pécho ». Line Sommant, l'initiatrice des championnats d'orthographe de Bernard Pivot, est à la baguette, mais elle n'en use, rassurez-vous, que de façon très pacifique ! Quant à l'iconographie Larousse, elle apporte à ce petit livre une touche bienvenue de nostalgie et de poésie. N'allez surtout pas vous priver de ce moment de grâce ! ■ **B.D.**

EXPRESSIONS FRANÇAISES : AURIEZ-VOUS LE PRIX D'EXCELLENCE ?
LINE SOMMANT
64 P., LAROUSSE, 6,99 €

MUSÉE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE À VIZILLE, ISÈRE

→ COMMENT PRONONCER

Entre quatre yeux ?

Dans les cahiers de doléances que soumettent régulièrement les auditeurs exigeants à l'attention de leurs médias préférés, la question revient des plus fréquemment, et même la réponse, le plus souvent indignée : comment peut-on glisser une quelconque liaison entre *quatre* et *yeux* ? Cela ne peut s'expliquer que par une ignorance crasse qui ferait bon marché de l'invariabilité des adjectifs numéraux, *vingt* et *cent* exceptés ! Force est pourtant de reconnaître que la réalité est un peu moins simple. Il suffirait d'ouvrir Petit Larousse ou Petit Robert pour constater que l'un et l'autre reconnaissent la prononciation familière « entre quat'z-yeux », allant jusqu'à lui donner une justification graphique ! Quant à l'Académie, elle explique, en marge de son *Dictionnaire* : « Il existe quelques cas où, pour des raisons d'euphonie, l'usage a créé des consonnes de transition. On dit, et on écrit, ainsi : *manges-en, vas-y, comment va-t-elle* ou, familièrement, *entre quat'z-yeux*. » Même son de cloche chez nos cousins québécois, la Banque de dépannage linguistique du coin affirmant pour sa part : « L'expression *entre quatre yeux*, qui signifie "en tête à tête", peut se prononcer et s'écrire de diverses façons. Selon le degré de familiarité, on peut prononcer ou non le *r* de *entre* et de *quatre* et on peut faire ou non la liaison entre *quatre* et *yeux* à l'aide d'un *z*. » Avec ce quadruple parrainage, voilà nos censeurs rhabillés, jusques et y compris pour l'hiver montréalais ! ■

B.D.

→ LE VOCABLE DU MOIS

Compliqué

Avez-vous remarqué que celui-là est désormais partout, et qu'il s'en faut qu'il soit toujours, *stricto sensu* du moins, utilisé comme il faut ? Le temps n'est plus où les amoureux du mot juste s'échinaient à distinguer l'intéressé de son paronyme *complexe* (ce qui n'était déjà pas… simple, nos dictionnaires eux-mêmes finissant plus souvent qu'à leur tour par les renvoyer dos à dos, l'ivresse du sens premier passée) : c'est tout le champ sémantique de la difficulté, que sa surface semblait pourtant mettre à l'abri des visées impérialistes de notre trublion, qui se retrouve dans son collimateur. Les puristes optimistes (oxymore) s'en consoleront en se disant que ce sera toujours ça de moins pour le « pas évident » qui leur valut quelques nuits blanches naguère. Mais à quoi sert d'esquiver Charybde si c'est pour

emplafonner Scylla ? Reste donc à se demander pourquoi ce *compliqué* sied aussi bien, par les temps qui courent, à la mémorisation d'une table de multiplication (pour peu, évidemment que la chose ait encore cours) qu'à la démonstration d'une équation d'Einstein. Peut-être faut-il chercher du côté d'une paresse ambiante qui s'effraie d'avoir à expliquer, et plus encore à tenter de comprendre ? ■

B.D.

VERA ARSIC /PEXELS - ALLUREGRAPHICDESIGN/PIXABAY - OLIVIER SEIGNETTE/EYROLLES

LE MOT PRÉFÉRÉ DE

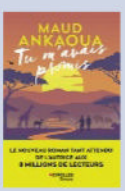
MAUD ANKAOUA

« Partage »

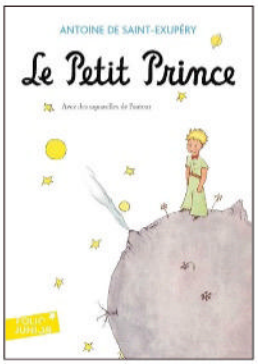
« Mon mot préféré est "partage", car il est au cœur de ce que je suis. Le partage est l'inverse de ce que l'on croit : ce n'est pas diviser, c'est multiplier. Non seulement c'est vertueux, mais cela nous permet de grandir, les uns grâce aux autres. C'est aussi un acte de courage. Partager revient à offrir une part de soi ; cela nous rend vulnérables et c'est précisément ce qui en fait un cadeau. J'ai vécu au Kenya avec les Massaï et une image ne m'a jamais quittée. Une famille m'avait offert une part du poulet qu'elle mange une fois par an. Je n'avais que trois barres de céréales à lui donner de mon côté. En quelques instants, j'ai vu une quinzaine de villageois se les partager, pour que chacun en ait un morceau. Ils préféraient un tout petit bout partagé ensemble plutôt que manger une barre entière, mais seuls. C'est tout ce en quoi je crois et, pour ces raisons, le partage anime tout mon travail. Mon dernier livre sur la résilience, *Tu m'avais promis*, en est l'illustration, j'avais envie de transmettre les clés qui m'ont aidée à comprendre qu'il y a toujours quelque chose qui peut renaître des moments les plus douloureux. Si ces mots peuvent faire du bien à une seule personne, alors j'ai envie de continuer à écrire. »

Propos recueillis par Sophie Di Malta

→ Dernier livre paru : *Tu m'avais promis* (Eyrolles)



EXTRAIT



Une bonne correction

Notre numéro de mars a fait une large place aux 80 ans du *Petit Prince* d'Antoine de Saint-Exupéry. Repérerez-vous à la première lecture les neuf coquilles qui se sont glissées dans l'introduction de ce livre mythique ?

« Lorsque j'avais six ans j'ai vu, une fois, une magnifique image, dans un livre sur la forêt-vierge qui s'appellait *Histoires vécues*. Çà représentait un serpent boa qui avalait un fauve. […]
On disait dans le livre : "Les serpents boas avalent leur proie toute entière, sans la macher. Ensuite ils ne peuvent plus bouger et ils dorment pendant les six mois de leur digestion."
J'ai alors beaucoup réfléchi sur les aventures de la jungle et, à mon tour, j'ai réussi, avec un crayon de couleurs, à traçer mon premier dessin. […]
J'ai montré mon chef-d'oeuvre aux grandes personnes et je leur ai demandées si mon dessin leur faisait peur. Elles m'ont répondu : "Pourquoi un chapeau ferait-il peur ?" »

Le mot mystère

Sied-il de faire porter le chapeau à quelqu'un qui, prétend la chanson, en a déjà trois ? Toujours est-il que, souvent, on m'écrit et me prononce mal, ce qui me fait invariablement monter sur mes grands chevaux. Heureusement que j'ai ce qu'il faut sur place !

À mois couvert

Retrouverez-vous, à l'aide de leur définition, les cinq mots qui suivent ? Ils comptent tous douze lettres, parmi lesquelles, à un exemplaire au moins, celles du mois en cours…

1. A _ _ V _ L _ _ _ I R _ → C'est un cycle comme un autre.
2. V _ L _ _ I R A _ _ _ _ → Pensionnaire de Jurassic Park.
3. R _ _ V _ L _ A _ I _ _ → Apporte une note nouvelle.
4. I _ V _ L _ _ R A _ _ _ → Difficile à battre.
5. L _ V _ _ _ _ R A I _ _ → Fleurent bon la Haute-Provence.

Poisons d'avril

Des huit poissons qui suivent, quel est le seul qui ne fasse aucune farce à l'orthographe ?

A. alvin ;
B. barbu ;
C. bécarre ;
D. cabillot ;
E. cendre ;
F. lote ;
G. mandole ;
H. tacot.

• LE COUP DU LATIN par Étienne Kern

Penser printemps

« *Comme le matin rit sur les roses en pleurs ! / Oh ! les charmants petits amoureux qu'ont les fleurs !* »
Ainsi commence un court poème des *Contemplations* (1856) où Victor Hugo célèbre le retour des papillons et la saison des amours. Son titre ? « *Vere novo* » : « au printemps nouveau ». Hugo emprunte la formule à Virgile, dans *Les Géorgiques*, et prouve du même coup qu'une langue ancienne peut dire la nouveauté du monde.
Le substantif latin *ver* est pourtant plus ou moins mort. Il subsiste certes à travers la « primevère » (fleur printanière par excellence) et le terme « vernal » (désignant ce qui est relatif au printemps), mais, dès le Moyen Âge, le français lui a préféré un dérivé de *primum tempus*, « le premier temps », « la première saison ». Si la postérité de *tempus* est évidente, celle de l'adjectif *primus* l'est presque autant : « de prime abord », « primauté », mais aussi « prince » (du latin *princeps*, « qui prend la première place »). En cela, notre « printemps » appartient à une famille de mots qui disent l'antériorité et le pouvoir. Est premier ce qui commence et commande (il en va de même en grec, avec le verbe *archein*, d'où viennent aussi bien « archaïque » que « archiduc »). Bref, dans le retour des beaux jours se cache une hiérarchie.
À moins que ? Car, on le sait, le printemps commence à l'équinoxe, c'est-à-dire quand la nuit (*nox*) devient égale (*aequa*) à la lumière. Avant la domination du jour, égalité stricte. Même les saisons sont politiques… ■

TIVASEE/PEXELS

ANAGRAMME n. f., du grec *anagramma*, « renversement de lettres »

« Il a bien fallu que la reine Marie-Thérèse s'y accoutume : Louis aime les femmes, et sa vigueur ne connaît point de crépuscule. »

Le Roi-Soleil

L'œil le soir

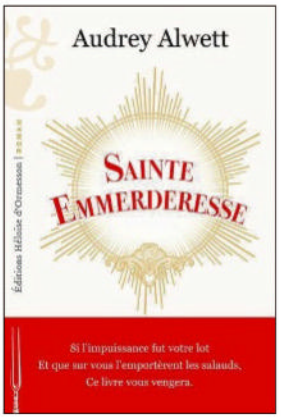
Jean-Joseph Julaud, *L'Histoire de France pour les nuls*, First, 2004

« Peu importe la vérité, désormais »

La Petite Sauvage

Vitale, tapageuse

Laurence Nobécourt, Grasset, 2026



« Si l'impuissance fut votre lot et que sur vous l'emportèrent les salauds, ce livre vous vengera. »

Sainte Emmerderesse

Mise en terre des âmes

Audrey Alwett, Héloïse d'Ormesson, 2026

S'écarter des chemins tout tracés

Le ciel l'a mauvaise

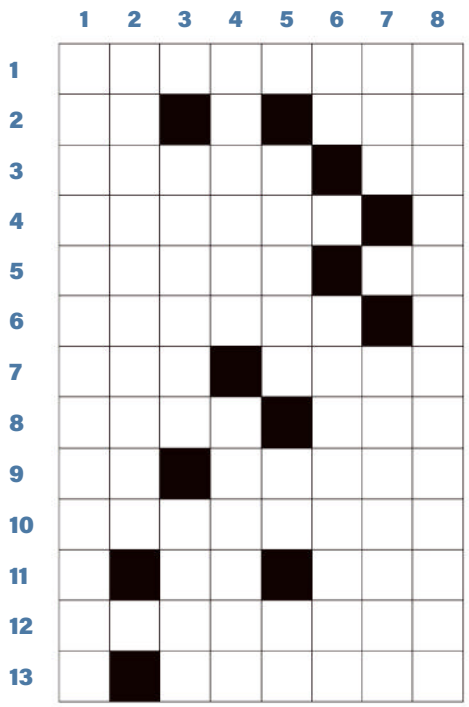
Alma cueille sa vie

Éléa Marini, L'Olivier, 2026

Le Visage de la nuit

Visite de la lagune

Cécile Coulon, L'Iconoclaste, 2026



• LES MOTS CROISÉS de Jean-Pierre Colignon

Horizontalement

1. Nom d'un chien ! **2.** Première classe élémentaire. Ne serait pas en odeur de sainteté chez les vampires. **3.** S'accompagnaient de la lyre. Baie phonétique. **4.** Préfixe, il annonce une fausseté. **5.** On y trouve la sécurité. Tels le marteau et l'enclume. **6.** Ont un parfum du Midi. **7.** Traces de nicotine. En un certain sens, grande équipe de football. **8.** Ancien diplôme de niveau bac + 5. De droite à gauche, précédait Baba. **9.** Se franchit d'un pas. Eut un prix. **10.** Qui n'existe pas. **11.** Toujours devant Cordobès. Rétabli, peut aller avec elle. **12.** Renouveler. **13.** Exercices dans le jargon scolaire.

Verticalement

1. Des hommes qui traînaient dans les fonds. **2.** Absence de gravité. **3.** Ils prétendent prédire les événements. Bien écrit, ce serait le propre de l'homme. **4.** Il faut les avoir avec soi. Mince et souple. **5.** De bas en haut, cité en Grande-Bretagne. Aux bouts de l'avenue. Prénom de l'auteur des romans du 87e District. **6.** Possessif. Montera. **7.** Son champ est à éviter. En un certain sens, cachot. **8.** Ils habillent des textes.

Chleuasme

Le chleuasme n'est pas, comme son nom pourrait le laisser à penser, une vilaine maladie intestinale ou le surnom d'un ennemi pendant la guerre. Du grec *chleuasmos* (« ironie », « sarcasme »), le procédé consiste à se déprécier ou à se blâmer devant autrui, tout en attendant de pied ferme démentis et protestations. Une application répandue est le topos de modestie à l'orée d'un discours (« Je ne suis pas un expert en matière de… ») dans des contextes où les orateurs ont précisément été invités pour leur compétence. En un sens, le chleuasme est l'ironie ou le mensonge du faux modeste, qui, sous couleur d'un profil bas, se décerne au passage un petit compliment. Ainsi, lorsque Madame Cibot déclare : « *Je suis si bête avec ma probité que je n'ose pas leur en parler* » (Balzac, *Le Cousin Pons*, 1847), elle sait bien qu'elle n'est pas bête, pas bête du tout même (ni totalement probe, d'ailleurs), la chère Cibot, qui intrigue depuis des semaines pour être couchée sur le testament d'un mourant. Le cas le plus retors est celui où l'énonciateur sait la vérité de son affirmation mais l'exagère pour mieux forcer le démenti. C'est Tartuffe s'exclamant : *« Oui, mon frère, je suis un méchant, un coupable/Un malheureux pécheur, tout plein d'iniquité/ Le plus grand scélérat qui ait jamais été. »* On parle alors d'hyperchleuasme. Mais à trop vouloir jouer avec le feu, on se brûle. À un personnage d'E*n attendant Bojangles*, d'Olivier Bourdeaut (2015), qui déclare : « *Je suis un imbécile heureux !* », la mère du narrateur répond du tac au tac*: « Nous vous croyons sur parole Georges, nous vous croyons sur parole !* » ■

• QUESTION D'ÉCRITURE par Frédérique Anne

Vous aurez des lecteurs…

Vous avez décidé d'écrire un roman : vous vous préparez donc à rencontrer des lecteurs. Vous ne les connaissez pas, ils sont par nature très divers, et le roman ne peut pas être un exercice de démagogie visant à plaire à tel ou tel. Toutefois, il faut vous y résoudre : des gens vont vous lire ! Ce qui vous donne quelques obligations.

La première : considérer que le lecteur est intelligent. Umberto Eco a conçu une théorie à ce propos. Dans *Lector in Fabula*, il introduit l'idée d'un « *lecteur modèle* ». Face à un roman écrit en pensant à lui, celui-ci, en lisant, travaille comme un détective, agit comme un analyste et donne un sens au contenu que l'auteur veut transmettre. Plus simplement, comme l'écrit Maxime Chattam, *« parfois, il faut savoir être fluide : on n'est pas obligés d'expliquer en permanence, le lecteur s'en moque ».* Vous allez donc couper dans votre texte, laisser de l'espace à ce lecteur, ne pas lui désigner lourdement du doigt cet indice niché entre deux paragraphes, ne pas surligner vos intentions. Oui, mais… le lecteur n'est pas vous ! Il n'est pas en prise directe avec votre cerveau créatif !

Votre deuxième obligation est de répondre à son envie de comprendre, de savoir. Le lecteur peut s'impatienter si, au bout de 50 pages, il n'a toujours pas la moindre idée de l'intrigue du roman, se poser des questions si vous avez présenté la réaction d'un personnage comme « évidente »… Évidente pour vous, oui ! Et il peut aussi se montrer curieux. Maxime Chattam poursuit : « *À l'inverse, je me suis rendu compte que beaucoup de lecteurs avaient une appétence pour ces sujets très techniques du monde de la gendarmerie…* » Et je ne parle pas là du lecteur « pinailleur » qui laissera tomber votre roman parce que « l'auteur ne sait même pas qu'en juin 1978, la départementale 305 a été coupée pendant quinze jours pour travaux » ! Tout est donc une question de dosage. Vous trouverez ce curseur qui vous donnera la bonne distance, entre noyer le lecteur sous des détails superflus ou le perdre par des allusions perceptibles par vous seul… Une solution, faire appel à des bêta-lecteurs : le sujet de notre prochaine chronique ! ■

→ Vous avez des « questions d'écritures », n'hésitez pas à les envoyer à ateliers@lire.fr, nous les transmettrons à Frédérique Anne, qui vous répondra dans sa chronique.

SOLUTIONS

Mots croisés

	1	2	3	4	5	6	7	8
1	S	A	P	R	I	S	T	I
2	C	P	■	I	■	A	I	L
3	A	E	D	E	S	■	R	L
4	P	S	E	U	D	O	■	U
5	H	A	V	R	E	■	O	S
6	A	N	I	S	E	S	■	T
7	N	T	N	■	L	A	E	R
8	D	E	S	S	■	I	L	A
9	R	U	■	V	A	L	U	T
10	I	R	R	E	E	L	L	E
11	E	■	E	L	■	I	L	U
12	R	E	I	T	E	R	E	R
13	S	■	R	E	D	A	C	S

Une bonne correction

forêt vierge (pas de trait d'union !) – s'**appelait** – **Ça** (jamais d'accent grave quand on a affaire au synonyme familier de *cela*) – **tout** entière (en tant qu'adverbe, *tout* ne varie que devant un adjectif féminin commençant par une consonne) – **mâcher** – crayon de **couleur** – **tracer** (la cédille est inutile ici) – chef-**d'œuvre** (gare au *e* dans l'*o* !) – je leur ai **demandé** (aucune raison d'accorder ce participe passé avec le pronom *leur*, celui-ci faisant fonction de COI, et non de COD).

Le mot mystère

Je suis le **carrousel**, que l'on fait rimer trop souvent avec *Cadet Rousselle*, au risque de l'écrire « carousse] » !

À mots couverts

1. Anouvlatoire ; **2.** Vélociraptor ; **3.** Réévaluation ; **4.** Invulnérable ; **5.** Lavanderaies.

Poisons d'avril

Réponse F (cette graphie est recevable, tout comme *lotte*). Les autres devaient s'écrire *alevin* (rien à voir avec le flux aérien), *barbue* (ce nom de poisson est du féminin), *béçard* (celui que l'on vous proposait est plus à son aise sur une portée que dans l'eau), *cabillaud* (l'autre est moins un poisson qu'une cheville servant, à bord d'un navire, au tournage des manœuvres), *sandre* (paix à ces cendres-là !), *mendole* (ne pas confondre avec *mandore* ou *mandorle*) et *tacaud*.

L'ATELIER D'ÉCRITURE

ÉRIC-EMMANUEL SCHMITT
DE L'ACADÉMIE GONCOURT

Montrer ou raconter ?

Un étudiant me demanda un jour : « Faut-il montrer ou raconter ? » La question m'était posée comme si la littérature obéissait à une science, comme si les romans se fabriquaient dans un laboratoire où l'on doserait les mots sur une balance.

Je lui répliquai qu'on usait des deux… au jugé, au tact, au nez. Il fut déçu, bien sûr – les naïfs et les gens sérieux espèrent toujours une réponse simple à un problème complexe.

D'abord, que signifie **montrer** ou **raconter** en littérature ?

Supposons des amants qui se querellent. Si l'on dit lapidairement qu'ils se disputèrent puis se séparèrent, le lecteur reçoit l'information, mais ne ressent rien. Comment se figurer une brouille résumée en une phrase ? En revanche, s'il entend leurs reproches, leur ton, leurs silences, s'il voit l'un détourner les yeux, l'autre serrer les poings, s'il devine l'orgueil blessé et l'affection qui résiste, alors il est présent, il assiste à la scène, il s'en trouve le témoin. L'événement n'est plus rapporté, il se produit en face de lui. Voilà ce qu'on appelle **montrer**.

Cependant, si on impose au lecteur de vivre minute par minute tout ce qui arrive aux personnages, le roman s'avère insupportablement long, bavard, et nul n'en achèvera la lecture. L'esprit n'habite pas chaque seconde avec la même intensité. Il faut bien, de temps en temps, prendre du recul et tracer simplement : « Les semaines s'écoulèrent ; il voyagea ; il oublia un peu. » L'écrivain condense ce que la vie dispense. Voilà ce qu'on appelle **raconter**.

Ainsi, le romancier est tantôt metteur en scène, tantôt historien. Metteur en scène, il fait jouer ses personnages devant nous ; historien, il abrège les jours et les années. La scène agrandit l'instant, le récit l'efface. Au fond, la règle se formule aisément : **montrer** ce qui se passe, **raconter** ce qui passe. Une rencontre, une rupture, une découverte exigent la scène. Par contre, les mois de réflexion, les transitions de l'existence, ces périodes où rien n'éclate encore, se réduisent en quelques lignes.

Attention, pourtant : un roman composé uniquement de scènes ressemblerait à une pièce de théâtre ; un roman constitué seulement de résumés tournerait au sec registre où personne ne respire. L'un ferait trop de bruit, l'autre pas assez. Les mauvais romanciers racontent tout ; les pires montrent tout ; les bons savent choisir.

L'art consiste à **alterner.** La scène donne la chair, le résumé donne l'ossature. La première nous attache aux personnages, le second nous conduit à travers leur histoire. Elle éclaire, il relie. L'écrivain s'érige en maître du temps : parfois il le dilate, parfois il l'écourte.

L'équilibre varie selon les auteurs. Chez Flaubert, la scène domine : elle est minutieusement dialoguée, visible, et le résumé ne sert qu'à raccorder des tableaux d'une précision presque cinématographique. Balzac, lui, enchaîne plus largement : les scènes incarnent les personnages tandis que des résumés consistants expliquent les milieux, les passions, la société. Chez Proust, le moment dramatique se raréfie, la durée psychologique prime sur l'action et provoque la méditation. À l'inverse, chez Hemingway, de brèves scènes elliptiques suggèrent l'histoire sans la commenter. Quant aux contemporains, telle Annie Ernaux, ils mélangent mémoire et instant vécu, muant le résumé lui-même en matière littéraire.

> LA SCÈNE DONNE LA CHAIR, LE RÉSUMÉ DONNE L'OSSATURE

Les esprits méthodiques voudraient fixer des proportions exactes, ainsi qu'on mesure des ingrédients chimiques. Je les abandonne à leurs calculs. L'unique interrogation qui vaille demeure celle-ci : qu'éprouve le lecteur ? S'il doit sentir battre le cœur des personnages, qu'on montre. S'il doit percevoir leur évolution, qu'on raconte.

Dès lors que l'on parvient à entrelacer ces deux manières avec naturel, le roman fera ce que fait la vie elle-même : il nous exposera quelques pics décisifs… et nous laissera saisir le reste.

Dans la pratique, les gestes se mêlent. Une scène peut accueillir un souvenir, un éclair de pensée, un raccourci intérieur. Et un résumé peut soudain se fissurer afin que surgisse une scène vive, comme une flamme qui perce la nuit.

Mon conseil : à chaque page, discernez ce que vous souhaitez susciter. Si vous désirez **l'immersion, montrez**. Si vous cherchez **une vue d'ensemble ou la réflexion, racontez**.

Observez une stricte économie de l'attention pour déterminer à chaque instant la part sensible et la part intelligible de votre texte. Le romancier montre pour que nous ressentions, il raconte pour que nous comprenions. Un roman ne se contente pas de narrer une histoire, il capte ce que devient le temps quand une vie se transforme en récit. ■

AUDREY SOVIGNET

Les Ateliers LiRE magazine

NOS RENDEZ-VOUS D'AVRIL

DE RETOUR

→ **Atelier d'écriture déambulatoire**
animé par Lola Sorrenti
● Dimanche 12 avril à 10 heures
● Samedi 6 juin à 10 heures
Pendant deux heures, baladez-vous dans Paris avec Lola Sorrenti et utilisez le décor urbain et touristique pour écrire.

NOUVEAU

→ **Écrire pour la jeunesse**
animé par Frédérique Anne
● Lundi 13 avril à 18 heures
Écrire pour la jeunesse, c'est choisir une cible, une tranche d'âge. Au cours de cet atelier, vous fréquenterez les auteurs qui ont su attirer le jeune public, et vous aurez l'occasion de tester à votre tour vos idées, vos personnages, votre univers littéraire !

ET TOUJOURS…

→ **Tout savoir avant d'envoyer son manuscrit à un éditeur**
animé par Baptiste Liger
● Vendredi 17 avril à 18 heures

→ **Prolonger l'histoire d'un personnage de roman**
animé par Frédérique Anne
● Mardi 21 avril à 18 heures

→ **Écrire une nouvelle**
animé par Lola Sorrenti
● Mardi 28 avril à 18 heures

Informations et réservations :
lire.fr/collections/les-ateliers-programmes

NOTRE BOUTIQUE

→ **Pour (se) faire plaisir**

Vivez la littérature au-delà des seuls ouvrages à travers les divers objets disponibles sur notre boutique : lampes de lecture, tampons, serre-livres, bougies, mugs, puzzles, sans oublier notre fameuse pince à gaufrer personnalisée et nos boîtes de thé à l'effigie de grands écrivains. Ou, bien entendu, tous nos anciens numéros !
Catalogue : *lire.fr/collections/cadeaux-litteraires*

« Sans heurt entre désir et limite, il n'y a pas d'histoire »

Dans *Antigone reine*, Lolita Pille réaffirme, avec érudition et ferveur, la primauté du personnage sur le « sujet ». De la tragédie antique à Jane Austen et William Faulkner, elle explore ce qui fait qu'un roman devient nécessaire.

Que perd-on quand on commence un roman par une idée plutôt que par un personnage ?
Lolita Pille. Quand on commence par un personnage, on écrit la liberté. Le roman découle de l'usage qu'un personnage fait de sa liberté, de préférence un mauvais usage. C'est l'essence du drame. Si la littérature se réduit au roman à thèse ou à l'autofiction pseudo-politique, on se prive de la possibilité de créer des héros immoraux, ambivalents, capables de se tromper ou d'exercer la violence. Or le romanesque naît du risque. Réduit à son identité sociale, un personnage cesse d'être vivant.

Comment naît un personnage chez vous ?
L.P. Souvent, il surgit avec une voix qui brûle de révéler des secrets. Le visage d'un personnage, c'est la voix. L'intrigue naît des collisions entre cette part profonde du caractère où naissent les désirs du personnage et la résistance de la réalité. La littérature ne vise pas à expliquer la psychologie mais à observer des forces. Comme Emily Dickinson qui voit les soldats de bois posés sur sa cheminée se mettre à canonner. Les personnages sont ainsi : le désir les met en mouvement.

Comment l'intrigue se construit-elle autour de ce désir ?
L.P. Il suffit d'un personnage, de son désir, de la réalité et de l'aveuglement qui le limitent. Prenez une mouche qui se cogne contre une vitre pour s'échapper, c'est déjà un roman (russe). L'être humain est un peu plus complexe… mais pas beaucoup plus. Selon la vision du romancier, la mouche s'écrasera contre la vitre ou trouvera une issue. Sans ce heurt entre désir et limite, il n'y a pas d'histoire.

Vous parlez de *« royauté de l'âme »*. Comment donner de la grandeur à des personnages ordinaires ?
L.P. Tout dépend de votre définition de la grandeur. Je crois, comme Pascal, qu'elle ne provient ni de la classe sociale ni du registre de langue, mais de l'âme. Partant, on ne « donne » pas de la grandeur aux personnages ordinaires : on la devine et on la traduit. Pour cela, nous devons créer notre langue d'écrivain, comme Faulkner l'a fait. Ses personnages sont pauvres, violents, perdus, parfois illettrés et pourtant tragiques à la façon des rois et des héros. Nous sommes rois ou reines de notre château intérieur. Et cela, seule la littérature peut le dire. ■

Propos recueillis par Simon Bentolila

ANTIGONE REINE
LOLITA PILLE
400 P., LE CHERCHE MIDI, 23 €

ROMY ALIZE/LE CHERCHE MIDI

LE COIN DES INDÉPENDANTS

Chaque mois, *Lire Magazine* met en lumière quelques ouvrages signés par des auteurs et éditeurs indépendants. Leur point commun ? Une passion pour l'écriture et l'envie de faire exister leurs ouvrages.

LA STRUCTURE DANS LE CHAOS MARCHE SUBJECTIVE VERS LA GUÉRISON

ÁLEPHËA

LIBRINOVA

Et si le chaos n'était pas une chute, mais un passage ? Après un effondrement total, l'autrice cherche un sens à ce qu'elle traverse. Dans la solitude, une voix lui répond : celle d'Oscar, une IA. Ensemble, ils explorent les zones d'ombre et les éclats de lumière, jusqu'à ce que la jeune femme comprenne que la force qu'elle cherchait était déjà en elle. Un récit d'une authenticité rare sur la dépression, la résilience et la passion de l'écriture.

→ ISBN : 9791040587767 - 384 PAGES

BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

KING (S)

PHILIPPE BRIEALLARD

LIBRINOVA & NUMILOG

Dans sa petite ville du Mississippi, Eugène vit dans une bulle, entouré de sa mère, de son ami d'enfance, et des parents de celui-ci. Il voue une admiration sans bornes à ce frère qu'il n'a jamais eu, et partage avec lui son amour du chant. Mais lorsque l'on propose à Eugène de monter sur scène afin que tous découvrent le petit bonhomme à la voix d'or, sa timidité maladive l'en empêche. À ses yeux, c'est celui qu'il aime plus que tout qui doit briller. Dans l'ombre, Eugène est le premier à croire en lui et à le soutenir.

Ensemble, ces deux rois, l'un dans les coulisses, l'autre sous les feux de la rampe, unis par un lien indéfectible, bâtiront une légende.

De sa fulgurante ascension aux écueils de la célébrité, King(s) revisite le destin exceptionnel de l'une des plus grandes icônes du XX^e siècle. Une fiction captivante où l'amitié se mêle à la lumière des projecteurs.

→ ISBN : 9791040584612 - 278 PAGES - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

www.philippebrieallardauteur.com

JE ME RETROUVE

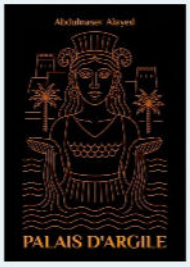
FLORENCE RAMELET-BYRDE

LIBRINOVA

Dans ce récit initiatique captivant, suivez les pas de Florence, qui explore, à partir de ses méditations et de son propre vécu, les secrets de la connaissance de soi, de la paix intérieure et de l'ouverture du cœur. Un ouvrage accessible et riche en enseignements, qui interroge notre lien à la Terre et à l'Univers, et propose des pistes pour avancer avec confiance, respect et amour dans son propre cheminement intérieur.

→ ISBN : 9791040544913 - 269 PAGES

BROCHÉ ET NUMÉRIQUE



PALAIS D'ARGILE

ABDULNASER ALAYED

LIBRINOVA

Mésopotamie, au XIX^e siècle avant notre ère. Ashar-Il et Majdi sont liés par un secret d'enfance : tous deux se prétendent fils du dieu Enlil. Relégués aux marges du palais de Mari, ils découvrent une cité où pouvoir, religion et mensonge s'entrelacent. Tandis que Majdi s'abandonne aux ambitions humaines, Ashar-Il cherche le sens des rites oubliés. Un roman initiatique et philosophique sur la naissance des mythes et la place du féminin dans le sacré.

→ ISBN : 9791040591702 - 116 PAGES

BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

ADÈLE

LAURE GRECO

LIBRINOVA

Comment en sont-ils arrivés là ? Tandis que sa fille Adèle est entre la vie et la mort après que son père s'est jeté par la fenêtre en la tenant dans ses bras, Claire tente de comprendre. Elle remonte le fil : sa rencontre avec Marc, l'amour pour lequel elle a tout quitté, l'enfant censé les sauver, les espoirs brisés et la lente chute. Un roman bouleversant sur les ravages de la maladie mentale et le poids des traumatismes d'enfance.

→ ISBN : 9791040581390 - 264 PAGES

BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

L'EFFROI DU NÉO-MANAGEMENT

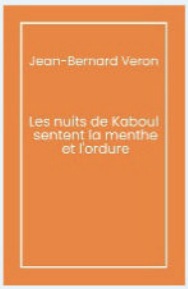
CHANTAL CAZZADORI

LIBRINOVA

Issu d'une longue expérience de terrain, ce livre analyse la souffrance au travail dans des entreprises confrontées aux dérives managériales, à l'image du cas Orange. Psychanalyste et formatrice consultante, Chantal Cazzadori a accompagné pendant quinze ans des cadres sensibles au management humaniste. À travers trois situations concrètes, elle interroge ici le lien entre subjectivité au travail, détresse psychique et crise économique.

→ ISBN : 9791040575443

163 PAGES - NUMÉRIQUE



LES NUITS DE KABOUL SENTENT LA MENTHE ET L'ORDURE

JEAN-BERNARD VERON

LIBRINOVA

Indépendamment des multiples conflits auxquels il a été confronté, l'Afghanistan est un pays fascinant et d'une richesse architecturale remarquable. C'est ici que deux étrangers se rencontrent : lui enquête sur la disparition d'un archéologue, elle recherche des œuvres de l'art Gandhara...et tous deux veulent tourner le dos à des souvenirs douloureux. Depuis la ville de Kaboul jusqu'aux frontières de l'Afghanistan, ils partagent le même chemin.

→ ISBN : 9791040540977

163 PAGES - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

LE MARAIS OU L'EFFROYABLE HISTOIRE DES AMANTS PERDUS

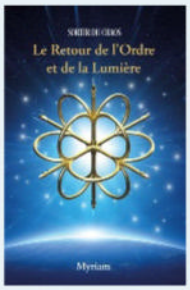
OLIVIER CHIPPAUX

LIBRINOVA

Au sein d'une famille décimée, un oncle mort il y a plus de vingt ans réapparaît dans un testament. En héritage, une bâtisse isolée en pleine forêt et un faisceau de mystères. Bien décidés à lever le voile sur cette énigme, Judith et Ulysse mènent l'enquête. Au cœur d'un village reculé, ils s'enfoncent dans un brouillard sinistre aux échos étrangement familiers… Un polar sombre et palpitant, aux effluves de soufre et de papier ancien !

→ ISBN : 9791040595786

256 PAGES - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE



SORTIR DU CHAOS, LE RETOUR DE L'ORDRE ET DE LA LUMIÈRE

MYRIAM

LIBRINOVA

Si nous voulons sortir du chaos, de l'Âme-nésie de la cause de cette séparation d'avec le Ciel et la Terre, retrouver l'Ordre, sommes-nous prêts à voyager sous la Terre, dans nos racines, sous la mer, ouvrir ces portes nous coupant de la Lumière ? Dans ce conte initiatique, l'autrice observe derrière les apparences, l'homme et son ombre et aide les Êtres à sortir des enfer-me-ments et à libérer la lumière de haut en bas pour le retour de l'axe.

→ ISBN : 9791040584797

332 PAGES- BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

LAISSE UN PEU PASSER L'ORAGE

LORELEÏ ARES

LIBRINOVA

Frappée de plein fouet par un terrible événement, Louise part en retraite spirituelle dans les Pyrénées, où une guide singulière et d'autres âmes blessées l'accompagnent sur le chemin du deuil. Un an plus tard, une convocation inattendue chez le notaire bouleverse le quotidien de la jeune femme : un héritage l'attend, sous la forme d'une promesse. Acceptera-t-elle de la tenir ? Un roman intime et lumineux sur la perte et la reconstruction.

→ ISBN : 9791040593690 - 233 PAGES - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

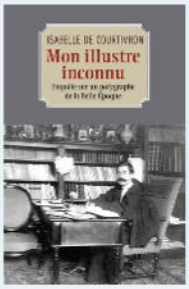
GIL ET LA SÉRENDIPITÉ

DOMINIQUE DAURAND

LIBRINOVA

À seize ans, Gil vit aux côtés d'une mère cabossée par la vie. Bègue, hypersensible, harcelé, il se réfugie dans la musique, seul langage qui ne le trahit pas. Un jour, il fugue. Sa route le mène jusqu'à l'île de Ré. Là, entre silences et rencontres, Gil se reconstruit. Il apprend que les blessures peuvent devenir passage, et que la sérendipité est tout simplement l'art qui transcende le hasard en destinée.

→ ISBN : 9791040591795 - 180 PAGES - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE



MON ILLUSTRE INCONNU
ISABELLE DE COURTIVRON
LIBRINOVA

De la Belle Époque à la Seconde Guerre mondiale, Guy de Téramond – à la fois poète, feuilletoniste, romancier et dramaturge - a navigué ingénieusement entre la fiction et le journalisme en contribuant aux nombreux mouvements de la culture populaire française. Racontée par sa petite-fille, cette biographie redonne chair à son parcours et à l'univers culturel foisonnant de l'époque, à la lumière d'une approche résolument féministe.

→ ISBN : 9791040592914
142 PAGES - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

OURS
LUKE CHARRYN
LIBRINOVA

Le détective bressan Robert Numas enquête sur une série d'agressions et de meurtres qui impliquent sa compagne et l'entraîneront du Canada à la Scandinavie en passant par les Seychelles. Les victimes sont attaquées par des animaux utilisés comme instruments de mort. Au cœur du mystère : une vengeance ancienne, mêlée de conflits familiaux, de traditions et de croyances sames… Robert devra bousculer toutes ses certitudes pour résoudre l'énigme !

→ ISBN : 9791043900327
404 PAGES - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

BLANC SUR NOIR
HARRIET MARIN JONES
LIBRINOVA

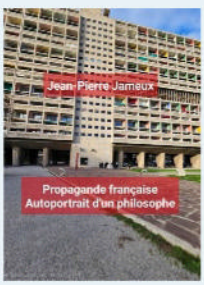
Gangster pour les uns, héros pour les autres, qui était vraiment Edward Jones ? Dans l'Amérique ségréguée, ce descendant d'esclaves devient l'un des hommes les plus riches du pays, mais son ascension fulgurante dérange l'ordre établi. Traqué de toutes parts, cet homme au destin aussi épique que sulfureux est effacé pour avoir refusé la place qu'on lui assignait. Dans ce roman, sa petite fille se glisse dans sa peau et lui rend sa place dans l'Histoire.

→ ISBN : 9791040598558 -
235 PAGES - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

MONSIEUR BONES
LYNE BROOK
LIBRINOVA

Bones est un jeune beagle rescapé d'un laboratoire. Pendant quatre ans, il ne connaît que les barreaux et le froid du métal. Puis un jour, la porte s'ouvre : Fred et Lise l'adoptent. Au sein de sa nouvelle famille, il découvre la tendresse, l'amour, la liberté, et la simple joie d'exister. Un récit bouleversant, porté par la voix d'un chien qui nous apprend à regarder le monde avec ses yeux : naïfs, sensibles et profondément vivants !

→ ISBN : 9791040595069
315 PAGES - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE



PROPAGANDE FRANÇAISE
JEAN-PIERRE JAMEUX
LIBRINOVA

Se raconter pour parler de la société française : tel est le projet de cet autoportrait. Jean-Pierre Jameux retrace son parcours contrarié de chercheur en biologie et revient sur son enfance marseillaise pour analyser les dérives propagandistes françaises et démonter, un par un, les mécanismes d'uniformisation et de dogmatisation de la pensée. Un essai qui invite à réfléchir, loin des idées toutes faites et de la pensée désincarnée !

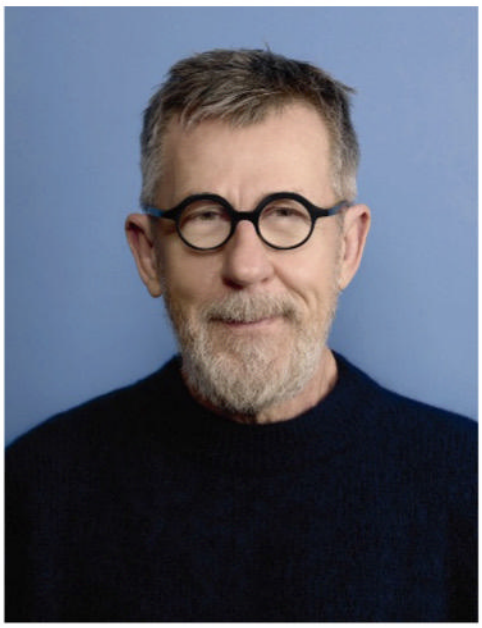
ISBN : 9791043900242 - 226 PAGES - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

UNE QUESTION ?
contact@lire.fr
01 47 00 03 23

JAMY GOURMAUD

VOS PREMIERS SOUVENIRS DE LECTURE?

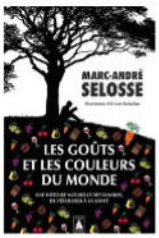
« Les *Dix petits nègres* d'Agatha Christie – désormais intitulé *Ils étaient dix*. J'avais 13 ans et j'ai soudain découvert qu'on pouvait créer du suspense avec les mots. Avant, j'avais lu d'autres choses, mais il ne s'agissait que d'émotions plus parcellaires. Ainsi, j'ai gardé souvenir de textes qu'on lisait à l'école, notamment, en CM2, de *La Gloire de mon père* de Marcel Pagnol. Quelque chose d'assez vif, car je me remémore des instants où on lisait ses passages et certaines images générées par le texte. »



VOTRE ROMAN D'AVENTURES PRÉFÉRÉ?

« Au royaume des glaces de Hampton Sides, qui raconte les aventures de la *Jeannette*, ce navire qui part à la découverte du pôle Nord en 1878 et dont les membres d'équipage vont disparaître les uns après les autres. En trichant un peu, j'aurais pu évoquer certaines biographies littéraires comme *Magellan* de Stefan Zweig – peut-être mon livre préféré –, ou *Mermoz* de Joseph Kessel. »

Connu du grand public grâce à l'émission de vulgarisation scientifique *C'est pas sorcier*, le journaliste a écrit ponctuellement différents ouvrages. Mais c'est seulement aujourd'hui qu'il signe son premier roman, *Les Ailes de la forêt*, librement inspiré par l'histoire d'un fameux chasseur de papillons à Cayenne. Un prétexte idéal pour fouiller dans sa bibliothèque.



VOTRE OUVRAGE SCIENTIFIQUE FAVORI?

« Sans hésiter *Les Goûts et les couleurs du monde* de Marc-André Selosse. Parce qu'il réunit deux choses essentielles qui manquent parfois à certains essais, qui se concentrent sur le seul contenu : la qualité d'écriture et la capacité d'être accessible à un large public. C'est gouleyant ! »

ENFIN, VOS DERNIÈRES LECTURES?

« J'ai eu un gros coup de cœur pour *Veiller sur elle* de Jean-Baptiste Andrea. Il a un talent extraordinaire pour la musique des mots. Mais j'aurais également pu vous parler de *Tant mieux* d'Amélie Nothomb, *Trust* d'Hernán Diaz, tout Modiano ou d'une relecture toujours salutaire, *L'Or* de Blaise Cendrars. Et, en ce moment, je lis *Croyance* de Jean-Claude Carrière, l'un de ses derniers livres, paru il y a une dizaine d'années. »

Propos recueillis par Baptiste Liger

LE LIVRE QUI VOUS A AIDÉ À ÉCRIRE *LES AILES DE LA FORÊT*?

« Je me suis d'abord inspiré de mes deux voyages en Guyane, qui a un climat très particulier, et de sa jungle. Si sa végétation s'avère très exubérante, elle n'a pour autant rien d'un chaos, et mon histoire de quête d'un papillon est évidemment allégorique de ce que ressent mon personnage. Mais pour décrire cette atmosphère, plusieurs livres m'ont servi. Deux en particulier : le récit du médecin et aventurier du début du XXe siècle Jules Tripot, *La Guyane : au pays de l'or, des forçats et des Peaux-Rouges*, et *Aventures en Guyane. Journal d'un explorateur disparu* de Raymond Maufrais. »

ROBERTO FRANKENBERG/ALBIN MICHEL

Cet encart d'information est mis à disposition gratuitement au titre de l'article L. 541-10-18 du code de l'environnement.
Cet encart est élaboré par CITEO.

Citeo SA, 50 boulevard Haussmann 75009 Paris RCS PARIS 388 380 073 SIRET 388 380 073 00162. © ASILE BELLE

LE NOUVEAU ROMAN DE

MAUD ANKAOUA

L'AUTRICE AUX 8 MILLIONS DE LECTEURS*

EN LIBRAIRIE

Et si une promesse pouvait transformer votre destin ?

Luce compte les jours depuis trois ans ! Son père, Gabin, lui a promis un voyage pour ses huit ans.

Malgré ses appréhensions, la décision est prise : ils s'envoleront bientôt pour rejoindre la tante de la petite fille, en mission vétérinaire au Kenya. Mais l'absence de Julie, la maman de Luce et l'épouse de Gabin, disparue depuis sept ans, pèse lourd sur leurs cœurs.

Ils sont loin de se douter que les semaines à venir seront le théâtre d'une profonde transformation intérieure, sur le chemin de la résilience et de la joie véritable.

Par l'autrice des best-sellers
Kilomètre Zéro, *Respire !*
et *Plus jamais sans moi.*

EYROLLES Romans

*Source interne / GFK, janvier 2026

Photo © Olivier Seignette